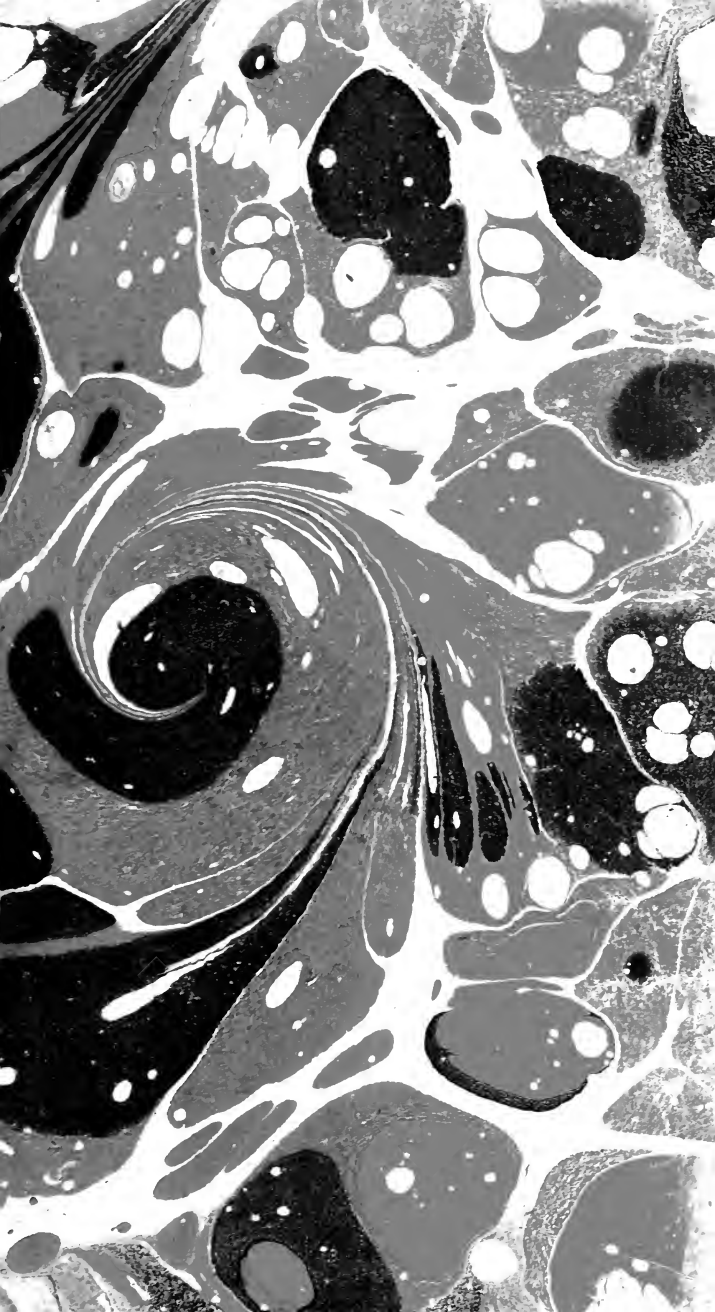
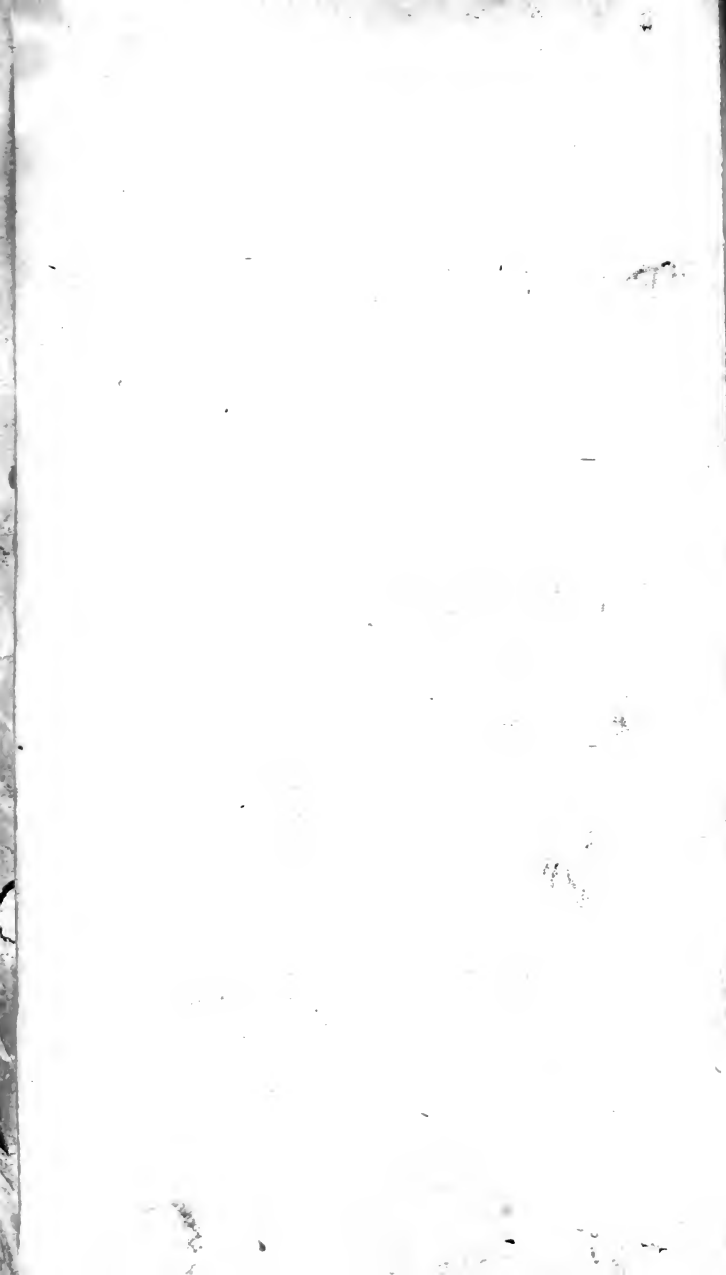


UNIVERSITY
BIBLIOTHECA
OCCIDENTALIS





CE
Coll. spec.

ŒUVRES.

DE MONSIEUR

HOUDAR DE LA MOTTE,

*L'un des Quarante de l'Académie
Françoise.*

TOME NEUVIÈME.

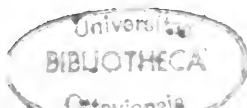


A PARIS,

Chez **PRAULT** l'aîné, Quai de Conti, à la descente
du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. LIV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



PQ

1993

• L46

1754

n. 9

.. Coll. spec.

TABLE DES FABLES.

Contenues dans ce Volume:

A

Les A Beilles ,	Page 290
Achille & Chiron ,	155
Les Amis trop d'accord ,	242
L'Amour & la Mort ,	200
Les Animaux Comédiens ,	251
Apollon , Mercure , & le Berger ,	126
Apollon & Minerve , Médecins ,	232
L'Asne ,	72
L'Asne & le Lièvre ,	147
Les Astres ,	230
L'Avare & Minos ,	97

B

La Baleine & l'Américain ,	287
Le Basilic & le Dragon ,	333
La Belle & le Miroir ,	1
Le Berger & les Echos ,	303
Le Bœuf & le Ciron ,	84
Le Bonnet ,	314
La Brebis & le Buisson ,	177

C

Le Caméléon ,	224
Le Calife ,	340
Le Castor & le Bœuf ,	167
Le Chameau ,	239
Le Chasseur & les Elephans ,	310
Le Chas & la Chauve-Souris ,	73
Le Chat & la Souris ,	223
La Chenille & la Fourmi ,	171
Le Cheval & le Lion ,	248

Tome IX.

TABLE DES FABLES.

Les Chiens ,	212
Les deux Chiens ,	190
Le Chien & l'Asne ,	329
Le Chien & l'Asne fatigués ,	353
Le Chien & le Chat ,	275
Le Conquerant & la pauvre Femme ,	193
Le Corbeau & le Faucon.	143
Les Cygnes & les Hérons ,	347
La Chatte & ses Petits ,	342

D

Les deux Dandins ,	196
Les Dieux d'Egypte ,	95

E

L'Eclipse ;	121
L'Ecrevisse qui se rompt la jambe ,	138
L'Ecrevisse Philosophe ,	345
L'Enfant & les Noisettes ,	107
L'Enfant sans sexe ,	395
L'Estomac ,	198

F

Le Faucon & sa sonnette ,	356
Le Festin du Lion ,	268
Les Fous ,	335
Le Fromage ,	129

G

Les Gourmets ,	218
Les Graces ,	283
Les Grenouilles & les Enfans ,	165
Les Grillons ,	149

H

Le Hazard, Médecin ,	324
Homere & le Sourd ,	278
L'Homme instruit de son destin ,	228
L'Homme & la Sirene ,	145
L'Horoscope du Lion ,	927
L'Huître ,	141

TABLE DES FABLES.

iiij

I

<i>L'Indien & le Soleil ,</i>	357
<i>Le Jour malheureux ,</i>	326
<i>Le Jugement , la Mémoire & l'Imagination ,</i>	184
<i>La Justice & l'Intérêt ,</i>	361

L

<i>Les deux Lezards ,</i>	82
<i>Le Linc & la Taupe ,</i>	109
<i>Le Lion tyran , & le Renard ,</i>	351
<i>Le Lion , le Renard & le Rat ,</i>	179
<i>Les deux Livres ,</i>	225
<i>La Lotterie de Jupiter ,</i>	86
<i>Les Lunettes ,</i>	161
<i>Le Lys & son rejetton ,</i>	317

M

<i>La Magicienne ,</i>	90
<i>Le Médecin Astrologue ,</i>	68
<i>Mercurc & les Ombres ,</i>	135
<i>Minos & la Mort ,</i>	151
<i>Les Moineaux ,</i>	260
<i>La Montre & le Cadran solaire ,</i>	159
<i>Le Moqueur ,</i>	70
<i>Les Mouches & les Eléphants ,</i>	174

O

<i>Les Oiseaux ,</i>	93
<i>L'Opinion ,</i>	209
<i>Les deux Oracles ,</i>	101
<i>L'Orme & le Noyer ,</i>	122

P

<i>Pandore ,</i>	220
<i>La Paix ,</i>	144
<i>Le Pécher & le Meurier ,</i>	207
<i>Le Pélican & l'Arraignée ,</i>	61
<i>Le Perroquet ,</i>	64
<i>Le Phœnix & le Hibou ,</i>	263
<i>La Pie ,</i>	305

iv TABLE DES FABLES.

<i>Les deux Pigeons ,</i>	163
<i>Pluton & Proserpine ,</i>	181
<i>Les Poissons & le Feu d'artifice ,</i>	305
<i>Les trois Poissons ,</i>	359
<i>Le Portrait ,</i>	215
<i>Le Présent & l'Avenir ,</i>	301
<i>Le Pyrrhonien ,</i>	349

R

<i>Le Rat tenant table ,</i>	293
<i>La Rave ,</i>	312
<i>Le Renard Prédicateur ,</i>	271
<i>Le Renard & le Chat ,</i>	65
<i>Le Renard & le Lion ,</i>	285
<i>Le Roi des Animaux ,</i>	203
<i>La Ronce & le Jardinier ,</i>	75
<i>La Rose & le Papillon ,</i>	118
<i>Le Rossignol ,</i>	354

S

<i>Les Sacs des Destinées ,</i>	79
<i>les Singes ,</i>	77
<i>Les Singes Matelots ,</i>	115
<i>Le Soc & l'Epée ,</i>	188
<i>Les deux Songes ,</i>	111
<i>Les deux Sources ,</i>	169
<i>Les deux Statues ,</i>	188

T

<i>Le Trésor ,</i>	236
<i>Le Tyran devenu bon ,</i>	255

V

<i>Le Valet & l'Ecolier ,</i>	307
<i>La Vérité ,</i>	338
<i>La Vertu , le Talent , & la Réputation ,</i>	281
<i>La Victime ,</i>	258
<i>Le Voleur & Apollon ,</i>	330



A U R O Y.

LA BELLE ET LE MIROIR.

F A B L E.



RINCE, l'amour du Peuple & sa
chere espérance,

Soleil, qui commences ton cours ;
Dont l'Aurore déjà fait goûter à la France

Le présage des plus beaux jours :

Je te vouë (& mon zèle en ta bonté se fie)

Ces recits ingenus qu'Apollon m'a dictés ,

Fables en apparence , en effet vérités :

De ton âge innocent , c'est la Philosophie.

La Morale au front sérieux ,

Au geste grave , au ton sévère ,

T'ennuieroit ; il est bon qu'elle rie à tes yeux ,

Qu'elle badine pour te plaire.

Je l'égaye en mon Livre ; un autre peut mieux
faire ,

Prince ; mais en attendant mieux ,

Reçois de mes essais cette offrande sincère ;

Tome IX.

A

2 E P I T R E A U R O I .

S'ils sont de quelque fruit , que j'en lourai les
Dieux !

Sous plus d'une riante image ,
Les Devoirs des Rois sont tracez :

J'ose en dire beaucoup ; Si ce n'en est assez ,
Quelque jour ton exemple en dira davantage.

D'ailleurs , ne vas pas négliger

D'autres points que j'adresse à tous tant que nous
sommes ;

Rien d'humain ne t'est étranger ;

Les grands Rois se font des grands Hom-
mes.

Travaille donc à l'Homme ; & quand il sera fait ,

Le Roi viendra bien aisément s'y joindre :

Faire l'Homme est le grand objet ;

Et faire le Roi c'est le moindre.

Quels Hommes choisis vont t'aider

A consommer en toi cet important Ouvrage !

Le Vrai va t'être offert ; songe à le regarder ,

Songe à l'aimer , & sur son témoignage

Fonde en ton cœur de solides vertus :

Car , lorsque des Leçons aura disparu l'âge ,

Peut-être que ce Vrai ne se montrera plus.

Ce mot est effrayant. Qu'y faire ! c'est l'usage :

Tous les Rois sont flattés. Prince , pour l'Avenir

Contre les accidens songe à te bien munir.



ÉPITRE AU ROI. 3

ON dit qu'un jour certaine Belle ,
[Car je choisis tout exprès la Beauté ,
Qui va de pair avec la Royauté :]

On dit qu'un jour la Demoiselle
Étoit à sa toilette , où son Miroir fidelle
Lui disoit en ami plus d'une vérité.

Vous êtes belle , il faut rendre justice ;
Lui disoit-il ; à quelque chose près ,
Avec Venus vous entreriez en lice ,
S'il falloit disputer d'attraits.

A quelque chose près , vous dis-je ;
Il faut qu'un peu de soin corrige
Certains défauts que je vous vois :

Défauts légers , ce sont des bagatelles ,
D'accord ; mais tout importe aux Belles.

Que sert ce vermillon ? demandez-moi pourquoi
Vous altérez ainsi vos graces naturelles ?

Adoucissez un peu ces yeux ;

Ce souris moins marqué seroit plus gracieux :
Tous avis que la Belle approuve & songe à suivre ;

Quand un grand monde la vient voir ,
Elle se leve , & quitte le Miroir.

Le Cercle séducteur de Louanges l'enivre.

On loüa le faux teint , le regard , le souris ;

Rien n'y manquoit ; tout étoit grace ;

Tant fut dit , que la Belle oubliâ les avis

Qu'elle devoit à sa fidelle glace.



PRINCE, vous voyez bien que la Belle,
c'est vous;

Que le Miroir, c'est plus d'un Sage
Qui par d'heureux conseils veille à former pour
nous

Un Roi parfait. Dieu bénisse l'ouvrage.
Quand les Flateurs viendront, faites - vous un
devoir

De rappeler toujours les avis du Miroir.





DISCOURS

SUR LA FABLE.

L me semble que pour les Ouvrages d'esprit le Public n'entend guères ses intérêts. Quand un Auteur réussit à certain point dans quelque genre, ce Public le comble d'éloges, & en cela il a raison; l'Auteur qui réussit n'est bien payé que par cet accueil: mais on ne s'en tient pas aux simples applaudissemens; & sur tout après la mort de l'Auteur (car les grandes réputations sont presque toujours posthumes) on ne se contente plus de l'élever au-dessus de ceux qui l'ont précédé; on exclut d'avance des honneurs qu'on lui décerne, les Ecrivains qui pourroient les mériter

après lui. On déclare hautement que personne ne sçauroit désormais atteindre à sa perfection : ceux qui l'entreprendroient sont déjà qualifiés de téméraires ; & on ne réserve que du mépris pour une émulation qui pourroit quelquefois être heureuse.

Cette disposition du Public n'est que trop propre à effrayer d'heureux génies, appelés par la Nature au même genre ; mais qui, découragés par cette exclusion imprudente, se détournent d'une carrière où ils ne voyent plus de lauriers pour eux. Ils sont contraints de s'ouvrir de nouvelles routes, où ils ne marcheront pas si heureusement ; & c'est le Public qui en les intimidant, s'est privé lui-même de ce qu'ils auroient fait de meilleur.

Si cependant quelque Auteur ose céder à son goût, & qu'il ait le courage de se présenter dans un genre où quelqu'autre a déjà enlevé l'approbation générale, le Public, qui ne devrait être que son Juge, devient en quelque façon sa Partie : il se croit intéressé à ne

point démentir cet applaudissement exclusif qu'il a donné au premier Ecrivain ; & en prononçant qu'il étoit inimitable, on a conclu d'avance que le dernier ne l'a pas atteint.

On compare avec rigueur le nouvel Ouvrage à celui qu'on a déclaré le modèle ; & de deux choses l'une : ou l'on n'y trouve que les mêmes graces ; & en ce cas l'Ouvrage ne va paroître qu'une timide imitation : ou l'on y trouve des beautés différentes : mais en ce cas on ne conviendra pas qu'elles soient également propres au genre ; elles vont passer pour étrangères , & dès-là pour des défauts. On ne songe pas qu'il y a plusieurs graces, qui sans se ressembler , peuvent se remplacer les unes les autres , & faire un plaisir égal , quoiqu'il ne soit pas le même.

Qu'on n'aille pas croire que cette réflexion soit tout-à-fait dictée par la vanité ; elle pourroit bien y avoir sa part sans mon aveu ; je ne me vante pas d'être à couvert de ses surprises : mais je n'ai considéré la réflexion qu'en elle-

même , je ne m'en ferai l'application qu'en partie.

La Fontaine a recueilli les plus belles Fables de l'antiquité , & il les a écrites avec une naïveté si élégante , qu'il a d'abord emporté tous les suffrages , & qu'il aura toujours autant de partisans zélés que de lecteurs. Je me flate d'en être aussi touché que personne ; & son mérite au point que je le sens , a dû m'effrayer encore plus que sa réputation. Aussi ne me ferois-je pas hasardé à écrire des Fables , si j'avois crû qu'il fallût être absolument aussi bon que lui , pour être souffert après lui : mais j'ai pensé qu'il y avoit des places honorables au-dessous de la sienne ; & je serois trop heureux d'obtenir cette approbation modérée ; qui, en me pardonnant de n'avoir pas les mêmes graces que La Fontaine , feroit honneur à ce que je puis avoir d'heureusement original.

N'y auroit-il pas même quelque justice à me compter en compensation des beautés qui me manquent , le mérite de l'invention que mon Prédécesseur

ne s'est pas proposé ? Il a donné aux Fables anciennes des agrémens tout nouveaux, & si précieux, qu'on ne sçait le plus souvent auquel on doit le plus, de l'Inventeur ou de l'Imitateur. Les embellissemens l'emportent quelquefois de beaucoup sur le fonds, quelque ingénieux qu'il puisse être : mais enfin ce fonds n'est pas à lui : son esprit n'avoit, pour ainsi dire, qu'une affaire ; & débarassé du soin de l'invention principale, il s'épuisoit tout entier sur les ornemens qui ne sont que les inventions accessoires. Pour moi (ceci doit m'attirer quelque indulgence) je me suis proposé des vérités nouvelles. A huit ou dix idées près, qui ne m'appartiennent que par des additions, ou par l'usage moral que j'en fais, il a fallu inventer les Fables pour exprimer mes vérités ; il a fallu enfin être tout à la fois & l'Esopé & le La Fontaine. C'en étoit sans doute trop pour moi ; il ne seroit pas juste d'exiger que j'égalasse ni l'un ni l'autre ; & le Public doit être assez content, ce me semble, s'il ne

me trouve pas trop loin des deux.

Comme dans le cours de ce travail j'ai fait nécessairement plusieurs réflexions sur la Fable , & que les Auteurs qui ont le plus réussi dans ce genre , ont cependant négligé d'en écrire , je crois qu'on me sçaura quelque gré de communiquer là-dessus mes idées , qui peuvent bien n'être ni assez exactes, ni assez approfondies ; mais qui seront du moins pour les Lecteurs une occasion d'y penser ; & il y a des gens pour qui l'attention seule est un assez bon Maître.

Je dirai donc quelque chose de la Fable , tant par rapport à l'invention des faits & des images , que par rapport à l'exécution du dessein , & aux ornemens qui y peuvent entrer. J'ajouterai quelques jugemens sur les Auteurs les plus célèbres dans ce genre : c'est une liberté qui m'a déjà réussi en parlant de l'Ode : le succès m'autorise à la même sincérité ; mérite dont on devroit se piquer un peu plus dans la Republique des Lettres , où sur des choses même indifférentes , on a souvent la foiblesse de n'oser dire ce qu'on pense.

SUR LA FABLE. 11

La Fable est une instruction déguisée sous l'allégorie d'une action. C'est un petit Poëme Epique qui ne le cède au Grand que par l'étendue, & qui moins contraint dans le choix de ses personnages, peut choisir à son gré dans la Nature ce qu'il lui plaît de faire agir & parler pour son dessein ; qui peut même créer des Acteurs, s'il lui en faut, c'est-à-dire, personifier tout ce qu'elle imagine.

De la
nature
de la Fa-
ble.

Selon cette idée d'instruction déguisée sous l'allégorie d'une action, la Fable a dû plaire en tout tems & en tout pays : elle a plu en effet ; & j'en vois deux raisons bien naturelles : l'Amour propre est ménagé dans l'instruction ; (cette raison regarde du moins les Fables adressées aux particuliers :) & l'esprit est exercé par l'allégorie ; cette raison est absolument générale. Un Ouvrage ne sauroit être mieux recommandé auprès des hommes que par ces deux titres. Ils n'aiment point les préceptes directs. Trop superbes pour s'accommoder de ces Philosophes qui semblent

commander ce qu'ils enseignent , ils veulent qu'on les instruisse humblement ; & ils ne se corrigeroient pas , s'ils croyoient que se corriger fût obéir. D'ailleurs l'esprit a une certaine activité qu'il faut satisfaire. Il aime à voir plusieurs choses à la fois , & à en distinguer les rapports ; il se complait dans cette pénétration adroite , qui sçait découvrir plus qu'on ne lui montre ; & en appercevant ce qui étoit couvert de quelque voile , il croit en quelque sorte créer ce qu'on lui cachoit.

La vie que nous avons d'Esopé passe pour fabuleuse ; mais en tout cas , c'est une bonne Fable & qui prouve à merveille ce que je viens d'établir.

Il seroit toujours heureusement imaginé d'avoir fait de l'Inventeur de l'Apologue un Esclave , & de son Maître un Philosophe. L'Esclave avoit à ménager l'orgueil du Maître ; il ne devoit lui dire certaines vérités qu'avec précaution ; & le bon Esopé concilioit les égards & la sincérité par l'Apologue. D'un autre côté le Maître ne devoit pas

être homme à s'en tenir à l'écorce ; il devoit tirer des fictions de l'Esclave , les instructions qu'il y renfermoit ; il devoit se plaire à l'artifice respectueux d'Esopé , & lui pardonner la leçon en faveur de l'adresse & du génie. Voilà ce que nous sommes nous autres Fabulistes * & nos Lecteurs , à l'égard les uns des autres. Nous sommes des Esclaves , qui voulons les instruire sans les fâcher ; ils sont des Maîtres Intelligens qui nous sçavent gré de nos ménagemens , & qui reçoivent volontiers la vérité , parce que nous leur laissons l'honneur de la deviner en partie.

Il faut donc se proposer d'abord quelque vérité à faire entendre ; & c'est l'avantage particulier de la Fable d'y forcer , pour ainsi dire , son Auteur. En beaucoup d'autres Ouvrages on peut se déterminer par ce que les faits ont d'a-

De la
vérité
que la Fable
doit
renfer-
mer.

* Ce mot paroît encore nouveau ; mais il est établi par la Fontaine , à qui il appartenoit bien de donner les noms en cette matière.

gréable ou de touchant, & les traiter seulement pour les traiter, sans aucune vûë d'y renfermer quelque instruction. Mais ce seroit une chose monstrueuse d'imaginer une Fable sans dessein d'instruire. Son essence est d'être Symbole, & de signifier par conséquent quelque autre chose que ce qu'elle dit à la lettre.

La Vérité doit être le plus souvent morale, c'est-à-dire, utile à la conduite des hommes. La Fable est une Philosophie déguisée, qui ne badine que pour instruire, & qui instruit toujours d'autant mieux qu'elle amuse. Une suite de fictions conçues & composées dans cette vûë, formeroit un Traité de Morale, préférable peut-être à un Traité plus méthodique & plus direct. La définition des vertus & des vices n'est qu'une simple spéculation qui ne passionne point. On apprend séchement que la libéralité tient le milieu entre la prodigalité & l'avarice ; & l'on croit fièrement être Philosophe, parce qu'on définit le bien & le mal. La Fable ne s'embarrasse pas de tout cet attirail dogmatique ; mais

en peignant le Vice & la Vertu de leurs vraies couleurs, elle donne de l'éloignement pour l'un & du penchant pour l'autre, & elle fait sentir les Devoirs, ce qui est toujours la meilleure manière de les connoître. Socrate avoit dessein de donner ainsi un cours de Morale, animé d'exemples rians, qui fussent autant de préceptes dont l'agrément appuyât, pour ainsi dire, la solidité; & ce dessein étoit bien digne d'un Philosophe, qu'on appelloit la Sage-femme des pensées des autres: car je donnerois volontiers le même nom à la Fable. C'est la Sage-femme de nos sentimens & de nos réflexions, puisque par les images ingénieuses qu'elle nous présente, elle développe en nous ce germe de droiture & de justice que la Nature y a mis, & qui n'est que trop souvent étouffé par nos passions.

Un Fabuliste doit dédaigner ces vérités triviales, qui n'échappent pas aux plus stupides. Ce seroit un dessein ridicule d'imaginer une Fable pour prouver que nous sommes tous mortels: mais

c'en est un fort sensé , de nous dire que la Mort est presque toujours imprévûë à quelque âge qu'elle vienne ; & le Centenaire qui trouve mauvais que la Mort le prenne au pied levé , nous fait sentir à propos combien nous sommes imprudens d'agir toujours comme si nous ne devions pas mourir.

Je mettrois presque encore au nombre des vérités triviales , celles qui ont déjà été maniées par la Fable , si ce n'est qu'elles ne l'eussent pas été sous une image assez heureuse ; ce qui feroit une raison de les reprendre , pour les mettre dans leur véritable jour. Ce qui est manqué ne mérite pas l'égard qu'on auroit de n'y plus toucher.

Mais il n'y a point de milieu pour un Auteur , il faut inventer ou perfectionner : car à quoi bon , sous prétexte de quelques vaines différences , redire ce que les autres ont déjà dit ? Ces amas d'écrits qui ne multiplient que les mots & non pas les choses , sont l'opprobre de la Littérature , & le Public payera toujours d'un juste mépris ces Auteurs

vuides qui lui surprennent son temps
sous l'appas d'une fausse nouveauté.

La Vérité une fois choisie, il faut la De la
cacher sous l'Allégorie, & à la rigueur, Moralité.
on ne devoit l'exprimer ni à la fin ni
au commencement de la Fable. C'est à
la Fable même à faire naître la vérité
dans l'esprit de ceux à qui on la raconte,
autrement le précepte est direct &
à découvert, contre l'intention de l'Al-
légorie qui se propose de le voiler. Par
exemple, quand Esope dit au Peuple
qui se réjouissoit aux nêces d'un Tyran,
la Fable des Grenouilles, qui s'allar-
moient de ce que le Soleil alloit se ma-
rier; si un seul Soleil nous brûle, dirent-
elles, qu'allons-nous devenir sous dix
ou douze Soleils qu'il va nous faire?
C'étoit au Peuple à adopter sans autre
avis le jugement sensé des Grenouilles,
& à corriger sa joye ridicule, sur un
événement qui devoit l'allarmer: mais
pour nous, qui proposons nos Fables à
tous les hommes, il nous convient d'en
user autrement. Comme nous avons af-

faire à toutes sortes de Lecteurs ; que nous sommes trop fins pour les uns, tandis que nous sommes trop simples pour les autres , & qu'il n'est pas possible de se proportionner tout à la fois à tous ; nous faisons bien d'indiquer le fruit de la Fable , & d'en mettre assez pour les moins éclairés, au péril d'en mettre trop pour l'habile , qui par cela même qu'il est habile , nous pardonne cette superfluité , qui ne l'est que pour lui.

D'ailleurs comme nos Lecteurs ne sont pas le plus souvent dans les circonstances de la Fable qu'ils lisent , leur intérêt n'éveille pas assez leur attention ; ils ne sont pas assez déterminés à s'appliquer l'Image , & il est bon de suppléer par une réflexion distincte à ce que leur indifférence laisseroit échapper.

Tout cela prouve , ce me semble, que la Morale est bien mieux placée à la fin qu'au commencement de la Fable. Si vous la mettez à la tête , vous émouffez le plaisir de l'Allégorie ; je n'ai plus qu'à juger de sa justesse, mais je ne puis avoir l'honneur d'en pénétrer le sens , & je

suis fâché que vous ne m'en ayez pas crû capable. Si au contraire vous la renvoyez à la fin, mon esprit fait dans le cours de la Fable tout l'exercice qu'il peut faire, & je suis bien aise en finissant, de me rencontrer avec vous, où je vous suis obligé de m'apprendre mieux que je ne pensois.

La Fontaine commence la Fable de l'Alloüette & de ses Petits avec le Maître du Champ, par ce Proverbe : *Ne t'attends qu'à toi seul* : c'est la maxime qu'Esopé avoit dessein de prouver par la Fable même : or après cette préparation, quand les Petits disent à leur Mere que le Maître du Champ a donné ordre à son Fils d'assembler ses Amis ou ses Parens pour couper le bled le lendemain, je préviens sans mérite la réponse de l'Alloüette à ses Petits ; & la maxime préliminaire m'a déjà averti que ni les Amis ni les Parens ne viendront ; au lieu que si on l'avoit reculée jusqu'au dénouement, j'aurois eu jusques-là le plaisir amusant de la suspension, ou, ce qui est plus flatteur, le mérite

de prévoir ce qui devoit arriver. L'esprit est jaloux de toutes les preuves qu'il peut se donner à lui-même de sa pénétration, & il ne sçauroit voir sans quelque dépit qu'on lui enleve les occasions de se faire honneur. Le grand Art est de lui en ménager le plus qu'il est possible ; & nous pouvons compter alors sur sa reconnoissance ; il nous trouvera fins & ingénieux selon que nous lui donnerons lieu de l'être lui-même.

Des
Images.

Le choix de l'Image sous laquelle on veut cacher la vérité, exige plusieurs conditions. Elle doit être juste, c'est-à-dire, signifier sans équivoque ce qu'on a dessein de faire entendre. Elle doit être une, c'est-à-dire, que tout doit concourir à une fin principale, dont on sente que tout le reste n'est que l'accessoire. Elle doit être naturelle, c'est-à-dire, fondée sur la Nature, ou du moins sur l'Opinion. Ces conditions sont prises de la nature même de notre esprit, qui ne sçauroit souffrir qu'on l'embarasse, qu'on l'égare, ni qu'on le trompe :

car je ne puis m'empêcher, au péril d'une digression, de faire ici une réflexion générale. C'est dans la nature de notre esprit qu'il faut chercher les regles. Elles n'ont point été l'effet du caprice ni du hazard ; on les a fondées d'abord sur l'expérience de ce qui a plu , en attendant qu'on découvrit pourquoi les choses qui plaisoient devoient plaire : découverte qui affermit les regles bien plus sûrement que l'expérience ; car l'expérience est fautive ; & comme on n'y démêle pas assez les circonstances particulieres qui influent sur l'effet principal , on n'est que trop sujet à se tromper sur les causes ; soit en ne les embrassant pas toutes : soit en ne les appréciant pas ce qu'elles valent ; soit en prenant souvent l'une pour l'autre : au lieu que la raison générale de l'agrément des choses prise du rapport qu'elles ont avec notre intelligence , est un principe aussi invariable que la nature même de notre esprit & qui nous met en état d'user toujours habilement des circonstances particulieres , au profit

du deſſein que nous nous propoſons.

L'Image pêche contre la Juſteſſe, quand elle ne préſente pas aſſez diſtinctement une vérité. Eſope dit qu'un Lion déchiroit un Bœuf : un Voleur vint lui en demander ſa part ; il la lui refuſa. Un Voyageur , au contraire , n'oſoit l'approcher , & le Lion lui donna la moitié du Bœuf. Qui devineroit que c'eſt-là l'Image de la Modération & de la récompenſe qu'elle mérite ? Cette idée ſe marie-t-elle bien avec l'effroi du Voyageur ? Je crois que ceux qui ont couſu la Morale à cette Fable n'ont été contents ni d'eux ni de l'Inventeur qui les a embarraſſés à chercher ſon ſens , & qui les a réduits , faute de mieux , à en donner un ſi mal figuré par l'Image.

L'Image pêche contre l'Unité , quand tous les traits ne ſ'en réuniffent pas à un certain point de vuë. Deux Pigeons ſ'aimoient en freres. L'un veut voyager contre l'avis de l'autre ; il voyage en effet : il eſſuie mille dangers dans ſa courſe ; le Pigeon ſédentaire ſouffre tous les dangers qu'il craint pour ſon

ami ; le Voyageur revient enfin après avoir évité vingt fois la mort ; & voilà désormais nos Pigeons heureux. Je ne sçai ce qui domine dans cette Image , ou des dangers du voyage , ou de l'inquiétude de l'amitié , ou du plaisir du retour après une longue absence ; & je demeure vuide au milieu de cette abondance d'idées que je ne sçaurois réduire en une. Si au contraire le Pigeon voyageur n'eût pas effuyé de dangers , mais qu'il eût trouvé les plaisirs insipides loin de son ami , & qu'il eût été rappelé près de lui par le seul besoin de le revoir ; tout m'auroit ramené à cette seule idée, que la présence d'un ami est le plus doux de tous les plaisirs.

Une Image pèche contre la Nature , quand elle n'est pas conforme aux idées qu'on a des choses. Le Lion fait société avec la Génisse , la Chèvre & la Brebis. Ils conviennent de partager entre eux le butin. On prend un Cerf que le Lion partage en quatre , & dont il prend trois parts sur différens droits qu'il allégué , en menaçant qui osera toucher à la qua-

trième. Cette société n'est pas naturelle. Le Lion choisit fort mal ses Chasseurs. Les trois Associés ne peuvent lui servir de rien, & ils sont d'ailleurs trop timides pour se lier avec un Chasseur, dont ils sont eux-mêmes le Gibier.

Veut-on encore une Image plus vicieuse ? Un Lion devient amoureux d'une Fille ; il la demande en mariage, & il se laisse couper à ce prix les griffes & les dents ; imprudence qui lui coûte la vie. La supposition de cet amour est d'autant plus ridicule, que l'Inventeur la hazarde sans besoin ; car le besoin en pourroit justifier la témérité : mais loin d'en être réduit à feindre un prodige si absurde pour marquer l'imprudence des Amans ; il avoit à choisir entre mille autres Symboles, qui l'auroient également représentée sans contredire la Nature. Elle fournira toujours assez de justes Allégories pour les différens besoins de la Morale, sans qu'on soit obligé pour cela de lui faire aucune violence ; & l'Art consiste à y mesurer ingénieusement ses fictions.

Voici

Voici au contraire une Image qui satisfait pleinement aux trois conditions que je crois nécessaires. Un Souriceau s'éloigne de sa Mere pour voir le monde. Il ne va pas loin , que la frayeur l'oblige de revenir au logis. Il raconte à sa Mere qu'il a rencontré un Animal dont l'air menaçant l'a épouvanté , & l'a empêché de faire connoissance avec un autre , qui lui paroissoit fort simpatifant avec les Souris. Sur la peinture qu'il fait du Coq & du Chat, sa Mere le désabuse, & lui apprend que l'Animal qui lui a fait peur , ne veut aucun mal aux Souris ; au lieu que l'Animal qui lui plaisoit tant en est l'ennemi irréconciliable. Cette Image est juste ; car que peut-elle signifier autre chose , sinon qu'il ne faut pas juger des gens sur la mine ? Elle est une ; toutes les circonstances en sont subordonnées au faux jugement du Souriceau. Elle est naturelle ; les caractères des Animaux y sont exactement rendus. C'est en tout sens le modele d'une bonne Fable ; & sa simplicité même y met un nouveau mérite.

J'ai remarqué qu'il suffisoit que l'Image fût fondée sur l'opinion ; & j'ajoute, sur une opinion même dont on est revenu. Le Fabuleux a dans cette matiere tous les droits de la Vérité. Le chant mélodieux du Cigne mourant, ne peut être reproché à un Fabuliste , qui en sçait faire un bon usage. On ne croit plus le fait , mais on sçait qu'il a été cru ; & c'est une autre espèce de fait qui plaît aux Sçavans ; tandis que pour eux-mêmes & pour les autres la célébrité de l'opinion lui tient lieu de réalité, & lui acquiert tous les privilèges d'une vérité de symbole, & de pure comparaison.

Des
Auteurs
de la Fa-
ble.

A l'égard des Auteurs de la Fable, les Animaux se présentent d'abord : ils en paroissent même à quelques gens les Personnages essentiels , ou du moins privilégiés, & le seul mot de Fable réveille en eux l'idée des Animaux parlans.

Il est vrai que des Animaux sont de fort bons Auteurs de cette sorte d'Al-

légorie. C'est une espèce si voisine de la nôtre, qu'on n'a presque eu besoin que de leur prêter la parole pour en faire nos semblables. Tout ce qu'ils font a un si grand air d'intelligence, qu'on a jugé de tout tems qu'ils agissoient avec connoissance. Il n'y a que l'intrépide Cartésianisme qui a pu le leur disputer ; mais c'est peut-être une débauche du raisonnement, d'en avoir osé faire des machines.

Esopé a donc bien fait de saisir la ressemblance, & de faire jouer les mœurs par des Acteurs qui y sont si propres. Nous avons beaucoup de disposition de notre part à nous prêter là-dessus à la fiction. Quand les actions des Animaux sont bien vraies, les sentimens & les discours qu'on leur prête, nous le paroissent aussi. Il nous semble presque qu'on n'a fait que traduire leur Langue, & qu'il ne nous manque que de l'entendre, pour vérifier tous les jours ce qu'on leur fait dire. Qu'il me soit permis de prévenir là-dessus une chicane qu'on m'a faite, & dont on ne s'est peut-être

avisé que par moi. Quand Esope débitoit la Fable de l'Ecrévisse, qui réprimande sa fille de n'aller pas droit, & à qui sa fille répond : *Allez droit vous-même, & je vous imiterai* : on ne lui disoit pas que la Fable étoit mal choisie pour avertir une Mere de donner un bon exemple à sa Fille, & que la comparaison n'étoit pas juste, en ce que la mere de notre espèce pouvoit changer de conduite, au lieu que la mere Ecrevisse ne pouvoit pas aller droit. On ne pressoit point ainsi la comparaison, & l'on se contentoit du premier aspect de ressemblance qui se trouve entre les deux meres. On m'a fait cependant des objections aussi frivoles ; mais on doit sçavoir que nous donnons les propriétés des Animaux, quoique nécessaires & invariables, pour l'image de nos penchans les plus libres ; & qu'on n'a pas droit de nous reprocher la comparaison, pourvu que nous ne la donnions que du côté qui ressemble.

Quoique les Animaux soient des Acteurs si convenables, ce ne sont pas les

seuls qui ont droit à la Fable. Usons sans scrupule des privilèges qu'Esope nous a transmis. Introduisons à notre choix les Dieux , les Genies & les Hommes ; Faisons parler les Animaux & les Plantes ; Personifions les Vertus & les Vices ; Animons selon nos besoins tous les Etres. Que , s'il le faut , la Source se plaigne encore du Ruisseau ; Que la Lime se mocque du Serpent ; & que le Pot de terre & le Pot de fer raisonnent encore , & voyagent ensemble.

Les Acteurs les moins usités & les plus bizarres deviennent naturels , & méritent même la préférence sur d'autres , dès qu'ils sont les plus propres , soit par l'agrément , soit par la justesse , à représenter la vérité dont il s'agit. D'ailleurs cette diversité nous donne lieu de varier nos images , & de promener l'imagination d'objets en objets , tandis que l'esprit marche de vérités en vérités.

Quand l'Auteur a une fois imaginé sa Fable , qu'il a sa Vérité , ses Images

Du fil:
de la Fa-
ble.

& ses Acteurs, il ne lui reste plus qu'à lui donner dans l'exécution toutes les graces dont elle est susceptible, & à l'enrichir des détails & des sentimens que le fonds comporte : car il n'y a pas de fonds si heureux qui ne puisse périr entre des mains qui ne sçavent pas le manier, ou qui négligent de lui donner sa meilleure forme. La même justesse qui a dû présider à l'invention principale, doit veiller encore avec une attention délicate à l'arrangement de chaque partie, qui devient elle-même un nouveau tout, à mesure qu'il faut la rendre. Ce n'est pas assez que chaque partie soit à sa place ; elle y doit être avec la proportion & les graces qui lui conviennent, par rapport au tout ; & ce n'est que ce soin continu des détails qui peut donner aux Ouvrages un mérite constant, & pour ainsi dire, une beauté de ressource. La pensée dominante emprunte presque toujours son effet des pensées accessoi-res qui l'accompagnent, & qui forment avec elles ces assortimens qu'on appelle Force, Grace, Elégance ou Finesse, &

qui par le mauvais choix, font aussi la source des défauts contraires.

Le Familier est le ton général de la Fable. Comme les Animaux en ont été les premiers Acteurs, on a cru les élever assez, en leur prêtant notre langage le plus ordinaire; & l'on s'en est tenu à les faire parler aussi simplement qu'ils agissent. Quand les autres Personnages y sont survenus, le ton étoit déjà pris: on a voulu le soutenir, & les Dieux mêmes, malgré leur majesté, ont subi là-dessus la loi générale.

On a eu raison de maintenir la Fable dans cet usage. Le stile familier est bien plus propre à l'insinuation, que le stile soutenu: celui-ci est le langage de la méditation & de l'étude: celui-là est le langage du sentiment. On est en garde contre l'un; on ne songe pas à se défendre de l'autre; & l'instruction exercera toujours ses droits sur nous d'autant plus sûrement, qu'elle en paroîtra moins jalouse: l'appareil & l'air composé nuisent plus à son regne qu'ils n'y servent.

Mais ce Familier que demande la Fable , ne laisse pas d'avoir son élégance ; & malgré l'air aisé qui le caractérise , ses beautés sont peut-être plus difficiles à trouver que celles du stile soutenu : celui-ci à beaucoup près n'a pas tant de nuances que l'autre. On sent bien mieux si l'on est loin du langage vulgaire , qu'on ne sent , en parlant ce langage , si l'on en a fait le choix le plus heureux pour l'occasion dont il s'agit ; & c'est cependant de ce choix heureux que dépend tout le charme du Familier. L'expression soutenue impose & séduit encore , quoique ce ne soit pas la mieux choisie , au lieu que la familiere ne peut s'attirer de respect que par la justesse & le bonheur de l'application.

Que l'Auteur de Fables soit donc attentif au choix de ses expressions & de ses tours ; que sous prétexte de familiarité , il ne se permette jamais rien de négligé ni d'insipide ; qu'il se propose par tout une finesse naïve , & qu'il travaille d'autant plus , que ce qu'il dit doit paroître ne lui avoir rien coûté.

Ainsi le Familier de la Fable a différens degrés, selon les sujets qu'elle traite & les personnages qu'elle emploie. Il peut arriver même que la matière y résiste absolument ; & en ce cas il faut être magnifique, sans scrupule ; car c'est aux convenances à décider de tout, & l'Art les reconnoît pour les Arbitres des regles.

Avec ce choix constant d'un Familier ingénieux, songeons encore à animer nos récits de ce qu'il y a de plus riant & de plus gracieux, & trouvons l'art d'attacher l'esprit aux plus petits objets, non par des ornemens ambitieux, mais seulement par des peintures enjouées & amusantes.

Une source du Riant dans la Fable, c'est de transporter aux Animaux des dénominations humaines, *Maître Corbeau*, *Compere Renard*, *sa Majesté Lionne*. Ce badinage dirigé par de fines convenances, a d'ailleurs son étendue & sa fécondité : comme je donne aux Animaux des dénominations humaines, j'en donne de même à tout ce qui leur appar-

tient. Leur espèce est une République ; l'assemblée de plusieurs, une Diète, un Sénat ; leurs instincts différens seront des Reglemens & des Loix ; Mascarade ingénieuse qui ne va pas à les faire méconnoître, mais seulement à nous mieux représenter en eux, & qui offre tout à la fois à l'imagination, & l'Animal, & l'Homme joué sous son nom.

Une autre source du Riant c'est d'appliquer quelquefois de grandes comparaisons aux plus petites choses. Outre l'espèce de travestissement sous lequel on offre alors le prétendu Sublime, il y a encore une gaieté philosophique à rapprocher ainsi ce que nous admirons le plus de ce qui nous paroît le plus méprisable, & à nous faire sentir tout à coup une Analogie très-étroite entre le Petit & le Grand.

*Deux Coqs vivoient en paix ; une Poule
survint ;*

Et voilà la guerre allumée.

Amour, tu perdis Troye ?

L'Auteur semble regarder les deux événemens du même œil ; je sens avec lui la parité essentielle des deux faits ; & je me moque de la fausse grandeur, que j'attachois auparavant à l'un des deux.

Il s'offre assez d'occasions du Gracieux ; & les descriptions, sur tout, en sont le siège ordinaire. Il ne faut pas manquer d'en répandre dans les Fables, autant que le sujet en peut souffrir, sans pourtant se laisser entraîner au plaisir de décrire, de façon que la description devienne un écart. Ce qu'il y a de plus heureux en ce genre, est que la description soit le fait même. Telle est la Fable du Roseau & du Chêne, aussi-bien que celle de Borée & du Soleil.

Mais ce n'est pas assez de s'en tenir à ces descriptions dominantes que les moins habiles ne manqueroient pas : le génie doit avoir d'autres ressources pour en semer par tout ; il peut peindre, chemin faisant, tout ce qui s'offre, & souvent une épithète bien choisie, est une courte description dont les graces sont d'autant plus touchantes, qu'elles sont

moins attendues ; & que fans nous retarder en rien , elles nous tiennent , pour ainsi dire , compagnie dans l'action que nous voulons suivre.

Si je n'ai pas confondu le Riant & le Gracieux , qu'on prend souvent l'un pour l'autre , c'est qu'il me semble qu'on en doit faire quelque différence. Le Riant est caractérisé par son opposition au Triste & au Sérieux , au lieu que le Gracieux s'oppose seulement au Désagréable & Rebutant.

Les Réflexions sont encore un des ornemens de la Fable ; mais elles en doivent prendre le ton dominant , & être aussi naturelles dans leurs expressions , qu'amenées naturellement par le sujet. La Fontaine dit :

*Certaine Fille , un peu trop fiere ,
Prétendoit avoir un Mari
Jeune , bienfait & beau , d'agréable maniere ,
Point froid & point jaloux : notez ces deux
points-ci.*

Cette Réflexion , car c'en est une , quoi-

qu'elle ne soit pas déployée , & que l'Auteur ne la fasse qu'en avertissant de la faire ; cette Réflexion , dis-je , plaît par le naturel même , parce que loin d'être recherchée , toute ingénieuse qu'elle est , elle naît presque nécessairement du fait ; & que ces deux conditions que la Fille exige , présentent d'elles-mêmes à l'esprit l'opposition qu'elles ont l'une à l'autre.

Ajoûtez que cette Réflexion rapide , semblable , si j'ose parler poétiquement , à ces Nymphes qui couroient sur les épics sans les faire plier , n'apporte aucune gêne à la narration ; & l'on diroit qu'au lieu d'en être interrompuë , elle en devient plus vive & plus legere ; ces fortes de traits jettent du sens & de la solidité dans la Fable ; & sans nuire à la vérité totale & essentielle , ils y répandent d'autres vérités surnuméraires , que le Lecteur est bien aise de recueillir en passant ; acquisition d'autant plus flatteuse , qu'il avoit moins lieu d'y compter.

Je ne fouhaiterois plus rien à l'Au-

teur de Fables , si ce n'est d'être fidele au Sentiment , & de le peindre toujours avec la naïveté qui le caractérise ; car j'ose encore distinguer le Naturel & le Naïf. Le Naturel renferme une idée plus vague , & il est opposé en général au Recherché , au Forcé ; au lieu que le Naïf l'est particulièrement au Réfléchi , & n'appartient qu'au Sentiment.

Le Sublime , selon cette idée , peut être naïf. La réponse du vieil Horace à la question qu'on lui fait sur la conduite de son Fils ; que vouliez-vous qu'il fit contre trois ? *Qu'il mourût.* Cette réponse est naïve , parce que c'est l'expression toute nue du sentiment de ce Romain qui préfère la mort de son Fils à sa honte. Il ne répond pas précisément à ce qu'on lui demande ; il dit seulement ce qu'il sent. Ce n'est que dans le Vers suivant que la Réflexion succède à la Naïveté.

Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.

Il raisonne dans ce Vers , il n'a fait que sentir dans le premier.

Les occasions du Naïf sont peut-être plus fréquentes dans la Fable, & l'éloge de La Fontaine est de n'en avoir guères manqué. Dans la Fable du pot au lait, le discours qu'il prête à sa Laitière est un chef-d'œuvre de naïveté, d'autant plus singulier, que sous l'apparence du raisonnement le plus suivi, le sentiment se montre dans toute sa force, ou pour mieux dire, dans toute son ivresse.

Au reste, ce n'est pas par l'imitation <sup>De l'imi-
tation.</sup> fervile d'aucun Ecrivain, qu'on peut parvenir à rassembler toutes ces beautés. Il ne faut songer qu'à imiter la Nature; imitation qui fait seule les Originaux, mais bien différente de celle que la plupart des Auteurs s'imposent. Quand un Auteur veut écrire dans un genre, il étudie les Maîtres en ce genre-là; & malheureusement ce qu'il appelle les étudier, c'est remarquer de mémoire leurs phrases, leurs expressions & leurs tours; c'est faire au style une attention purement Grammaticale, sans songer que ce style n'est qu'un certain choix & un cer-

tain ordre d'idées , suite nécessaire de la maniere dont l'écrivain apperçoit & sent les choses ; & qu'il faudroit beaucoup plus penser au caractère d'esprit , qui produit ce choix & cet arragement de mots , qu'au choix & à l'arrangement même qui s'offriroit en pareille occasion , à quiconque sentiroit comme l'Ecrivain qui les employe.

Le bon goût ne s'acquiert point par ces Remarques serviles & de pures minuties , il doit se former par la lecture des meilleurs Ecrivains ; comme la politesse s'apprend par le commerce du grand monde. On ne s'y propose pas d'imiter précisément les manieres de personne ; ceux qui s'en tiendroient là ne parviendroient qu'à une affectation ridicule & provinciale : mais à force de voir avec plaisir les égards délicats que les gens polis ont les uns pour les autres , on parvient à cette politesse générale , qui n'est qu'un sentiment prompt des bienséances , & que chacun assaisonne différemment , selon son humeur & son caractère personnel.

Rien n'est plus dangereux que de vouloir être ce qu'est un autre ; il en arrive souvent qu'on n'est ni lui, ni soi-même. On se dépouille de son propre caractère, qui ménagé judicieusement, auroit peut-être eu ses graces ; & l'on ne sçauroit revêtir ce caractère étranger qu'on a en vûë, & qui n'est pas fait pour nous.

Je crois donc que quand on veut travailler dans un genre, il faut se faire une idée juste des différentes beautés qu'il exige, s'habituer à les sentir & à les reconnoître, exercer la souplesse de son esprit de ce côté-là, & puis, sans aucune vûë d'imitation particuliere, se laisser entraîner à son sujet ; en un mot, travailler d'abondance, de goût & de sentiment, sans captiver son génie sous aucun autre.

Voilà en général ce que j'avois à dire de la Fable. J'aurois pû descendre dans un plus grand détail ; mais il est bon de laisser quelque chose à faire au Lecteur : & c'est à ses réflexions à rendre le Traité complet.

Il ne me reste qu'à parler des Fabulistes les plus célèbres, & je commence par l'Inventeur.

Esopé. Esopé est en possession de ce titre ; & sans discuter s'il y en a eu d'autres avant lui , il suffit qu'il ait fait de cet Art un usage assez ingénieux pour mériter qu'on perdît le souvenir de ses Prédecesseurs, & même qu'on réunît sous son nom , tout ce qui s'étoit fait de mieux dans ce genre.

Ceux qui nous ont laissé sa Vie se plaisent à exagérer la difformité de son corps. On a pris l'esprit de la Fable dans ce qu'on a écrit de lui ; & peut-être ne lui donne-t-on un corps si monstrueux que pour faire un plus grand contraste avec la beauté de son esprit & la droiture de son cœur.

A suivre l'idée que donnent ses Ouvrages, il composoit ses Fables selon les occasions. C'étoit un Censeur allégorique, qui présentant à chacun l'image de sa situation, lui donnoit lieu de penser ce que lui-même ne disoit pas expresse-

ment. Content de renfermer la Leçon dans l'Image , il laissoit à l'Auditeur le plaisir de l'en tirer.

Il étudioit apparemment dans les Animaux ce qu'ils ont chacun de singulier , pour en faire autant de Symboles qu'il employoit ensuite selon les circonstances. Il est si vrai & si fidele à la Nature dans la plûpart de ses Fables , que je n'ose lui imputer celles qui me paroissent bizarres & forcées. Ce sont peut-être de mauvais présens qu'on lui a faits dans l'envie de lui faire honneur. On n'a pas songé qu'on l'appauvrissoit en voulant lui tout donner.

Il est par tout d'une précision excessive , négligeant toujours les occasions de décrire , courant au fait plutôt qu'il n'y marche , & ne connoissant pas de milieu entre le nécessaire & l'inutile. En un mot je vois dans Esope un Philosophe qui s'abaisse pour être à la portée des plus simples ; & en prenant les choses du bon côté , j'y vois encore un Génie modeste , qui ne prise pas assez ses inventions pour les orner.

Phœdre. Phœdre étoit Esclave aussi-bien qu'Esope. Il fut affranchi comme lui ; mais il eut sur Esope l'avantage de l'éducation. On prit grand soin de sa jeunesse ; au lieu que l'autre n'eut apparemment de Maître que son bon esprit. Dans celui-ci le goût de la Fable fut un don de la Nature ; dans celui-là ce fut le fruit d'une émulation de gloire. Phœdre voulut être l'Esope des Latins, comme Virgile en voulut être l'Homere, Terence le Ménandre, & Horace le Pindare.

Esope semble moins s'être proposé sa propre réputation que l'utilité des autres ; il ne dit pas un mot de lui-même ; les suffrages de la Postérité ne lui font de rien, & ses Fables ne sont devenues un corps d'ouvrages, que par le soin qu'on a pris de les recueillir après lui.

Phœdre, au contraire, a voulu faire un Livre. On sent dans sa composition un soin continu d'élégance ; & quoiqu'il soit simple & facile, il n'en est ni moins poli ni moins mesuré. Esope,

comme je l'ai dit, est un Philosophe, & Phœdre est un Auteur.

Inquiet sur l'accueil qu'on fait à ses Ouvrages, il se plaint des injustices de l'Envie, & il indique lui-même la mesure de réputation qui lui est due. Quelques-uns prétendoient l'avilir, en disant qu'il ne faisoit que copier Esope; il assure qu'il a beaucoup plus inventé qu'il n'a pris : d'autres l'accusoient d'avoir gâté son Original; il se vante de l'avoir perfectionné; & si la Critique maligne fait quelque tems obstacle à sa réputation, il se munit d'une constance Stoïque, pour attendre le retour des suffrages dont il semble ne pas douter.

Le Préjugé pour les Anciens est fort ancien lui-même. On s'en est plaint de bonne heure, & Phœdre nous témoigne qu'il regnoit fort de son tems. Les Sculpteurs mettoient à leurs Statuës les noms de Praxitele & de Phidias, pour faire valoir leurs ouvrages, qui n'auroient pas été si bons, si on ne les avoit crus de ces grands Maîtres.

Il s'est servi, dit-il, du même stra-

tagême pour mettre la jalousie contemporaine en défaut ; & il appuye du nom d'Esopé bien des choses qu'il n'a pas prises de lui , afin de leur attirer ce respect , dont les Noms anciens étoient déjà en possession : mais il est bien honteux pour nous que nous soyons gens à donner dans ces pièges , & que nos jugemens tiennent à si peu de chose.

Phœdre ne donne guères d'étendue à ses Fables ; mais à tout prendre , il est encore prolixé auprès d'Esopé. Sa brièveté est toujours fleurie. Il peint par des épithètes convenables ; & ses descriptions renfermées souvent en un seul mot , ne laissent pas de semer dans son Ouvrage des graces inconnues à l'Inventeur ; graces cependant nécessaires à la Fable , dont le but est d'instruire. On lit une Allégorie sèche & dénuée d'ornemens ; mais on n'y revient plus ; & l'instruction échappe bien-tôt : au lieu que les graces du détail rappellent souvent le Lecteur , & l'impression du fonds se renouvelle toutes les fois qu'elles le font relire.

Phœdre n'a pas craint de mêler dans ses Allégories une Histoïre de son tems. Il a bien connu que la Fable ne consistoit pas absolument dans la Fictïon, mais dans un amas de circonstances, qui concourent ensemble à faire entendre une même vérité. L'Histoïre même devient alors Allégorie ; on ne la donne plus comme un fait réel, mais seulement comme une Image, & comme l'occasion d'une réflexion importante.

Je reprocherois seulement à Phœdre d'avoir mis souvent sa Morale à la tête de ses Fables, & d'en mettre quelquefois de trop vagues, & qui ne naissent pas assez distinctement de l'Allégorie.

Rendons-lui toute la justice qu'il mérite. Il a orné avec beaucoup d'art la simplicité d'Esopé. Il attache par une élégance douce, & qu'il contient toujours dans les bornes de sa matiere. Mais selon les idées que j'ai données des choses, je lui trouve plus de Politesse que de Génie, moins de Riant que de Gracieux, & plus de Naturel que de Naïveté.

Pilpai. Pilpai doit trouver ici sa place, si ce n'est par le mérite de ses Fables, du moins par leur célébrité; & comme il est inventeur, il ne faut pas pour lui accorder quelque estime, y regarder de si près qu'à ceux qui sont guidés par des modèles: le mérite de l'invention compensera toujours bien des défauts.

Il gouverna long-tems l'Indostan sous un puissant Empereur; il n'en étoit pas moins Esclave; car les premiers Ministres de ces Souverains le font encore plus que leurs moindres Sujets; & voilà toujours l'Esclavage confirmé dans l'honneur d'avoir enfanté la Fable.

Pilpai renferma toute sa Politique dans la sienne; c'étoit le livre d'Etat, & la Discipline de l'Indostan. Un Roi de Perse prévenu de la beauté de ses Maximes, envoya recueillir ce trésor sur les lieux, & fit traduire Pilpai par son Médecin. Les Arabes lui ont aussi décerné l'honneur de la Traduction; & il est demeuré en possession de tous les suffrages du Levant.

Cepen-

Cependant , à quelque génie près , je le citerois plutôt comme un exemple des défauts , que pour un modèle des beautés. Ses Fables n'ont souvent ni justesse , ni unité , ni naturel ; il les contredit les unes par les autres , & quelquefois elles se contredisent toutes seules. Il fait dire aux Animaux des choses si sérieuses , si étendues & si raisonnées , qu'on les perd de vûe dans leurs discours ; & quelquefois c'est encore pis dans leurs actions , qui ne sont pas le symbole des nôtres , mais les nôtres mêmes.

D'ailleurs ses Fables ne sont pas détachées ; il les embarrasse les unes dans les autres ; les Acteurs d'une Fable en content de nouvelles , qui sont encore interrompuës par d'autres ; & le Recueil de ces Fictions est un Roman bizarre d'Animaux , d'Hommes , & de Génies , composé dans son espèce , comme *Cyrus & les Exilés* , où les aventures se croissent à tout moment ; ce qui m'a paru toujours un Art assez importun.

Enfin à l'exception de quelques en-

La Fontaine.

droits où Pilpai me paroît ingénieux & solide , je le trouve tout à la fois dans le reste puérile & sérieux , diffus & sec , inutile à l'instruction, quoique prodigue de Morale ; parce que, outre les contradictions qui la détruisent, il ne l'appuie pas d'ordinaire d'Allégories assez justes.

La Fontaine nous tient lieu d'Esopé, de Phœdre & de Pilpai. Il a choisi ce qu'il a trouvé de meilleur dans les trois ; & s'enrichissant encore de ce qu'il a pu recueillir de pareilles Allégories épar- ses de côté & d'autre , il nous a donné cet ample Recueil de Fables , qui fait tant d'honneur à la Poësie Françoisé ; car quoiqu'il en dise , ce qu'il nous a laissé à glaner n'en vaut presque pas la peine ; & il a réduit les Auteurs qui voudroient le suivre dans son genre , à la nécessité d'inventer ou de traiter les mêmes sujets que lui. Traiter les mêmes sujets, pour ne pas mieux faire ! Eh ! qui espéreroit de mieux faire ? c'est du tems perdu. L'entreprene qui voudra ; pour moi j'ai encore mieux aimé pren-

dre le parti d'inventer, tout effrayant qu'il m'a paru d'abord, mais que je n'ose plus croire si difficile, depuis que j'en suis venu à bout.

La Fontaine s'étoit exercé longtems à la narration dans ses Contes, qui, quant à la maniere, ont autant de rapport aux Fables, qu'ils y ont d'opposition, quant au fonds & à la Morale; & il semble que par ses Fables, il ait voulu rendre aux mœurs, ce qu'il leur avoit ôté par ses Contes.

Il étoit homme de sentiment, d'une naïveté douce & intéressante, plutôt simple que modeste; car la modestie suppose quelque réflexion; & il n'agissoit, il ne parloit, il n'écrivoit que d'abondance de cœur.

Tout Original qu'il est dans les manieres, il étoit Admirateur des Anciens jusqu'à la prévention, comme s'ils eussent été ses modeles. *La brièveté*, dit-il, *est l'ame de la Fable*, & il est inutile d'en apporter des raisons; c'est assez que Quintillien l'ait dit.

Par une suite de cette admiration ingenuë, il se croyoit fort au-dessous de Phœdre ; mais un des grands * Hommes de notre siècle a dit que cela ne tiroit pas à conséquence ; & que La Fontaine ne le cédoit ainsi à Phœdre que par bêtise : mot plaisant, mais solide, & qui exprime finement le caractère d'un Génie supérieur, qui se méconnoît faute de se regarder avec assez d'attention.

Le Public plus juste en sa faveur que lui-même, s'obstine à lui donner la préférence. Il rassemble en effet toutes les beautés dans son stile. On y sent à chaque ligne ce que le Riant a de plus gai, ce que le Gracieux a de plus attirant. Il rend le Familier élégant & nouveau, par l'usage ingénieux qu'il en sçait faire ; & il joint à toute la liberté du Naturel tout le piquant de la Naïveté.

Je ne lui reprocherois que de n'avoir pas toujours sçu finir où il falloit ; & par exemple, dans la Fable du Pot au lait ; qui devoit finir au lait renversé ,

> M. Fontenelle.

d'avoir ajouté les circonstances froides de la Laitiere battuë par son Mari, & de l'aventure racontée & nommée le *Pot au lait*.

Je n'ai pas le courage de trouver à redire aux négligences de sa Versification, qui me paroissent assez rachetées par une infinité de graces ; mais que je n'ai pourtant pas voulu me permettre, parce que je n'ai pas dû compter sur les mêmes dédommagemens.

Il me resteroit à prévenir le Public sur mon propre Ouvrage : mais ce n'est pas à moi à lui apprendre ce qu'il doit penser de mes Fables ; c'est au contraire son jugement qui m'apprendra ce que j'en dois penser moi-même. Je ne le préviendrai que sur deux choses.

J'ai orné, ou du moins j'ai prétendu orner de Prologues une grande partie de mes Fables. J'ai cru qu'en interrompant ainsi la continuité des narrations, je jetterois dans l'Ouvrage une variété plus amusante ; & qu'on passeroit avec plaisir des simples récits à des réflexions un peu étendues, & quelquefois un

peu profondes, selon ma portée.

J'ai songé pourtant dans ces Prologues mêmes à égayer ce que je dis de plus sérieux ; & si je tâche à m'élever, c'est seulement par le sens, & sans préjudice des tours familiers, que j'y ménage toujours pour conserver à tout l'ouvrage, le même air & le même ton.

Il y a plusieurs réflexions sur l'art même de la Fable, & j'y touche bien des choses que je viens de traiter dans ce Discours : mais ces mêmes choses y sont dites différemment, & en renferment d'autres. D'ailleurs après avoir pris une idée de tout l'art dans ce Discours, il sera peut-être utile d'en retrouver des préceptes épars dans le Livre, à l'occasion de quelques Fables, qui seront l'exemple du précepte ; sans compter que le nombre & la cadence des Vers invitent & aident à retenir ce que la Prose ne fait que montrer.

Je parle quelquefois d'Homere avec un peu de liberté ; ce n'est pas assurément que je cherche à disputer encore, & à réveiller des querelles éteintes. Ce

dessein me paroîtroit ridicule, puisque la matière est épuisée; & odieux, puisque mes Adversaires me font aujourd'hui l'honneur d'être de mes Amis: mais je crois aussi que sans troubler la paix, il faut toujours dire naïvement ce qu'on pense, & déguiser d'autant moins son sentiment, qu'on est plus éloigné de le donner pour règle. Je ne doute pas que mes illustres Critiques ne soient les premiers à me passer mes gayetés sur Homere. Ils sçavent bien que la diversité de sentiment est l'ame de la vie, & l'assaisonnement même de l'amitié, comme je l'indique par une de mes Fables. En un mot, je ne souhaite pas du Public une plus grande indulgence pour mes fautes, que celle que j'ose espérer d'eux.

Je m'attends bien cependant à des Critiques de toute espèce. Les tours familiers que j'employe fréquemment, ne fourniront que trop d'occasions à la Censure; j'y souscris de bon cœur pour les endroits où je me ferai mépris: mais dans ceux même où j'aurai été le

plus heureux, je n'échapperai pas à ses injustices. Comme les nuances, qui dans ce genre distinguent le Familier du Bas, ne sont pas assez déterminées, & qu'il n'y a qu'une vûë délicate & exercée qui les puisse appercevoir, l'ignorance les confond aisément, la Prévention les voit comme elle les veut voir, & la mauvaise foi les qualifie comme il lui plaît.





FABLES

DE MONSIEUR
DE LA MOTTE,
LIVRE PREMIER.

L'AIGLE ET L'AIGLON FABLE PREMIERE.

*A MONSIEUR LE DUC D'ORLEANS.
Regent du Royaume.*



RINCE, tu crains qu'on ne
te louë;
Et moi j'aime à louer les Héros
je l'avouë.

Comment nous accorder ? J'ai peine à m'en tenir.
J'ai beau me dire : il est des plus modestes ;
Quel gré me sçaura-t-il d'aller l'entretenir ;
De ses dits, de ses faits & gestes ?
Tome IX. * C v.

38 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE,

Je l'ennuierai. La Raison à cela

Répond : il est encor plus louable par là.

Je rappelle ton premier âge ;

Quand nous faisons l'apprentissage

Moi d'Auteur , & toi de Héros.

Phœbus me sourioit , & j'arrangeois des mots.

Mars au grand art de vaincre instruisoit ton cou-
rage ;

Et leurs élèves , nous faisons ,

Moi , des discours , & toi des actions.

Sulli dans ce temps-là te donnoit une fête ;

Campra t'y préparoit des airs

Dont je m'applaudissois d'avoir fourni les vers.

Quand tu vis ton nom à la tête ,

Une noble rougeur s'éleva sur ton front.

La louange dès-lors te sembloit presque affront.

Je te représentai que tu devois souscrire

Au public applaudissement ;

Que quand on sçait bien faire , il faut le laisser dire ;

Et qu'enfin on n'est pas Héros impunément.

L'axiome est incontestable ;

Tu ne peux le désavouer.

Or , quand mille vertus t'ont rendu plus louable ,

Et qu'aussi je sçais mieux louer ;

Je prétends m'en servir , te chanter à mon aise ,

Célébrer tour à tour , talens , sagesse , exploits.....

Taisez-vous , me dis-tu ; Prince , que je me taise !

Taisez-vous encore une fois.

Et bien , Prince , traitons ; accommodons l'affaire ;

Je me tairai ; mais est-il juste aussi
Que jusques-là je me force à te plaire
Sans en avoir un Granmerci ?

Eh bien ! que voulez-vous ? Concluons. Le voici.

Apollon m'a dicté cent Fables ,
Que je consacre au jeune Roi ;

Utiles ; on le dit. Pour les rendre agréables ,
Il faut cent Estampes , je croi.
C'est pour Louis , il les faut belles.
Finißons ; que coûteront-elles ?

Deux mille écus. Or, voilà bien de quoi :

Pour ne te pas louer c'est bien mince salaire ;
Prince , j'y perds en bonne foi,
Mais je vois bien qu'il faut tout faire
Pour avoir la paix avec toi.

De mes récits , de ma morale
Veux-tu voir un échantillon ?
Il étoit un jour un Aiglon ,
Orphelin de Race royale ,

Ayant à soutenir la gloire d'un grand nom.

On lui disoit : croissez ; que les années
Hâtent vos grandes destinées.

Vous êtes le Roi des Oiseaux.

C'est à vous de donner ou la paix ou la guerre ;
Et Jupiter vous compte entre ses Commensaux ;
Vous devez porter son tonnerre , (a)

(a) L'Aigle étoit l'Oiseau de Jupiter , & il portoit ses foudres.

Pour mériter un sort pareil ,
 Qu'une aîle généreuse au haut des Cieux vous
 guide ;

Allez dans un effor rapide ,
 D'une paupiere ferme affronter le Soleil.
 Ce discours l'échauffoit ; il essayoit ses aîles ;
 : yeux encor tremblans se tournoient vers Phœ-
 bus.

Lui demander mieux , c'est abus.
 Attendez des forces nouvelles.
 I voit bientôt après un Aigle au haut des airs ,
 Presque perdu dans le sein de la nuë ;
 Et de qui l'intrépide vûe
 De l'œil ardent du jour soutenoit les éclairs.

A cet objet l'Aiglon s'anime ,
 Et se faisant sur l'heure un effort magnanime ,
 Rival hardi de l'Aigle il s'élève & l'atteint.

Leçon commence , exemple acheve.
 Prince , tu vois quel est cet Aiglon qui s'élève :
 Devine quel Aigle j'ai peint.



LE PELICAN ET L'ARAIGNÉE.

FABLE II.

LEs Animaux tiennent école ;
Docteurs regens, & Docteurs ag-
grégés,

Ornés de leur fourure & par ordre rangés,
Tour à tour pour instruire y prennent la parole :
Chacun a son système à donner sur les mœurs.

De quelque point chaque espèce est l'arbitre :
Tout y regente ; & c'est là qu'à bon titre

Les Anes mêmes sont Docteurs.

Maint Philosophe en cette classe

Apprit autrefois son métier.

Socrate (a) en fut disciple ; il y tint bien sa place ;

L'Esclave (b) de Phrigie y fit un cours entier.

La Fontaine , digne héritier

Des cahiers de ce dernier sage

Y fit maint commentaire & décora l'ouvrage

D'un tour fin & naïf, sublime & familier ;

Solide & riant badinage ;

Où, c'est être inventeur que si bien copier.

J'ai fait aussi mon cours , & j'ai pris mes licences

Dans la même Université.

Nouveau Docteur , & moins accrédité ,

(a) Socrate Philosophe Grec : on croit qu'il a fait des Fables

(b) Esope qui passa la plus grande partie de sa vie dans l'Esclavage.

62 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE;
J'en rapporte aux humains de nouvelles sentences:
Oui, Messieurs, c'est pour vous que le tout est dicté.
Nous pouvons tous tant que nous sommes,
Trouver ici de quoi corriger nos défauts ;
Et disciples des animaux
En apprendre à devenir hommes.



Pelican le solitaire ,
Au pied d'un arbre sec avoit posé son nid.
Il avoit là maint petit ,
Dont il faisoit son soin & sa plus douce affaire.
Un jour n'apportant point de pâture pour eux ,
Le pauvre nid cria famine.
Que fait le Pere oyseau ? de son bec généreux ,
Lui-même il s'ouvre la poitrine ;
Et repaît de son sang le nid nécessaireux.
Que fais-tu là , lui dit , (c) Arachné sa voisine ?
Je salue mes Enfans aux dépens de mes jours.
Ils seroient morts sans ce secours.
Eh ! pauvre fou , repliqua l'Araignée ,
A ce prix-là pourquoi les secourir ?
Ne vaudroit-il pas mieux vivre encor sans lignée ;
Que de laisser des enfans & mourir ?
On ne me prendra pas à pareille folie.
Tu me vois un peuple d'enfans ;

(c) Arachné excelloit aux Ouvrages de Tapissierie , & croyoit
l'emporter sur Minerve même qu'elle eut la témérité de défier.
Minerve la vainquit , Arachné se pendit de désespoir , & Mi-
nerve la changea en Araignée.

J'en ai fait au moins quatre (d) cens ;
Je les mangerai tous, si Dieu me prête vie,
Ma table sera bien servie ,
Tant que la canaille vivra ;
Et nous en croquerons autant qu'il en viendra,
Le Pelican frémit du discours effroyable ;
Il croit presque voir le Soleil
Reculer , comme il fit , en un festin (e) pareil.
Tais-toi , dit-il , tais-toi marâtre détestable.
De tes monstrueux apétits
Etonne la nature , en devorant ta race ;
Je meurs plus satisfait en sauvant mes petits ;
Que je ne vivrois à ta place.



Rois choisissez (nous sommes vos enfans)
D'être Aragnés (f) ou Pelicans.
Codrus (g) sauva son Peuple aux dépens de sa vie
Et Néron (h) fit brûler Rome pour son plaisir.
Lequel de l'imiter vous fait naître l'envie ?
Hésiter , ce seroit choisir.

(d) L'Araignée mange ses petits, elle en fait jusques à huit cens d'une seule portée selon l'observation de M. Reaumur de l'Académie des Sciences.

(e) Les Poètes ont dit que le Soleil recula au festin qu'Atrée donna à Thieste , à qui pour s'en venger , il fit servir son propre fils , pour un des mets du festin.

(f) Aragné vieux mot dont la Fontaine s'est servi , au lieu d'Araignée.

(g) Codrus Roi d'Athenes se fit tuer dans une Bataille , parce qu'il avoit appris de l'Oracle que son armée ne vaincroit qu'après sa mort.

(h) Neron fit brûler Rome par pure curiosité , & pour voir au naturel l'effet de l'Embrasement de Troye.

LE PERROQUET.

F A B L E. I I I.

UN Homme avoit perdu sa Femme ;
Il veut avoir un Perroquet.

Se console qui peut. Plein de la bonne Dame ,
Il veut du moins chez lui remplacer son caquet.
Il court chez l'Oyselier. Le Marchand de ramages ,
Bien assorti de chants & de plumages ,
Lui fait voir Rossignols , Sereins , & Sanfonnets.

Surtout nombre de Perroquets.

Le moindre d'entre eux est habile ,

Crie , à la cave , & dit son mot ;

L'un fait tous les cris de la Ville ;

L'autre veut déjeuner , qu'on fouette Margot.

Tandis que notre homme marchande ,

Hésite sur le choix & tout bas se demande ,

Lequel vaudra le mieux ? il en apperçoit un

Qui révoit seul , tapi sous une table :

Et toi , dit-il , Monsieur l'insociable ,

Tu ne dis mot ; crains-tu d'être importun ?

Je n'en pense pas moins , répond en sage bête

Le Perroquet. Peste , la bonne tête !

Dit l'acheteur. Ça ; qu'en voulez vous ?

Tant.

Le voilà. Je suis trop content.

Il croit que son Oyseau va lui dire merveille ;
 Mais tout un mois , malgré ses leçons & ses soins ,
 L'Oyseau ne lui frappe l'oreille
 Que du son ennuyeux , je n'en pense pas moins.
 Que maudite soit la pecore ,
 Dit le maître ; tu n'es qu'un sot ;
 Et moi cent fois plus sot encore ,
 De t'avoir jugé sur un mot.

LE RENARD ET LE CHAT.

F A B L E I V.

FAIRE parler les Animaux ,
 Ce ne fut pas tout l'art des menfonges d'Esopé :
 Dans ses contes il développe
 Leurs apétits divers , leurs instincts inégaux.
 Il faut à la Nature être toujours fidele ;
 Ne point faire du Loup l'allié des Brebis ;
 Ne point vanter les chants de Philomele, (a)
 Après qu'elle a fait ses petits.
 Comme d'un homme peint quand le portrait res-
 semble ,
 On dit que c'est lui-même à la parole près ;
 Prenant de l'animal les véritables traits ,
 Faites dire au Lecteur : c'est bien lui, ce me semble ;

(a) C'est le nom d'une Princesse qui après de grands mal-
 heurs fut changée en Rossignol , & les Poètes ont conservé ce
 nom à l'Oyseau même.

Voilà mon drôle, le voilà ;

S'il ne parloit , je croirois le voir là.

La Fable ne veut rien de forcé , de bizarre.

Par exemple , je me déclare

Pour le Renard gascon qui renvoye aux Goujats

Des raisins murs qu'il n'atteint pas :

Mais il n'a plus sa grace naturelle

Avec la tête sans (b) cervelle.

Son mot est excellent. D'accord :

Mais un autre devoit le dire.

Là-dessus, dira-t-on , n'aurez vous jamais tort ?

Sans doute , je l'aurai ; mais alors ma satire

Tombera sur moi ; j'y souscris.

Qu'on me l'applique sans scrupule.

Veux-je de toute faute exempter mes écrits ?

Je ne suis pas si ridicule.

Qui voudroit écrire à ce prix ?



Le Renard & le Chat faisant voyage ensemble ,
Par maints discours moreaux abrègeoient le che-
min.

Qu'il est beau d'être juste ! ami , que vous en sem-
ble ?

Bien pensé, mon compere : & puis discours sans fin
Sur leur morale saine éloge réciproque ;

(b) La Fable du Renard qui entre dans la boutique d'un
Sculpteur.

Quand à leurs yeux, maître Loup sort d'un
bois.

Il fond sur un troupeau , prend un Mouton , le
croque

Malgré les cris & les abois.

O , s'écria le Chat , ô l'action injuste !

Pourquoi devore-t-il ce paisible Mouton ?

Que ne broutoit-il quelque arbusse ?

Que ne vit-il de gland , le perfide glouton ?

Le Renard rencherit contre la barbarie ;

Qu'avoit fait le Mouton pour perdre ainsi la vie ?

Et pourquoi le Loup ravissant

Ne vivoit-il pas d'industrie,

Sans verser le sang innocent ?

Leur zèle s'échauffoit , quand près d'une chaumine

Arrivent nos scandalizés.

Une Poule de bonne mine

Du vieux docteur Renard frappe les yeux rusés.

Plus de morale; il court, vous l'attrape & la mange :

Tandis qu'un Rat qui sortoit d'une grange ,

Affouvit aussi-tôt la faim

Du Chat , qui jusques-là s'étoit crû plus humain.

Non loin de là , demoiselle Araignée ,

Qui de sa toile vit le coup ,

Raisontoit d'eux, comme ils faisoient du Loup :

Une Mouche à son tour n'en fut pas épargnée.

Nous voilà bien. Souvent nous condamnons autrui.

Que l'occasion s'offre ; en fait-on moins que lui ?

LE MEDECIN ASTROLOGUE.

F A B L E V.

ENFANS de Galien , (a) pardonnez l'Apolo-
logue.

Un Medecin , qui pis est , Astrologue ,
De son valet Colin , jeune , frais , vigoureux ,
Fit l'horoscope ; & vit , selon son thème ,
Qu'en même jour le Valet & lui-même ,
Seroient de maladie emportés tous les deux.
Il calcule vingt fois , rouvere maint & maint livre ;
Voit par tout son Arrêt. A peine il doit survivre

Colin d'une heure. Or jugez si Colin ,
Du moins si sa santé fut chere au Médecin.
Il s'attache à ses pas , ne le perd plus de vûe.
Que sens-tu mon Enfant ? Comment va la vigueur ?

Et , Dieu t'assiste de grand cœur ,
A chaque fois qu'il éternue ,
Il veut le voir manger ; lui mesure son vin ;
Le soir lui fait faire un Potage ;
Dort-il mal ? Dès le grand matin
Le petit clistere anodin.

Par son regime exact , le docte personnage
Fait tant & tant que de Colin ,
Moitié diète , moitié chagrin ,

(a) Fameux Médecin du deuxième Siècle qui a enseigné la
Méthode que suivent la plupart des Médecins.

Fleur de jeunesse, embonpoint démenage.

Surcroît d'allarme, au maigre Jouvenceau

Prend une legere colique.

On saigne ; vient la fièvre ; aussi-tôt l'émétique ;

Soudain redoublement ; bon transport au cerveau.

Bien-tôt de soins en soins Colin est au tombeau.

Le sang de l'Astrologue en ses veines se glace ;

Il n'a qu'une heure à respirer.

Il fait son Testament ; enfin l'heure se passe ;

Puis le jour, puis la nuit ; puis à se rassurer

Il coule la semaine entiere.

L'expérience enfin amena la lumiere.

De Cardan, (*b*) d'Hipocrate, (*c*) il abjure les
loix.

Voit que l'un & l'autre art n'est qu'erreur & folie.

Heureux de guérir à la fois

Et de la Médecine & de l'Astrologie !

(*b*) Médecin fort entêté de l'Astrologie quoique ses prédictions l'eussent souvent trompé.

(*c*) Appelé communément le Prince des Médecins.



LE MOCQUEUR.

F A B L E V I.

ALte-là, Lecteur, & qui vive ?
Es-tu le partisan ou l'envieux du beau ?
Et si par hazard il m'arrive
De t'offrir quelque trait sensé, vif & nouveau ,
N'es-tu point résolu d'avance
A le trouver mauvais, & sans autre pourquoi ?
S'il est ainsi , je te dispense
D'aller plus loin : Je n'écris pas pour toi.
Va-t'en porter ta censure hautaine
Sur Corneille , Boileau, Racine ou La Fontaine
Voilà des Ecrivains dignes de t'exercer.
Pour moi , je n'en vaux pas la peine.
Ce seroit pauvre gain que de me rabaisser.
Je veux un Lecteur équitable ,
Qui pour tout mépriser , n'aille pas se saisir
De quelque endroit en effet méprisable ;
Qui me blâme à regret , lorsque je suis blâmable
Et lorsque je suis bon , le sente avec plaisir.
Vive ce Lecteur sociable :
Mais quant à ces Lecteurs malins ,
Qui des talens d'autrui font leur propre supplice
Puisse naître pour eux des ouvrages divins ,
Dont le mérite les punisse ,
Ils n'auroient avec moi que de petits chagrins.

LA Nature est par tout variée & féconde.

Dans un pays du nouveau Monde (a)

Qu'habitent mille oiseaux inconnus à nos bois ,

Il en est un de beau plumage ;

Mais qui pour chant n'eut en partage

Que le talent railleur d'imiter d'autres voix.

Sire Mocqueur (c'est ainsi qu'on l'appelle) ,

Entendit au lever d'une aurore nouvelle ,

Ses Rivaux saluer le jour.

De brocards fredonnez le railleur les harcelle ;

Rien n'échappe ; tout a son tour.

De l'un il traîne la cadence ;

De l'autre il ouvre le fausset ;

Change un amour plaintif en fade doleance ,

Un ramage joyeux en importun fifflet ;

Donne à tout ce qu'il contrefait

L'air de défaut & d'ignorance.

Tandis que mon Mocqueur par son critique écho

Traitoit ainsi nos Chantres *da-poco* ; (b)

Fort bien , dit un d'entre eux , parlant pour tous
les autres :

Nos chants sont imparfaits ; mais montrez-nous
des vôtres.

(a) La Virginie dans l'Amérique.

(b) Terme de mépris emprunté de l'Italien.

L' A S N E.

F A B L E V I I.

SO U s quelle étoile suis-je né !
Disoit certain Baudet couché dans une étable ;
Que de bon cœur je donne au diable
Le Maître ingrat que le Ciel m'a donné !
Combien lui rends-je de services ?
Et combien m'en faut-il essuyer d'injustices ?
Debout longtems avant le jour ,
Il faut marcher , porter les herbes à la ville ,
Courir de porte en porte , & puis à mon retour
Rapporter le fumier qui rend son champ fertile ;
Aller chercher au bois ma charge de fagot ;
Toujours sur pied , toujours le trot.
Vient-il un Dimanche , une Fête ?
Je le porte à la foire , en croupe sa Margot ,
Et puis en deux paniers Jacqueline & Pierrot.
Son maudit Singe encor se campe sur ma tête,
Si je m'écarte un peu pour un brin de chardon ,
Soudain marche martin bâton.
Tandis que son Bertrand , son baladin de Singe ,
Franc faineant , maître étourdi ,
Sautant , montrant le cul , gâtant habits & linge ,
Vit sans soins, mange à table, est sur tout applaudi.
Peste

Peste du mauvais Maître, & que Dieu le confonde !
 Ami lui dit un Bœuf de cervelle profonde ,
 Le Maître à qui le sort a voulu t'affervir ,
 N'est pas pire qu'un autre. Apprends qu'en ce bas
 monde
 Il vaut mieux plaire que servir.

LE CHAT ET LA CHAUVESOURIS.

F A B L E V I I I.

GARDONS-NOUS de rien feindre en
 vain.

La Vérité doit naître de la Fable.

Qu'est-ce qu'un conte sans dessein ?

Parole oiseuse & punissable.

Mais tout vrai ne plaît pas. Un vrai fade & com-
 mun

Est chose inutile à rebattre.

Que sert par un conte importun

De me prouver que deux & deux font quatre ?

Nous devons tous mourir. Je le sçavois sans vous ;

Vous n'apprenez rien à personne.

Je veux un vrai plus fin , reconnoissable à tous ,

Et qui cependant nous étonne :

De ce vrai , dont tous les esprits

Ont en eux-mêmes la semence :

Qu'on ne cultive point , & que l'on est surpris

De trouver vrai quand on y pense.
 Laissez donc là vos fictions,
 Me va répondre un Censeur difficile.
 Penſez-vous nous donner quelques inſtructions ?
 Non pas à vous ; vous êtes trop habile :
 Mais il eſt des Lecteurs d'un étage plus bas ;
 Et telle fiction qui ne vous inſtruit pas ,
 A leur égard pourroit être inſtructive.
 Il faut que tout le monde vive.



UN Chat le plus gourmand qui fut ,
 N'ayant d'autre ami que ſon ventre ,
 Fondit ſur un Serein , & ſans reſpect du Chantre
 L'étrangla net & ſ'en reput.
 Le Serein & le Chat vivoient ſous même Maître
 A peine apperçoit-on le meurtre de l'oïſeau ,
 Que l'on jure la mort du traître.
 Chacun veut être ſon bourreau.
 L'afſaſſin l'entendit & trembla pour ſa peau.
 Les vœux ſont enfans de la crainte ;
 Il en fit un. S'il ſort de ce danger ,
 De la faim la plus rude éprouvât-il l'atteinte ,
 Il renonce aux oïſeaux, n'en veut jamais manger
 En atteste les Dieux en leur demandant grace ;
 Et comme ſi c'étoit l'effet de ſon ſerment ,
 Le Maître oublia ſa menace ,
 Et ſe calma dans le moment.
 Le Rominagrobis échappé de l'orage ,

Trouva deux jours après une Chauve-souris.
 Qu'en fera-t-il ? son vœu l'avertit d'être sage ;
 Son appetit glouton n'est pas du même avis.

Grand combat ! embarras étrange !

Le Chat décide enfin. Tu passeras , ma foi ,
 Dit-il ; en tant qu'oiseau , je ne veux rien de toi ;

Mais comme Souris , je te mange.

Le Ciel peut-il s'en fâcher ? non ,

Se répondoit le bon apôtre.

Son Casuiste , c'est le nôtre ;

L'Intérêt , qui d'un mot se fait une raison.

Ce qu'on se défend sous un nom ,

On se le permet sous un autre.

LA RONCE ET LE JARDINIER.

F A B L E I X.

LA Ronce un jour accroche un Jardinier :

Un mot , lui dit-elle , de grace ;

Parlons de bonne foi , gros Jean , suis-je à ma
 place ?

Que ne me traites-tu comme un arbre fruitier ?

Que fais-je ici planté en haye ,

Que servir de Suisse à ton clos ?

Mets-moi dans ton jardin , & par plaisir essaye

Quel gain t'en reviendra ; je te le promets gros.

D ij

76 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE ,
 Tu n'as qu'à m'arroser , me couvrir de la Bise :
 Je m'engage à rendre à tes soins
 Des fruits d'une saveur exquise ,
 Et des fleurs qui vaudront roses & lys au moins.
 J'en pourrois dire davantage ;
 Mais j'ai honte de me louer.
 Mets-moi seulement en usage ,
 Et je veux que dans peu tu viennes m'avouer
 Que je vaux moins encor au parler qu'à l'ouvrage.
 C'est en ces mots que s'exhaloient
 L'amour propre & l'orgueil de la plante inutile.
 Gros Jean la crut en imbecile.
 Du temps que les Plantes parloient
 On n'étoit pas encore habile.
 On transplante la Ronce ; on la fait espalier.
 Loin qu'on s'en fie à la rosée ,
 Quatre fois plutôt qu'une elle étoit arrosée ;
 Pour elle ce n'est trop de Gros Jean tout entier.
 Comme elle l'a promis , elle se multiplie ;
 Elle étend sa racine & ses branches au loin.
 Sous ses filets armés tout se casse , tout plie ;
 Fruits , potager , tout meurt ; les fleurs deviennent
 foin.
 Gros Jean reconnut sa folie ,
 Et n'en crut plus les plantes sans témoin.
 Pour qui se vante point d'oreilles.
 Telles gens sont bien-tôt à bout.
 A les entendre , ils font merveilles ;
 Laissez-les faire , ils gâtent tout.

L E S S I N G E S.

F A B L E X.

LE Peuple Singe un jour vouloit élire un Roi.
Ils prétendoient donner la couronne au mérite :

C'étoit bien fait. La dépendance irrite ,
Quand on n'estime pas ceux qui donnent la loi.
La Diete est dans la plaine ; on caracolle, on saute ;
Chacun sur la puissance essaye ainsi son droit ;
Car le Sceptre devoit tomber au plus adroit.
Un fruit pendoit au bout d'une branche assez haute ;
Et l'agile sauteur qui sçauroit l'enlever ,
Etoit celui qu'au Trône on vouloit élever.

Signal donné , le plus hardi s'élance ;
Il ébranle le fruit ; un autre en fait autant ;
L'autre saute à côté, prend l'air pour toute chance,
Et retombe fort mécontent.

Après mainte & mainte secousse ,
Prêt à choir où le vent le pousse
Le fruit menaçoit de quitter.

Deux prétendants ont encore à sauter.
Ils s'élancent tous deux ; l'un pesant , l'autre agile ;

Le fruit tombe & vient se planter
Dans la bouche du mal-habile ;

L'adroit n'eut que la queue, il eut beau s'en vanter
Allons , cria le Sénat imbecile ;

78 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE ;
Celui qui tient le fruit doit seul nous regenter.
Un long vive le Roi fend soudain les nuées ;
L'adresse malheureuse attira les huées.

Oh , oh ! le plaisant Jugement !
Dit un vieux Singe ; imprudens que nous sommes.
C'est par trop imiter les hommes :
Nous jugeons par l'événement.



L'histoire des Singes varie ;
Sur cet événement il est double leçon.
Pour l'un & l'autre cas la nation parie ;
Je doute aussi du vrai ; mais l'un & l'autre est bon.
On dit que le vieux Singe affoibli par son âge
Au pied de l'arbre se campa.
Il prévît en animal sage ,
Que le fruit ébranlé tomberoit du branchage ,
Et dans sa chute il l'attrapa.
Le Peuple à son bon sens décerna la puissance ;
On n'est Roi que par la prudence.



LES SACS DES DESTINÉES,

F A B L E X I.

LA Fable , à mon avis , est un morceau d'é-
lite ,

Quand , outre la Moralité

Que d'obligation elle mene à sa suite ;

Elle renferme encor mainte autre vérité ;

Le tout , bien entendu , sans bleffer l'unité :

Aller au but par un sentier fertile ,

Cueillir , chemin faisant , les fruits avec les fleurs ,

C'est le fait d'une Mu^{se} habile ,

Et le chœf-d'œuvre des Conteurs.

Donnez en promettant : D'une plume élégante ;

Moralisez jusqu'au récit.

Heureuse la Fable abondante

Qui me dit quelque chose , avant qu'elle ait tout
dit !

Loin ces contes glacés , où le Rimeur n'étale

Qu'une aride fécondité ;

L'ennui vient avant la Morale :

Le Lecteur ne veut plus d'un fruit trop acheté :

Ce précepte est fort bon ; soit dit sans vanité.

L'ai-je toujours suivi ? Je ne m'en flate guère ;

On dit mieux que l'on ne sçait faire.



ON n'est pas bien , dès qu'on veut être
mieux.

Mécontent de son sort , sur les autres fortunes

Un homme promenoit ses desirs & ses yeux ;

Et de cent plaintes importunes

Tous les jours fatiguoit les Dieux.

Par un beau jour Jupiter le transporte

Dans les célestes magasins ,

Où dans autant de sacs scellés par les Destins ,

Sont par ordre rangés , tous les états que porte

La condition des humains.

Tien , lui dit Jupiter , ton sort est dans tes mains ,

Contentons un Mortel une fois en la vie ;

Tu n'en es pas trop digne , & ton murmure impie

Méritoit mon courroux plutôt que mes bienfaits ;

Je n'y veux pas ici regarder de si près.

Voilà toutes les Destinées ;

Pese & choisi ; mais pour regler ton choix ,

Sache que les plus fortunées

Pesent le moins : les maux seuls font le
poids.

Grace au Seigneur Jupin ; puisque je suis à même

Dit notre homme , soyons heureux.

Il prend le premier sac , le sac du rang suprême ,

Cachant les soins cruels sous un éclat pompeux.

Oh , oh ! dit-il , bien vigoureux

Qui peut porter si lourde masse !

Ce n'est mon fait. Il en pese un second ,

Le sac des Grands , des Gens en place ;

Là gisent le travail & le penser profond ,
L'ardeur de s'élever , la peur de la disgrâce ,
Même les bons conseils que le hazard confond.
Malheur à ceux que ce poids ci regarde ,
Cria nôtre homme ! Et que le Ciel m'en
garde ;
A d'autres. Il poursuit ; prend & pese toujours ,
Et mille & mille sacs trouvés toujours trop lourds :
Ceux-ci par les égards & la triste contrainte ;
Ceux-là par les vastes desirs ;
D'autres , par l'envie ou la crainte ;
Quelques-uns seulement par l'ennui des plaisirs.
O Ciel ! n'est-il donc point de fortune legere ?
Disoit déjà le chercheur mécontent :
Mais quoi ! me plains-je à tort ? j'ai , je crois, mon
affaire ;
Celle-ci ne pese pas tant.
Elle peseroit moins encore ;
Lui dit alors le Dieu qui lui donnoit le choix :
Mais tel en jouit qui l'ignore ;
Cette ignorance en fait le poids.
Je ne suis pas si sot ; souffrez que je m'y tienne ,
Dit l'homme : soit ; aussi bien c'est la tienne ,
Dit Jupiter. Adieu ; mais là-dessus
Apprends à ne te plaindre plus.



LES DEUX LEZARDS.

F A B L E X I I.

AU coin d'un bois, le long d'une muraille ,
 Deux Lezards, bons amis, conversoient au Soleil.
 Que notre état est mince ! En est-il un pareil ?
 Dit l'un. Nous respirons ici vaille que vaille ;
 Et puis c'est tout ; à peine le sçait-on.
 Nul rang, nulle distinction.
 Que maudit soit le Sort de m'avoir fait reptile.
 Encor, si comme on dit que l'on en trouve ailleurs,
 Il m'eût fait gros Lezard, & nommé Crocodile, (a)
 J'aurois ma bonne part d'honneurs :
 Je ferois revenir la mode
 Du tems où sur le Nil l'homme prenoit sa loi ;
 Encensé comme une (*) Pagode
 Je tiendrois bien mon quant à moi.
 Bon, dit l'ami sensé ; quel regret est le vôtre ?
 Comptez-vous donc pour rien de vivre sans souci ?
 L'air , la campagne , l'eau , le soleil , tout est nôtre :
 Jouissons-en , rien ne nous trouble ici.
 Mais l'homme nous méprise : en voilà bien d'une
 autre.

(a) Le Crocodile est de la forme du Lezard ; il étoit adoré autrefois par les Egyptiens.

(*) Idole adoré dans les Indes.

Ne sçaurions nous le mépriser aussi ?

Que vous avez l'ame petite ,

Dit le reptile ambitieux !

Non , mon obscurité m'irrite ;

Et je voudrois attirer tous les yeux.

Ah ! Que j'envie au Cerf cette taille hautaine ,

Et ce bois menaçant qui doit tout effrayer !

Je l'ai vû se mirer tantôt dans la fontaine ,

Et cent fois de dépit j'ai pensé m'y noyer.

Il est interrompu par un grand bruit de chasse ;

Et bien-tôt le Cerf relancé

Tombe près d'eux , & pleurant sa disgrâce ;

Cède aux Chiens dont il est pressé.

Au bruit d'un cor perçant , tout court à la curée ;

Ni Meute , ni Chasseur ne songent au Lezard ;

Mais la Bête superbe à la Meute est livrée ;

Brifaut , Gerfaut , Miraut , chacun en prend sa part.

Après sa sanglante aventure ,

Fait-il bon être Cerf , dit l'ami sage ? Hélas !

Dit le fou détrompé ; vive la vie obscure.

Petits , les grands périls ne nous regardent pas.



LE BŒUF ET LE CIRON.

F A B L E X I I I.

QU'EST-ce que l'Homme ? (a) Aristote répond :

C'est un Animal raisonnable.

Je n'en crois rien ; s'il faut le définir à fond ,

C'est un Animal sot , superbe & misérable.

Chacun de nous sourit à son néant ,

S'exagere sa propre idée :

Tel s' imagine être un Géant

Qui n'a pas plus d'une coudée.

Aristote n'a pas trouvé notre vrai nom.

Orgueil & petitesse ensemble ,

Voilà tout l'homme ce me semble.

Est-ce donc là ce qu'on nomme raison ?

Quoiqu'il en soit , voici quelqu'un qui nous ressemble ;

Au bon cœur près , tout homme est mon Ciron.



MESSIRE Bœuf , las de vivre en Province ,

Partoit d'Auvergne pour Paris.

Sur l'animal épais , l'animal le plus mince

Cadet Ciron voulut voir le pays.

(a) Grand Philosophe Grec qui fut Précepteur d'Alexandre

Il prend place sur une corne ;
Mais à peine s'est-il logé ,
Qu'il plaint le pauvre Bœuf, & juge à son air morne,
Qu'il se sent déjà surchargé.
N'importe ; il faut suivre sa course ;
Eh ! comment sans cette ressource ,
Pouvoit-il voyager , & contenter son goût ?
Le Bœuf lui tiendroît lieu de tout ;
D'hôtellerie ainsi que de voiture ,
De lit, ainsi que de pâture :
A fatiguer le Bœuf, le Besoin le résout.
Ils partent donc. Déjà de plaine en plaine
Ils ont franchi bien du chemin.
Lorsque le Bœuf s'arrête & prend haleine ,
g r e u ; mon Dieu ! Que je lui fais de peine !
Dit le voyageur clandestin.
Si tourmenté de la saison brûlante ,
De ses mugissemens l'Animal frappe l'air ,
Par vanité compatissante
Notre Atome se fait léger.
Même , de peur d'amaigrir sa monture ,
Vous l'eussiez vû sobre dans ses repas.
Faisons , se disoit-il , faisons chere qui dure ;
Je l'affoiblirois trop ; il n'arriveroit pas.
On arrive pourtant jusqu'à la Capitale.
Cadet Ciron sain & sauf arrivé ,
Demande excuse au Bœuf qu'il croit avoir crevé ,
Qui me parle là-haut , dit d'une voix brutale
Messire Bœuf ? C'est moi. Qui ? Me voilà.
Eh ! l'ami qui te sçavoit-là ?

Je laifferois la Fable toute nue
 Qu'ici plus d'un Ciron se reconnoitroit bien !
 Tel qui se grossit à sa vûë,
 Se croit quelque chose , & n'est rien.

LA LOTTERIE DE JUPITER.

F A B L E X I V .

LE bon Jupin voulant gratifier
 La Race humaine sa servante ,
 Par Mercure fit publier
 Une ample Lotterie , en tous biens abondante ;
 Tout billet étoit noir ; chacun devoit gagner ,
 Point de fixième à prendre sur l'espèce
 Les premiers lots étoient les plaisirs , la richesse ;
 Les honneurs , le droit de regner.
 Le gros Lot étoit la Sagesse.
 Le plus grand nombre , & les moins bien traités ,
 De l'Espérance au moins devoient être dorés.
 Quant au prix des billets , c'étoit des sacrifices ;
 Les Autels étoient les bureaux.
 Jupiter reçut tout , chevres , moutons , genisses ;
 Pigeons , jusques à des gâteaux ,
 Et moins encor , car le Dieu favorable ,
 Aimant les hommes comme siens ,
 Ne voulut pas que le plus misérable
 Demeurât exclus de ses biens.

Joubliois qu'il voulut permettre

A quelques-uns des Dieux d'y mettre,

Bien-tôt la Lotterie est pleine ; il faut tirer.

Tous les billets sont jettés dans une urne ;

Brouillés & rebrouillés. Puis , le fils de Saturne ,

C'est donc au Sort à se montrer ,

Dit-il ; je veux que ce soit lui qui tire ;

Aveugle il est hors de soupçon.

Le Sort tire en effet. Mercure a soin d'écrire

A chaque fois & le Lot & le nom.

De l'urne à millions sortent les espérances ;

C'étoit toujours cela. Puis de meilleures chances

Faisoient paroître quelquefois

Des Amans fortunés , des Riches , & des Rois.

Le gros Lot vient enfin : on nomme la Sageffe.

Pour qui ? Numero tant , & Minerve pour nom.

Soudain entre les Dieux fanfares , allégresse ;

Chez l'Homme au contraire tristesse ,

Murmure , injurieux soupçon.

Que voilà bien un trait de pere de famille !

Dit tout le genre humain fâché.

Jupiter fait tomber le gros Lot à (a) sa fille !

Bon , cela saute aux yeux , Jupiter a triché.

Pour punir & calmer cette insolence impie ,

Quel moyen croyez-vous que Jupin inventa ?

Au lieu de la Sageffe , il donna la Folie

A l'Homme qui s'en contenta.

On ne se plaint plus , & depuis ce partage

Le plus fou se crut le plus sage.

(a) Minerve étoit née du Cerveau de Jupiter, on l'a nommée
la Déesse de la Sageffe.

LES DEUX STATUES.

F A B L E X V.

SUR le sommet d'un Temple magnifique ;
 On voulut élever l'image de Pallas ;
 Et pour ce monument toute une République
 Mit en œuvre deux (a) Phidias ,
 Grand prix pour qui feroit la plus belle Statuë ;
 On veut choisir. Un seul devoit avoir l'argent ,
 Et la gloire par conséquent ;
 L'autre rien. Chacun s'évertuë ,
 Fait de son mieux ; honneur & gain
 Pressent nos ouvriers , leur conduisent la main :
 Ils ont bien-tôt achevé leur ouvrage ;
 On le porte au parvis. Le peuple d'y courir.
 Alors de tous les yeux l'un ravit le suffrage ;
 L'autre à peine se peut souffrir.
 Celui qu'on admiroit brilloit de mille graces ;
 Tous les traits étoient délicats ;
 Les contours arondis : bref , malgré ses menaces ,
 La Critique n'y mordit pas.
 L'autre n'étoit auprès qu'une marbre encor informe ;
 Rien de fini ; chaque trait est grossier ;
 Contours monstrueux , taille énorme :

(a) Phidias étoit un Sculpteur Grec ; il fit la Statuë de Jupiter Olympien qui a passé pour une des merveilles du monde.

Le peuple renvoyoit l'ouvrage à l'atelier.

Voilà le Maître, & l'autre est l'Ecolier.

Tout beau, dit le Sculpteur; il faut nous éprouver.

Est-ce pour le parvis que ma Statuë est faite;

Sur le Temple avec l'autre il la faut élever;

Et vous verrez d'ici quelle est la plus parfaite.

On le fit, en plaignant les frais;

Mais d'abord tout changea de face.

La Statuë admirée en perdit tous ses traits;

L'éloignement les confond, les efface.

L'autre par la distance acquiert toute la grace.

Qu'on ne soupçonnoit point, en la voyant de
près.

Il faut voir les choses en place;



LA MAGICIENNE.

F A B L E X V I.

A M. COYPEL LE FILS.

COYPEL, digne héritier d'un (a) Appelle
nouveau ,

Qui, recueillant sa sublime industrie,
T'es fait donner ta part de son pinceau
En pur avancement d'hoirie ;

Si loin que son Art soit allé ,
Il doit craindre qu'un jour ton sçavoir ne l'égalé ;
Je l'en crois , entre nous , déjà tout consolé ;
Et Nature en ravit l'honneur à la Morale.

A mes travaux ajoute ici les tiens ;

Rends présent ce que je raconte :

Mes vers me semblent bons (chacun le croit des
siens)

Mais du tableau l'impression plus prompte

Réunit en un seul moment

Ce que le vers ne dit que successivement.

Rassemble dans tes traits tout l'esprit de l'ouvrage ;

Peins même les discours dans l'air du personnage ;

Que ton pinceau moralise avant moi.

Tant mieux , si je suis presque inutile après toi.

(a) Peintre Grec, à qui seul Alexandre avoit permis de se peindre.

Tu l'as fait. Ce tableau plaisamment formidable,
En action réelle érige mon récit.

Dans ce que tu peins tout est dit ;
Et qui le voit , a lû ma Fable.



LA Nuit avoit au monde amené le repos.
Le Silence regnoit sur toute la Nature ;
Et l'obligeant Morphée (b) à chaque créature
Faisoit litiere de pavots.
Une Sorciere de Carie ,
Une vieille Medée , (c) une autre Canidie , (d)
Sçavante en l'art d'interroger le Sort ,
Pour exercer sa science hardie ,
Arrive dans un bois qui tremble à son abord.
Dans le centre d'un cercle elle établit la scène
De ses enchantemens divers ;
Sur l'autel en triangle allume la verveine ,
En prononçant les mots souverains des Enfers.
Pour sacrifice au Dieu du noir rivage ,
Elle souffle la peste au plus prochain bercail ;
Et fait sur l'heure à l'innocent bétail
Perdre le goût du pâturage.
Pluton , de ce grand art le vassal immortel ,
Députe à la Sorciere une légion d'Ombres ,

(b) Dieu du Sommeil & des Songes.

(c) Grande Magicienne fameuse dans la Fable par ses crimes.

(d) Autre Magicienne dont parle Horace.

92 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE;
 Qui viennent des Royaumes sombres
 Comparoître au magique Autel.
 Ce n'est pas tout. Il faut que du Ciel arrachée
 La Lune descende en ce bois.
 De son char , par un mot , la voilà détachée.
 Des pauvres Cariens (e) les tambours & les voix
 La rappellent en vain : La Lune est empêchée.
 A quoi ? vous allez voir. Dès que tout s'est rendu
 Aux loix de la Magicienne,
 Tirez-moi de souci , leur dit la Carienne;
 Où puis-je retrouver un chien que j'ai perdu ?
 Quoi , falloit-il troubler l'ordre de la nature ,
 Lui dit Hecate , (f) pour ton chien ?
 Eh que m'importe son allure ,
 Dit la vieille , pourvû que je n'y perde rien ?
 Que de gens ne seroient , avec même puissance ;
 Ni plus justes ni plus seneze !
 Pour un rien ils mettroient tout le monde en souff-
 france :
 Ils se contentent ; c'est assez.
 Est-ce hyperbole ? non : & ma Fable s'appuye
 D'un fait connu de l'Univers.
 Parce qu'Alexandre s'ennuye ,
 Il va mettre le monde aux fers.

(e) Quand la Lune étoit éclipsée , les Cariens la croyoient tourmentée par quelque Magicien & tâchoient de la délivrer par leurs cris & par le bruit des tambours.

(f) Hecate triple divinité, elle étoit Proserpine aux Enfers, Diane sur la Terre, & la Lune dans le Ciel.

LES OISEAUX.

FABLE XVII.

SUR un haut chêne au pied d'une montagne,

S'étoient dès le matin , assemblés mille oiseaux ,
Qui voltigeant de rameaux en rameaux
De leurs brillans concerts égayoient la campagne

Ainsi , sans soins , sans embarras ,
Chantant leur joye ou leur tendre martyre ,
Ils attendoient l'heure de leur repas ,

Ou leur apétit , pour mieux dire.

Ils le sentoient venir , lorsque tout à propos

Un Sanfonnet vint leur apprendre

Qu'à mille pas de l'arbre ils n'avoient qu'à se rendre.

Le grain , leur disoit-il , s'y verfoit à grands flots.

Venez... Ne soyez pas si sots ,

Leur dit une Alouette ; on songe à vous surprendre.

Grain , vous dit-on , d'accord ; mais aussi vrais paneaux

Que l'Oiseleur vient de voustendre :

Et que je sois le dernier des oiseaux

Si... La pauvre Alouette est une autre Cassandre, (a)

(a) Fille de Priam qui ayant reçu d'Apollon le don de Prophétie prédisoit souvent les malheurs de Troye , sans que les Troyens la voulussent croire.

94 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE ;
 Qu'on ne croit point , qu'on ne veut point
 entendre ;
 Et nos Troyens aislez entraînés par la faim ,
 Suivent le Sanfonnet au grain.
 Vous le voyez , dit il. Le premier il y vole :
 On l'a suivi sur sa parole ?
 Sur son exemple on se met à manger :
 Mais le panneau se ferme ; & voilà dans la geole
 Nos pauvres indiscrets. Quelques-uns d'en-
 rager ;
 Les autres encor de gruger.
 En enrageant ; cela console.
 Je vous ai prédit le danger ;
 Vous trompois-je ? dit l'Alouette ,
 Qui seule avoit la clef des champs.
 Non , répondit quelqu'une de dedans ;
 C'est qu'on croit trop ce qu'on souhaite ;
 Et l'on connoît son tort quand il n'en est plus tems.



LES DIEUX D'EGYPTE.

F A B L E X V I I I.

DANS l'Egypte jadis toute Bête étoit Dieu ;
 Tant l'Homme au contraire étoit bête !
 Tel Animal ailleurs, qui n'a ni feu ni lieu ,
 Avoit là son Temple & sa Fête.
 On avoit fait un jour dans le Temple du Chat
 D'un Rat blanc & sans tache un pompeux sacrifice.
 Le lendemain , c'est le tour du Dieu Rat :
 Il faut , pour le rendre propice ,
 Qu'à ses Autels un Chat périsse.
 Maître Matou marchoit de festons couronné ,
 Et de Prêtres environné.
 Du Dieu Rat jusqu'aux Cieux on portoit la louan-
 ge.
 Strophe, (a) Antistrophe, (a) Epode, (a) harmo-
 nieux ramas :
 Petits faits & grands mots ; Pindarique (b) mé-
 lange.
 Chacun prioit le Dieu de menager sa grange.

(a) Termes qui signifient différentes parties des Odes Grecques.

(b) Pindare est le premier Poète Grec, qui nous a laissé un grand nombre d'Odes.

36 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE ;
Ne nous punissez point des insultes des Chats ;
Disoit-on : que le sang de celui-ci vous vange.
Lui Dieu ! disoit le Chat. Et ! Vous n'y pensez
pas :

Qui suis-je donc moi qui le mange ?
Hier c'étoit pour moi que fumoit l'encensoir ;
Aujourd'hui mon trépas vous paroît legitime.
Pourquoi passer ainsi du blanc au noir ?
J'étois Dieu ; me voilà victime.
Reproche embarrassant qu'on ne résolut point.

Nous sommes tous d'Egypte , & leur mode est la
nôtre.

Quels sont nos Dieux ? Nos passions ,
Que suivant les occasions
Nous immolons tour à tour l'une à l'autre.



L'AVARE ET MINOS.

FABLE XIX.

DE tous les vices des humains
Le plus mocqué , c'est l'Avarice.

C'est aussi le plus fou. Bernez-le , c'est justice.

Quant à moi , j'y donne les mains.

Qu'Apollon me mette à sa place ;

J'arme tous les Auteurs contre un vice si sot.

Nul rang , nul honneur au Parnasse

A quiconque sur lui n'eût pas lâché son mot.

Mais quoi ? Me diroient-ils ; la matière est usée :

De quels siècles , de quels climats

N'a-t-il pas été la risée ?

Qu'en dirons-nous ? plutôt , que n'en direz-vous
pas ?

Peignez l'Avare en sa folle disette ,

De Belsebut infame Anachorette ,

Qui fait vœu sur son or de renoncer à tout :

Qui se traite lui-même à sa table maudite ,

Comme un effronté Parasite

Qu'il voudroit éloigner par un mauvais ragoût.

Quand le vice est opiniâtre

La Satyre doit l'être aussi.

Allez le baffouër de théâtre en théâtre ,

Tant qu'à le corriger vous ayez réussi.

Mais ne l'attaquez pas avec des bras d'Hercule ; (a)

Vos efforts seroient superflus.

Servez-vous des traits de Momus ; (b)

Il est défait s'il voit son ridicule.

Eh ! ne le voit-il pas ? Ne l'a-t-on pas bien peint ?

L'Avare ignore-t-il , si quelque sens l'éclaire ,

Qu'en se privant de tout de peur de la misere ,

Il se fait tout le mal qu'il craint ?

On s'en moque ; il est insensible ;

Ce qui le fâche d'un brocard ,

C'est qu'il n'en peut grossir sa chevanche d'un liard.

Oh ! je me rends ; la cure est impossible ,

Le Vice sans pudeur est trop incorrigible.



AUprès d'un immense trésor

Certain avare expira de misere ;

Et dans sa demeure dernière ,

N'emporta qu'un denier (c) qu'on lui plaignit
encor.

Car telle est la gent héritière ;

Vous lui laissez des monceaux d'or ;

Elle plaint au défunt le bucher ou la biere.

Notre Ombre arrive au Stix (d) dans le temps que

Caron (e)

(a) Fils de Jupiter qui a dompté bien des monstres & dont
les travaux sont célèbres.

(b) Dieu de la raillerie.

(c) Les Anciens mettoient un denier dans la bouche des Morts
pour payer leur passage aux Enfers.

(d) Fleuve des Enfers.

(e) Batelier des Enfers.

Recevoir son droit de passage,
Et repouffoit de l'aviron

Quiconque n'avoit pas pour payer son voyage.

Mais l'Avare amoureux de son pauvre denier

Ne peut s'en défaisir. Il fraude le péage ;

A la barbe du Nautonnier ,

Dans le milieu du Stix il se jette à la nage ;

Fend le fleuve. On a beau crier ;

L'Ombre , à force de bras , atteint l'autre rivage :

Cerberé (f) à son aspect , aboya triplement.

Bien-tôt à l'affreux hurlement

Des noires Sœurs (g) vient la cruelle bande ;

Qui se saisit dans le moment

De cette Ombre de contrebande :

On la mène à Minos ; (h) le cas étoit nouveau :

On veut par un exemple assurer le bureau :

Vous eussiez vû Minos rouler dans sa cervelle

Le crime & la punition.

L'Ombre avare mérite-t-elle

Le tourment de Tantale , (i) ou celui d'Ixion ? (k)

L'envoiera-t-il relayer Prométhée , (l)

Ou bien aider Sisiphe (m) à rouler son fardeau ?

(f) Chien à trois têtes qui gardoit les Enfers.

(g) Les trois Furies.

(h) Fils de Jupiter qui après sa mort fut le Juge des Ombres.

(i) Il étoit au milieu d'un fleuve , & dévoré d'une soif ardente , sans pouvoir toucher aux eaux qui l'environnoient.

(k) Il étoit condamné à être éternellement tourné sur une rouë environné de Serpens.

(l) Il étoit déchiré par un Vautour.

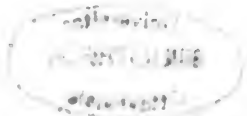
(m) Il rouloit un rocher au haut d'une montagne qu'il n'y pouvoit arrêter ; il falloit toujours recommencer son travail.

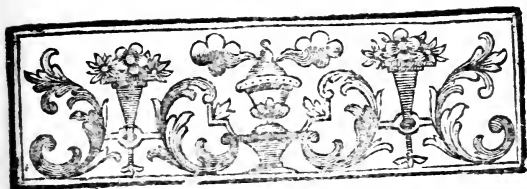
Eij



100 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE,
 Vaut-il mieux l'obliger à remplir ce tonneau,
 Où des Brus (n) d'Egyptus la troupe détestée
 Perd toujours sa peine & son eau ?
 Non, dit Minos. Il faut le punir davantage.
 Les tourmens d'ici ne sont rien.
 Qu'il s'en retourne au monde : ouvrons-lui le pas-
 sage.
 Je le condamne à voir l'usage
 Que l'on va faire de son bien.

(n) Les Danaïdes qui pour avoir tué leurs maris la première
 nuit de leurs noces étoient condamnées à remplir un tonneau
 percé.





LIVRE SECOND.

LES DEUX ORACLES.

FABLE PREMIERE.

A S. A. S.

MONSEIGNEUR LE DUC.



RINCE, que je ne tiens pas
compte

De surnommer vaillant, car
vaillant & Condé

C'est même chose & j'aurois honte

D'un Pléonasme *a* décidé :

C'est la noble Candeur, la Droiture héroïque

Qu'aujourd'hui je célèbre en Toi :

Que la France aime à voir Condé le véridique

Chargé de lui former un Roi !

(*a*) Repetition vicieuse du même sens.

402. ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE,
LOUIS sçaura de toi que son Palais doit être
Le Temple de la Vérité ;
Et que si le Mensonge a le front d'y paroître,
L'Insolent doit être traité
En criminel de Leze-Majesté.
De ta bouche sincère il va souvent entendre
Qu'il n'est Roi que pour notre bien ;
Et le Ciel dans ton cœur a pris soin de répandre
Tout ce qui doit régler le sien.
Veille donc sur cette ame à tes soins confiée ;
Que ses vertus croissent avec ses jours ;
Et qu'à jamais répudiée ,
La flatterie en d'autres Cours
Aille chercher azile : elle en aura toujours
Les Rois la souffrent trop ; c'est-là leur grande
faute ;
Elle corrompt enfin les Princes les meilleurs ;
Mais du moins , la releguant ailleurs ,
Que le Roi ne soit pas son hôte.



AU Temple de Delphes un jour
Un Roi Grec suivi de sa Cour ,
S'en alla consulter l'Oracle.
Il vouloit des amis dont il ne pût douter ;
Mais sa grandeur est un obstacle
A ce jugement sûr qu'il en vouloit porter :
Car comment distinguer l'ami de sa personne ,
D'avec l'ami de sa Couronne ,
Le zèle d'avec l'intérêt ,
L'attachement réel de ce qui le paroît ?

C'étoit l'embarras du Monarque :

Il entre seul au Temple, interroge Appollon,
Et lui demande à quelle marque

Il connoîtra l'ami digne d'un si beau nom :

Tu veux, lui dit Phœbus, un ami véritable ?

Celui qui t'osera dire la vérité ;

La vérité désagréable ,

Sera ton homme : adieu ; voilà ta sûreté :

Le Prince sort sans rien faire connoître :

Toute sa Cour ensuite eut son oracle à part :

Ils demandoient tous par quel art

Ils pourroient faire un ami de leur Maître.

En le flatant toujours, leur dit l'Oracle à tous :

Fausse louange plaît, & l'orgueil la seconde :

N'allez pas dire vrai ; ce seroit fait de vous.

Ce Dieu connoissoit bien son monde.

Comment ce double Oracle ira-t-il à sa fin ?

Chacun étant ainsi muni de sa recette ,

Ils s'assembloient tous au festin ,

Où les a conviez le Prince qui projette

D'éprouver sur eux son destin.

Mes amis, leur dit-il, au moment que la joye

Commençoit à regner entre nos commensaux ,

Que la liberté se déploie :

De l'amitié ; rien plus ; nous sommes tous égaux

Pour commencer, dites-moi moi défauts.

Si vous en avez, c'est de croire

Que l'on puisse vous en trouver ;

104 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE ;
Dit la troupe en chorus. Et là-dessus de boire.
Un seul ne disoit mot. Qu'avez-vous à rêver ,
Lui dit le Roi ? Je rêve à votre gloire ;
Chacun vous flatte ici ; je ne puis l'approuver ;
Vous avez cent vertus dont s'ornera l'Histoire ;
Je l'avouë avec joye , & j'en sens tout le prix :
Mais je crains qu'un défaut nuise à votre mémoire ;
 Que vos lauriers n'en soient flétris.
Vous aimez trop le vin ; & quelquefois l'ivresse
 De votre front fait fuir la Majesté.
Insolent ! dit le Roi ; tien , de ta hardiesse
 Voilà le prix ; le coup étoit porté.
Enfin mon amitié m'a valu votre haine ,
 Dit le mourant ; l'Oracle consulté
 M'a prédit une mort certaine ,
Si j'osois à mon Roi dire la vérité.
 Par l'excès du zèle emporté ,
Je n'ai pû vous la taire , & j'en reçois la peine.
Qu'entens-je ? dit le Roi ; pardon , Dieux irrités ;
Rendez-moi mon ami ; je reconnois son zèle.
M'allez-vous donc livrer à là troupe cruelle
 Des flatteurs qui me sont restés ?
 Jusques au bout l'ami fidele
Lui dit : Je meurs content si vous en profitez.



L A P I E.

F A B L E I I.

U N Traitant avoit un Commis ;
Le Commis un Valet ; le Valet une Pie.
Quoique de la rapine ils fussent tous amis ,
Des quatre , l'Animal étoit la moins harpie.
Le Financier en chef voloit le Souverain ;
Le Commis en second voloit l'homme d'affaire ;
Le Valet grapilloit ; il eut voulu mieux faire ;
Et des gains du Valet Margot faisoit sa main.
C'est ainsi que toute la vie ,
N'est qu'un Cercle de volerie.
Le valet donc à son petit magot
Trouvoit toujours quelque mécompte.
Qu'est-ce dit-il. Quel est le coquin qui m'affronte ?
Dans mon taudis il n'entre que Margot.
A tout hazard il vous l'épie ,
Et la prend bien-tôt sur le fait.
Il voit notre galante Pie
Du coin de l'œil faisant le guet ,
Prendre à son bec sa pièce de monnoye ,
Et puis dans le grenier courant cacher sa proye.
C'étoit-là que Margot avoit son coffre fort ;
Amassant sans jouir ; bien d'autres ont ce tort.

Oh, ça, dit le Valet, en surprenant sa belle,
Je te tiens donc, & mon argent aussi.

Voyez la gentille femelle :

J'en suis d'avis ; on volera pour elle ;

Elle en auroit le gain ; j'en aurois le souci.

Il prononce à ces mots la Sentence mortelle.

Margot à sa façon se jette à ses genoux ;

Grace, lui cria-t-elle ; un peu plus d'indulgence ;

Au fonds je n'ai rien fait que vous ne fassiez tous.

Ou par justice, ou par clémence,

Donnez-moi le pardon qu'il vous faudroit pour
vous.

Ce caquet étoit raisonnable ;

Mais le Valet inexorable

Lui coupe la parole & lui tord le gosier.

Le plus foible, c'est l'ordre, est puni le premier.



L'ENFANT ET LES NOISETTES.

F A B L E I I I.

QUE j'aime une image naïve
Qui soit en apparence une leçon d'enfant ,
Et qui pour le Sage instructive
Renferme un précepte important ?
Les grandes vérités charment sous cette écorce ;
On ne les attend point , & d'abord on les voit ;
Cette surprise y donne de la force.
Un exemple , dit-on ; eh bien , exemple ; soit.
Philosophiquement , si je vais dire à l'homme ,
Contente toi de médiocrité ;
Il ne t'en coûtera le repos ni le somme ;
Tu l'auras sans difficulté.
Mais par mille projets je te vois agité ;
Tes desirs n'ont point de limites ;
Toutes fortunes sont à ton gré trop petites
Tu veux tout ; tout échape à ton avidité.
Belles leçons ! mais l'homme y bâille.
Que faire pour le réveiller ?
Or voici comme j'y travaille ;
Je lui conte une Fable ; il cesse de bâiller.



UN Jeune Enfant , je le tiens d'Epictete, (a)
Moitié gourmand & moitié sot.

Mit un jour sa main dans un pot
Où logeoit mainte figue avec mainte noisette.
Il en emplit sa main tant qu'elle en peut tenir;
Puis veut la retirer; mais l'ouverture étroite
Ne la laisse point revenir.

Il n'y sçait que pleurer; en plainte il se consume;
Il vouloit tout avoir & ne le pouvoit pas.

Quelqu'un lui dit , (& je le dis à l'homme ,)
N'en prends que la moitié , mon enfant ; tu l'auras.

(a) Philosophe Stoïcien qui a vécu sous Neron , & qui a laissé
de grandes Leçons de Morale.



LE LINX ET LA TAUPE.

F A B L E IV.

JANDIS dans le siècle des Fables ,
 Et du tems qu'il étoit des Sirenes, ^(a) des Sphinx, ^(b)
 Centaures ^(c) & choses semblables ,
 Vivoit aussi Messire Linx, ^(d)
 L'Argus ^(e) des animaux , dont la perçante vûë
 Ne trouva jamais rien d'obscur :
 Tandis que l'œil du jour perce à peine la nuë ,
 Le sien perce au travers d'un mur.
 Un de ces animaux , tapi sous un branchage ,
 (Car ils étoient chasseurs de leur métier)
 Se tenoit à l'affût , attendoit le gibier ,
 Préparant ses dents à l'ouvrage.
 Notre Argus apperçoit une Taupe en son trou.
 Ah ! lui dit-il ; que je te plains ma mie !
 Pauvre animal que fais-tu de la vie ?
 Tu n'as point d'yeux ; Jupiter étoit fou

(a) Nymphes de la Mer , moitié femmes & moitié Poissons ; renommées pour leur chant.

(b) Monstre qui étoit Aigle , Femme & Lion , & célèbre par les Enigmes qu'il proposoit.

(c) Moitié hommes & moitié chevaux.

(d) Animal dont on dit que la vûë est assez perçante pour voir au travers d'un mur.

(e) Argus commis par Junon pour épier les amours de Jupiter , & qu'on supposoit avoir cent yeux.

Quand il te fit de cette sorte.

Pourquoi t'ôter le jour qui doit tout éclairer ?

Tu fais fort bien de t'enterrer ;

Je te tiens plus d'à moitié morte ;

Et ce seroit faveur que de te dévorer.

Pardonnez-moi , lui dit la Dame ;

Je sens fort bien que je vis tout-à-fait.

Je n'ai point d'yeux ; est-ce un sujet

D'accuser Jupiter ? Croyez-m'en sur mon ame ,

Il a bien fait ce qu'il a fait.

A-t-il besoin qu'on le conseille ?

Il m'a donné de sa grace une oreille

Qui vaut des yeux , & qui me sert autant.

Tenez , par exemple , elle entend

Derrière vous un bruit qui vous menace ;

Je crains pour vous quelque disgrâce ,

Fuyez. Dame Taupe entendoit

La corde d'un arc qu'on bandoit.

La flèche part , & l'atteinte mortelle

Envoya notre Argus dans la nuit éternelle.

Mépriseurs indiscrets , vous n'y connoissez rien ;

Les Dons sont partagés , & chacun a le sien.



LES DEUX SONGES.

F A B L E V.

VARIETE', je t'ai voué mon cœur.
Qui te perd un moment de vûë,
Tombe aussi-tôt dans la langueur.
Rien ne charme à la continuë ;

Seule, tu plais toujours. J'ai pitié du Lecteur
Quand tu n'as pas versé tes graces sur l'Auteur.
Préside à mes récits ; préside à mes images ;
Peins toi-même mes payfages ;
Changeons d'objets ; changeons de lieux ;
Promene-moi dans mes ouvrages ,
De la Terre aux Enfers , & des Enfers aux Cieux.
A peine la Nature est-elle assez féconde ;

Tout est dit, tout devient commun.

Les Conquerans voudroient un nouveau
Monde ;

C'est aux Rimeurs qu'il en faut un.

Toujours des animaux, des bois & des campagnes !
Sans cesse le même horizon !

Comment y résister ? l'on se croit en prison.

De la variété les graces sont compagnes ,
J'en veux dans mon ouvrage égayer la raison.

Là j'amenerai sur la Scène

Cadet Ciron qui se croit important ;

Tout auprès Jupiter de son Trône éclatant.

Gratifiera la race humaine ;

De-là , je vais aux sombres bords
Faire juger Minos , faire parler les morts.
Aujourd'hui dans le Nord & demain dans l'Afrique ,

Quelquefois Iroquois , & d'autres fois Persan ,
Gay , sérieux , galant ou politique ,
Je serai tout , mais toujours véridique.
Ça , ma Muse , prend le turban ,
Et tire ici le vrai des songes d'un Sultan. (a)



DEux Songes , grands menteurs , l'un noir , mélancolique ;
L'autre blanc & vermeil comme albâtre & corail ,
Sortoient un matin du Sérail. (b)
D'un Esclave le blanc s'étoit fait domestique ,
Et le Noir avoit pris le grand Seigneur à bail ,
Même à bail emphitécotique.
Ils retournoient ensemble au ténébreux manoir ;
Ça , dit le Songe blanc au noir ;
As-tu bien tourmenté ton homme ?
Je t'en réponds , dit l'autre ; & vingt fois en sursaut
Je l'ai retiré de son somme ;
Je l'ai de mal en pis promené comme il faut.
Par l'infidèle Janissaire , (c)
D'abord de la prison j'ai fait tirer son Frere ;

(a) L'Empereur des Turcs.

(b) Palais du grand Turc.

(c) Soldat de la garde du Sultan , ils sont en grand nombre & redoutables quand ils se révoltent.

On l'arrachoit du trône , & prêt d'être étranglé
Il s'éveille en criant , tout en eau , tout troublé :
Je l'attendois à la reprise
Il se rendort , & sur le champ
Je me transforme en nouveau Tamerlan (d)
L'attaque sa Hauteſſe & la ville eſt ſurpriſe ;
A mon pouvoir tout ſe ſoumet.
De ſes Enfans je fais ample carnage ;
Et lui-même je vous l'encage ,
Ainſi qu'un autre Bajazet.
Nouveau ſurſaut ; & dès qu'il ſe remet
Sur l'oreiller , nouvelle image
Plus triſte encor : enfin , je m'en donne à ſouhait.
Voilà toutes les nuits le ſoin qui me regarde.
C'eſt ma tâche en un mot. Je corromps ſes
Viſirs ; (e)
Le Muſti (f) le proſcrit ; je révolte ſa Garde ;
Une Sultane le poignarde ;
Ce ſont là mes menus plaiſirs.
Je lui rends la nuit ſi funeſte
Qu'il en a pour le jour du trouble encor de reſte.
Oh ! pour moi , dit le Songe blanc ,
Je ſers mieux mon homme , & ma tâche
Eſt de le rendre heureux , de rafraîchir ſon ſang.
A peine le ſommeil ſur ſon grabat l'attache ,

(d) Empereur des Tartares qui vainquit le Sultan Bajazet ; & le fit enfermer dans une cage de fer, où il ſ'écrâſa la tête contre les barreaux.

(e) Les premiers Miniſtres du Sultan.

(f) Chef de la Loi Mahometane.

Que d'abord je le fais Sultan.

Il prend sa place au trône , assemble le Divan , (g)

Fait des Loix ; déclare la guerre ,

De succès en succès soumet toute la Terre ,

N'en fait pour lui qu'un Peuple & tout Mahometan.

Puis pour se délasser , de Sultane en Sultane

Va promener ses vœux , examine , & le soir ,

Tous attraits bien pesés , il jette le (h) mouchoir.

Je n'offre à ses regards que Tableaux de l'Albane. (i)

Chaque nuit ma faveur le met

Au Paradis (k) de Mahomet.

Problème embarrassant , question épineuse !

Lequel choisir des deux états ?

Une vie est souvent heureuse ou malheureuse

Par les endroits qu'on n'en voit pas.

Ambitieux toujours en quête

De puissance & d'honneurs , gare le Songe noir.

Nous n'envions les Grands que faute de sçavoir

Ce qui leur passe par la tête.

(g) Conseil d'Etat du Sultan.

(h) Maniere dont le grand Seigneur choisit entre ses Sultanes celles qu'il veut honorer de son lit.

(i) Fameux Peintre né à Bologne distingué par ses compositions gracieuses.

(k) Mahomet ne promet dans l'autre vie que des plaisirs sensuels.



LES SINGES MATELOTS.

F A B L E V I.

UN navire chargé d'une peuplade Singe ,
Colonie amassée aux forêts de Narfinge , (a)
Venoit d'arriver dans un Port.
Le débit étoit sûr de cette marchandise ;
Le Roi du Pays l'aimoit fort.
Que ce fût bon goût ou sottise ,
Avec lui tout son Peuple avoit raison ou tort.
Le monde se conforme à l'exemple du Maître ;
Et sur tout de la Cour c'est-là le rudiment,
Le Prince est enrumé ; le Courtisan veut l'être ;
La mode en court dans le moment.
Nos Marchands de Magots , pour annoncer leur
foire ,
Dans la Ville étoient descendus ;
L'équipage étoit allé boire ;
Les Singes restoient & rien plus.
Leur Doyen se leva , capable personnage :
Camarades , dit-il , je médite un bon tour.
Dérobons-nous à l'esclavage ,
L'occasion nous rit ; hâtons notre retour.

(a) Royaume de l'Inde. Le vrai mot est Narfingue; mais quelques-uns ont dit Narfinge.

316 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE;

Vous avez vû quelle manœuvre

Gouverne les vents & les flots;

Pour notre apprentissage essayons ce chef-d'œuvre;

Je serai le Pilote, & vous les Matelots.

Vivent les bons conseils, s'écria l'assemblée;

Partons; liberté, liberté!

On démarre aussi-tôt; la voile est étalée:

Et voilà par les vents le navire emporté.

Tout alloit bien d'abord; plus d'un Zéphir les
pousse;

Vous eussiez vû maint petit Mouffe

Courant de vergue en vergue, & grimpant sur les
mats;

Tandis qu'au gouvernail le vieux Singe se place;

D'un Pilote inquiet affectant la grimace:

On l'eût pris pour Tiphis (b) à son grave embarras;

Messieurs, leur disoit-il, l'orage nous menace;

Je vois un nuage là-bas;

Déjà des mers se ride & se noircit la face;

Nous aurons du gros tems; mais ne le craignez pas;

Il disoit vrai quant à l'Orage;

Quant à son Art, c'étoit un autre cas.

Les vents dans le moment déployerent leur rage;

De foudres redoublés un horrible fracas

Allarme le pauvre équipage,

Qui se voit à toute heure à deux doigts du trépas.

(b) Pilote du Navire Argo, qui conduisit les Argonautes dans la Colchide pour la Conquête de la Toison d'or.

Ils font à tout hazard ce qu'ils avoient vû faire ;

Mais ils le font en imprudens.

Il faut caler la voile ; ils font tout le contraire.

Voulant fuir les rochers , ils vont donner dedans.

Comme ils ont vû dans pareille aventure ,

Des Matelots jurans , d'autres faisant des vœux ;

Les Singes font de même entr'eux ;

Celui là prie , & l'autre jure.

Priant , jurant , chacun travaille à qui mieux
mieux ,

Ou bien à qui plus mal ; c'est pure étourderie.

Eh ! que leur sert leur aveugle industrie ?

Le vaisseau heurte un roc & se brise à leurs yeux ;

Et la Mer abîma toute la Singerie.

Imitateurs , je prends mes Singes à témoin ;

Vous échouerez ; votre Art ne vous mene pas loin.



LA ROSE ET LE PAPILLON.

F A B L E V I I.

QU'EST devenu cet âge où la Nature
Rioit sans cesse au genre humain ;
Cet âge d'or , dont la peinture
Nous flatte encor ? songe doux quoique vain.
Mais ce n'est pas que j'en rappelle
Les jours sereins & les tranquilles nuits.
Que la Nature fût plus belle ,
Que Flore eût plus de fleurs , Pomone plus de
fruits ,
Ce n'est pas-là ce qui fait mes ennuis.
J'en regrette d'autres délices ;
La foi naïve & la simple candeur ,
Les vertus hôtesse du cœur ,
L'ignorance même des vices.
Oùï , ce fut-là son plus rare trésor ,
Les discours n'étoient point des embûches dres-
sées ;
Les paroles & les pensées
N'étoient point en divorce encor.
Quoi ! Ces gens étoient-ils des hommes ;
Demanderoit-on volontiers ?
Tant on les trouve singuliers

Et tout autres que nous ne sommes !

Oùi , c'en étoit. Ces bonnes gens

Furent vos peres & vos meres.

Qui croiroit , Messieurs leurs enfans ,

Que vous vinssiez d'Ayeux sincères ?

De mensonge aujourd'hui vous donnez des le-
çons ;

Tout se viole & tout se falsifie

Promesses & sermens passent pour des chansons :

Sot qui les tient : fou qui s'y fie.

A nous voir en si mauvais train ,

Ce n'est plus l'âge d'or qu'à présent je regrette.

C'en seroit trop. Je ne souhaite

Que de revoir l'âge d'airain. (a)

Environ ce temps-là fleurissoit ma Coquette.



I L étoit une Rose en un jardin fleuri ,

Se piquant de regner entre les fleurs nouvelles.

Papillon aux brillantes ailes ,

Digne d'être son favori ,

Au lever du Soleil lui compte son martyre :

Rose rougit & puis soupire.

Ils n'ont pas comme nous le tems des longs dé-
lais ;

Marché fut fait de part & d'autre.

Je suis à vous , dit-il : moi : je suis toute votre ;

(a) Les Poètes ont compté quatre Ages du Monde, l'âge d'or,
l'âge d'argent, l'âge d'airain, l'âge de fer.

120 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE;

Ils se jurent tous deux d'être unis à jamais.

Le Papillon content la quitte pour affaire :

Ne revient que sur le midi.

Quoi ! ce feu soit disant si vif & si sincère ;

Lui dit la Rose , est déjà refroidi ?

Un siècle s'est passé , (c'étoit trois ou quatre heures)

Sans aucun soin que vous m'avez rendu.

Je vous ai vû dans ces demeures ,

Porter de fleurs en fleurs un amour qui m'est dû :

Ingrat , je vous ai vû baiser la Violette ,

Entre les fleurs simple grisette ,

Qu'à peine on regarde en ces lieux ;

Toute noire qu'elle est , elle a charmé vos yeux :

Vous avez caressé la Tulipe insipide ,

La Jonquille aux pâles couleurs ,

La Tubéreuse aux malignes odeurs.

Est-ce assez me trahir ? Es-tu content , perfide ?

Le petit-maitre Papillon

Repliqua sur le même ton.

Il vous sied bien , coquette que vous êtes ;

De condamner mes petits tours ;

Je ne fais que ce que vous faites ;

Car j'observois aussi vos volages amours.

Avec quel goût je vous voyois sourire

Au souffle caressant de l'amoureux Zéphire !

Je vous passerois celui-là :

Mais non contente de cela,

Je

LIVRE II.

III

Je vous voyois recevoir à merveille

Les soins empressés de l'Abeille ;

Et puis après l'Abeille arrive le Frelon ;

Vous voulez plaire à tous jusques-au Moucheron.

Vous ne refusez nul hommage ;

Ils sont tous bien venus , & chacun à son tour.

C'est providence de l'amour

Que Coquette trouve un Volage.



L'ORME ET LE NOYER.

F A B L E. V I I I.

SUR le penchant d'une montagne,
Haut & puissant Seigneur de la campagne,
L'Orme habitoit près du Noyer.
Bons voisins, ils jasoient pour se désennuyer.
L'Orme disoit à son compere;
En vérité j'ai lieu de me plaindre du sort.
Je suis haut, verdoyant & fort;
Stérile avec cela; point de fruit; j'ai beau faire;
Je n'en sçaurois porter; la Nature eut grand tort.
Je fais ombre, & c'est tout. Cela me mortifie.
Voisin Noyer le consolait:
Il te fâche de voir comme je fructifie;
J'ai de trop ce qu'il te falloit.
Mais que veux-tu? le Ciel répand ses grâces
Comme il lui plaît; non pas comme nous l'enten-
dons.
Plus élevé que moi, de vingt pieds tu me passes;
Il m'a fait à moi d'autres dons.
J'ai le meilleur lot, à tout prendre.
Le fruit nous sied fort bien; arbre qui n'en peut
rendre,
N'est à mon sens, un arbre qu'à demi;
Mais console toi, mon ami,

Il ne t'en viendra pas à force de murmure ;

Il faut vouloir , ce que veut la Nature.

Le Noyer babillard continuoît toujours ,

Quand un essain d'Enfans interrompt son discours.

A coups de bâtons & de pierre

Le Bataillon lui livre une cruelle guerre.

Le pauvre arbre n'a point de noix

Qui ne lui coûte au moins une blessure :

Il reçoit cent coups à la fois ;

Adieu ses fruits & sa verdure.

La moisson faite , on veut encore glaner :

Sans respect du Noyer , sur lui la troupe monte ;

On le rompt , on l'ébranche ; il crie , on n'en tient
compte ,

Tant qu'il n'ait plus rien à donner.

Enfin , chargés de noix , c'est sous l'Orme tranquille

Que les enfans vont les manger ;

Et l'Orme dit en les voyant gruger ;

C'est souvent un malheur que d'être trop utile.



LE CAMELEON.

F A B L E I X.

DEux de ces gens coureurs du Monde;
Qui n'ont point assez d'yeux & qui voudroient tout
voir ;

Qui pour dire, j'ai vû, je le dois bien sçavoir,
Feroient vingt fois toute la terre ronde :
Deux Voyageurs, n'importe de leur nom,
Chemin faisant dans les champs d'Arabie
Raisontoient du Caméléon. (a)

L'animal singulier ! disoit l'un ; de ma vie
Je n'ai vû son pareil ; sa tête de poisson ,
Son petit corps lezard , avec sa longue queue ,
Ses quatre pattes à trois doigts ,
Son pas tardif , à faire une toise par mois ,
Par-dessus tout , sa couleur bleuë...
Alte-là , dit l'autre ; il est verd ;

De mes deux yeux je l'ai vû tout à l'aise
Il étoit au Soleil , & le gosier ouvert ,
Il prenoit son repas d'air pur... Ne vous déplaîse ,
Réprit l'autre , il est bleu ; je l'ai vû mieux que
vous ,

Quoique ce fût à l'ombre : il est verd ; bleu , vous
dis-je :

(a) Ce qu'on dit ici du Caméléon est rapporté par les Voya-
s 1075.

Démenti ; puis injure ; alloient venir les coups ,
Lorsqu'il arrive un tiers. Eh ? Messieurs quel ver-
tige !

Holà donc ; calmez-vous un peu.
Volontiers , dit l'un d'eux ; mais jugez la querelle
Sur le Caméléon ; sa couleur, quelle est-elle ?
Monsieur veut qu'il soit verd ; moi je dis qu'il est
blêu.

Soyez d'accord , il n'est ni l'un ni l'autre ,
Dit le grave arbitre ; il est noir.

A la chandelle , hier au soir ,
Je l'examinai bien ; je l'ai pris , il est nôtre ,
Et je le tiens encor dans mon mouchoir.
Non , disent nos mutins , non je puis vous ré-
pondre

Qu'il est verd ; qu'il est bleu ; j'y donnerois mon
sang.

Noir , insiste le juge ; alors pour les confondre ,
Il ouvre le mouchoir , & l'animal sort blanc.

Voilà trois étonnés , les plaideurs & l'arbitre ;

Ne l'éroient-ils pas à bon titre ?

Allez enfans , allez , dit le Caméléon ;

Vous avez tous tort & raison.

Croyez qu'il est des yeux aussi bons que les vôtres ;

Dites vos jugemens ; mais ne soyez pas fous

Jusqu'à vouloir y soumettre les autres.

Tout est Caméléon pour vous.



APOLLON, MERCURE, ET LE BERGER.

F A B L E X.

L'HOMME est ingrat ; c'est son grand vice.

Comme une grace il sollicite un bien ;
L'a-t il reçu ? Ce n'est plus que justice ;
On a bien fait ; il n'en doit rien.

Place-t-on un nouveau Ministre ?

Il faut pour ses flatteurs agrandir son Palais.

Des graces , des trésors n'a-t-il plus le registre ?

Une solitude sinistre

Fait deserter jusques à ses Valets.

La foule se presse où l'on donne ;

Mais où l'on a donné , l'on ne voit plus personne ;

Je plaindrois un vendeur d'encens

Qui n'en débiteroit qu'aux cœurs reconnoissans.

On a tort ! Les plaisirs que l'on daigne nous faire

Doivent être payés du cœur ;

Et c'est voler son bienfaiteur

Que lui retenir ce salaire.

Mais nous , sans intérêt obligeons les humains :

Que l'honneur de servir soit le prix du service.

La vertu sur ce point fait un tour d'avarice ;
Elle se paye par ses mains.



L'OBLIGEANT Apollon & le malin Mercure

Un jour firent une gageure.

On m'adore pour ma bonté ,

Disoit l'un : moi pour ma malice ;

Disoit l'autre ; & je suis le plus accrédité.

Faisons un peu l'essai de nôtre autorité !

Qui de nous obtiendra le premier sacrifice ,

Aura le pas sur l'autre. On conclut le traité.

Apollon voit alors un Berger dans la plaine ,

Qui du son de sa flûte éveilloit les Echos.

Il lui fait sous ses pas rencontrer une aubaine ;

C'est une pierre où sont écrits ces mots :

Ici gît un trésor qu'Apollon te décele.

Est-il possible ! ô Cieux ! s'écria le Berger.

Il renverse la pierre & la trouve fidèle.

Riche trésor. L'envifager ,

Le tirer , le compter ce ne fut qu'une affaire.

Il songe en le comptant à ce qu'il en peut faire.

Il achètera tout ; Terres, Forêts, Châteaux ;

Rien de trop cher avec si grosse somme.

Adieu donc mes pauvres troupeaux ;

Le bon Guillot n'est plus vôtre homme.

Tandis qu'ainsi le Pastre , yvre de son trésor ,

Laisse égarer ses yeux & sa pensée ;

Le Dieu malin enleve l'or.

128 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE ;
Il ne faut à ce Dieu qu'un instant , moins encor ;
Toute la somme est éclipfée.
L'œil de Guillot revient. Plus d'argent. Justes
Dieux !
Etoit-ce un fonge ? Non. Je veille ; j'ai des yeux ;
Voilà le trou ; voilà la pierre renverfée.
Il y voit en effet ces autres mots écrits :
Apollon te le donne , & Mercure l'a pris.
Ciel ! Mercure l'a pris ! O difgrace mortelle !
Voilà bon Guillot à genoux.
Prenez pitié de moi ; Mercure calmez-vous ,
Ja vais vous immoler ma brebis la plus belle.
Il le dit ; il le fait ; & les larmes aux yeux ,
Allume le bucher , y met la pauvre bête.
Mercure en rit du haut des Cieux ;
Et fans fonger à figner fa requête ,
S'écria , j'ai gagné. Qu'il nous connoiffoit bien !
Intérêt obtient tout ; reconnoiffance rien.



LE FROMAGE.

FABLE XI.

DEUX Chats avoient pris un fromage,
Et tous deux à l'aubaine avoient un droit égal.

Dispute entre eux pour le partage.

Qui le fera ? Nul n'est assez loyal.

Beaucoup de gourmandise & peu de conscience ;
Témoin leur propre fait, le fromage volé.

Ils veulent donc qu'à l'audiance,

Dame Justice entr'eux vuide le démêlé.

Un Singe Maître Clerc du Bailli du village,

Et que pour lui-même on prenoit,

Quand il mettoit par fois sa robe & son bonnet,

Parut à nos deux Chats tout un Aréopage. (a)

Pardevant Dom Bertrand le Fromage est porté,

Bertrand s'assied, prend la balance,

Touffe, crache, impose silence,

Fait deux parts avec gravité;

En charge les bassins; puis cherchant l'équilibre,

Pésons, dit-il, d'un esprit libre,

D'une main circonspecte; & vive l'équité,

Ça; celle-ci me paroît déjà trop pesante.

Il en mange un morceau. L'autre pèse à son tour;

Nouveau morceau mangé par raison du plus lourd.

Un des bassins n'a plus qu'une légère pente.

(a) Sénat d'Athènes.

130 **ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE,**
 Bon! nous voilà contens, donnez, disent les Chats,
 Si vous êtes contens ; Justice ne l'est pas ,
 Leur dit Bertrand ; race ignorante
 Croyez-vous donc qu'on se contente
 De passer comme vous les choses au gros-sas ?
 Et ce disant , Monseigneur se tourmente
 A manger toujours l'excédent ;
 Par équité toujours donne son coup de dent ;
 De scrupule en scrupule avançoit le Fromage.
 Nos Plaideurs enfin las des frais ,
 Veulent le reste sans partage.
 Tout beau, leur dit Bertrand ; soyez hors de procès ;
 Mais le reste , Messieurs , m'appartient comme
 épice.
 A nous autres aussi nous nous devons justice.
 Allez en paix ; & rendez grace aux Dieux,
 Le Bailli n'eût pas jugé mieux.



L' E C L I P S E.

F A B L E X I I.

DE nos récits chassons l'emphase ;
Laissons le stile ambitieux

A ces Chantres hardis qu'embrase
L'ardeur de célébrer les Héros & les Dieux.
Moi, Chantre d'Animaux & simple Fabuliste ,
Je dois conter naïvement ,

Suivre toujours la Nature à la piste.
Nous le sçavons ; c'est notre rudiment ;

Mais prenons garde à la bassesse
Trop voisine du familier.

Souvent un Auteur sans adresse
Veut être simple ; il est grossier.

Point de tour trivial , aucune image basse ;
Apollon veut expressément
Que l'on soit rustique avec grace ,
Et populaire élégamment.

Cela n'est pas aisé. J'en conviens ; mais qu'y faire ?
Dit le Lecteur. Ce n'est pas mon affaire :
Surmontez la difficulté.

Quand votre ouvrage sçait me plaire ,
Je ne calcule point ce qu'il vous a coûté :
Mais je vous louë ; & ce salaire
Mérite bien d'être acheté.

Vous parlez de bons sens, cher Lecteur, & j'adopte
Ce solide raisonnement.

Veut-on plaire ou déplaire ? Il faut qu'un Auteur
opte ;

Qu'il écrive sans peine, ou bien mal-aisément.

C'est par le travail que l'on cache
L'air même du travail qui déplairoit aux gens.
Du creux de la cervelle un trait naïf s'arrache ;
Il semble s'être offert , on l'a cherché long-temps.

Mais revenons au style de la Fable.

Il est aisé , sans faste & sans ambition ;

Si ce n'est que l'occasion

Demande un ton plus haut , alors plus convenable.

Comme on sçait , toute regle a son exception.

La Fontaine est naïf, Eh bien ce La Fontaine

Nomme le Vent qui déracine un chêne ;

Le plus (a) terrible des enfans

Que jusques-là le Nord eût porté dans ses flancs.

Fort bien. Le fait en vaut la peine.

Ici , je suis en cas pareil.

J'éleve un peu ma voix ; mais pourroit-on s'en
plaindre ?

Devois-je moins ? J'avois à peindre

Toute la gloire du Soleil.

(a) Dans la Fable du Roseau & du Chêne.

SUR son Char lumineux devancé par les heures ,
Et des traits enflammés perçans le sein des airs ,
Le Soleil du plus haut des célestes demeures
Donnoit le plus beau jour qu'eut jamais l'Univers.
La Terre en devenoit plus belle & plus féconde ;

Flore brilloit de toutes parts ;

Et Cérès (b) à la tresse blonde

Déployoit ses trésors dans les plaines épars ;
Mille Soleils nouveaux étinceloient dans l'Onde.

Il sembloit enfin que le Monde

Vouloit par sa beauté mériter ses regards.

Ah ! c'est trop , s'écria la Lune ,

Tant de splendeur blesse mes yeux.

Le Soleil prétend-il regner seul dans les Cieux ?

D'une gloire qui m'importune

Il faut anéantir l'éclat injurieux.

Je veux par un coup de ma tête ,

Apprendre au Monde qui je suis :

C'est déjà moi qui fais les belles nuits ;

Faisons-nous un droit de conquête

De donner aussi les beaux jours.

Le Soleil est de trop ; c'est assez de mon cours ;

Ce qu'elle projettoit , la folle l'exécute :

Elle se va placer entre nous & Phœbus ;

Lui livre le combat. Mais quoi ! de cette lutte

Quel fut le fruit ? en brilla-t-elle plus ?

Au contraire , cette aventure ,

(b) Déesse des Bleds.

134 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE,
Qui sur tout l'Horison jetta l'obscurité,
 Nous apprit que de sa nature
Dame Lune n'étoit qu'une Planette obscure,
Et de son Frère seul empruntoit sa clarté.

 Hommes, voilà notre imprudence.
Nous prenons bien souvent, pour nous faire va-
 loir,
Des moyens insensés qui ne font que mieux voir
 Notre jalouse insuffisance.



MERCURE ET LES OMBRES.

FABLE XIII.

MERCURE (a) conduisoit quatre Ombres
aux Enfers.

Comptons-les : une jeune Fille ,

Item un Pere de Famille ,

Plus un Héros , enfin un grand Faiseur de vers ,

Allant de compagnie , au gré du Caducée (b)

Ils s'entretenoient en chemin.

Hélas , dit l'Ombre Fille , en pleurant son destin ,

Que l'on me plaint là haut ! Je lis dans la pensée

De mon Amant ; il mourra de chagrin.

Il me l'a dit cent fois , du ton qui se fait croire ,

Que loin de moi , le jour ne lui seroit de rien.

Quel amour ! Chaque instant en ferroit le lien.

M'aimer , me plaire , étoient son plaisir & sa gloire ,

S'il ne meurt , je me promets bien

De revivre dans sans mémoire ,

Pour moi , dit l'Ombre Pere , il me reste là-haut

Des Enfans bien nés , une Femme

Ils m'aimoient tous du meilleur de leur ame

Je suis sûr qu'à présent on pleure comme il faut.

(a) C'étoit un des emplois de Mercure de conduire les Ombres aux Enfers.

(b) C'est ainsi que l'on appelloit la verge que Mercure reçut d'Apollon , en échange de la Lyre dont il lui fit présent.

Ils me regretteront long-temps sur ma parole ;

Les pauvres gens ! que le Ciel les console.

L'Ombre Héros disoit : Eh qu'êtes-vous vraiment,
Près d'un mort comme moi par cent combats cé-
lébre ?

Je m'affure qu'en ce moment

Les cris des Peuples font mon Oraison Funèbre.

Mon nom ne mourra point ; du Gange (c) jusqu'à
l'Èbre, (d)

D'âge en âge il ira semer l'étonnement.

Croirai-je que quelque autre espère

De vivre autant que moi ? Moi , dit le fier Rimeur ;

Qu'est-ce qu'Achille (e) auprès d'Homé-
re ? (f)

On me lira par-tout ; on m'apprendra par cœur.

Dieu sçait comme à présent le monde me regrette.

Vous vous trompez, Héros, Pere , Amante, Poète,

Leur dit le Dieu. Toi la Belle aux doux yeux,

Ton Amant consolé près d'une autre s'engage.

Toi , Pere , tes Enfans chiffrant à qui mieux ,
mieux ,

Calculent tous tes biens, travaillent au partage ;

Ta Femme les chicane ; & de toi , pas un mot :

Chacun ne songe qu'à son lot.

(c) Fleuve de l'Inde.

(d) Riviere d'Espagne qui donna son nom à l'Iberie.

(e) Fils de Thétis & Pelée, & le plus vaillant des Grecs qui
firent le Siège de Troye.

(f) Poète Grec qui a écrit la guerre de Troye.

Quant à toi , Général d'Armée ,
On a nommé ton successeur.

C'est le Héros du jour ; déjà la Renommée
Le met bien au-dessus de son prédécesseur.
Et vous , Monsieur l'Auteur , qui ne pouviez com-
prendre

Que de vous on put se passer ,
La mort , disent-ils tous à bien fait de vous prendre.
Vous commenciez fort à baisser.

Ces Ombres se trompoient ; nous faisons même
faute.

Aux morts comme aux absens nul ne prend intérêt.
Nous laissons en mourant le monde comme il est.
Compter sur des regrets , c'est compter sans son
hôte.



L'E C R E V I S S E

Qui se rompt la jambe.

F A B L E X I V.

NO U S autres Inventeurs de Fables

Nous avons droit pour orner nos tableaux,
 Et sur le vrai-semblable, & même sur le faux.
 Nous pouvons, s'il nous plaît donner pour véritables :

Les chimeres des temps passés.

Un fait est faux ; n'importe ; on l'a cru ; c'est assez
 (a) Phenix, Sirenes, Sphinx, sont de notre Domaine.

Ce Naturalisme menteur

Sied bien dans une Fable ; & le vrai qu'il amene
 N'en perd rien aux yeux du Lecteur.

Mais, quoi des vérités modernes !

Ne pourrons-nous user aussi dans nos besoins ?

Qui peut le plus, ne peut-il pas le moins ?

Les (b) Plines d'autrefois, ce sont les subalternes ;

Ceux d'aujourd'hui, voilà les bons témoins.

Ils savent rejeter l'opinion commune

(a) Oiseau qu'on dit naître de sa cendre.

(b) Pline vivoit sous Vespasien. Le plus considérable de ses ouvrages est son Histoire Naturelle.

Qui n'a de fondement que la crédulité.
 Ils veulent voir, revoir, trente fois plutôt qu'une :
 Sçavent douter d'un fait par tout autre attesté ;

Tout est vû , touché , discuté.

Sur leur scrupuleux témoignage ,

J'ose donc mettre en œuvre un des plus jolis faits.
 L'écrevisse a , dit-on , des jambes de relais.

S'en rompt-elle une ? Il s'en trouve au passage
 Une autre que Nature y substitué exprès.

Une jambe est enfin un magasin de jambes.

Vous riez ; vous prenez ceci

Pour l'Histoire (c) des Sevarambes.

N'en riez point. C'est un fait éclairci.

Mais remarquez que ces jambes nouvelles

Pour renaître n'ont pas même facilité.

Il est certains endroits favorables pour elles.

Or l'écrevisse sent cette inégalité :

Et lorsque sa jambe se casse

A l'endroit le moins propre à la production ;

Elle (d) se la va rompre elle-même à la place

D'où renaîtra bien-tôt sa consolation.

Vous êtes avertis. Passons à l'action.



UNE Ecrevisse allant chercher fortune ,
 Se rompit une jambe. Il est tant d'accidens !

Pour les bêtes & pour les gens

C'est une misère commune ;

(c) Relation fautive.

(d) Observation de M. Reaumur de l'Académie des Sciences.

Nul ne s'en fauve. Or avec bien du mal ;
 A peine se traînoit l'invalidé animal.

Alors du bord de la rivière ,
 La Grenouille lui dit , raillant hors de saison :
 Tu ne trotteras plus en avant , en arrière ,
 A droite , à gauche , ainsi que tu le trouvois bon.
 Il faudra , mon enfant , rester à la maison.

Point du tout , reprit la boiteuse ;
 Nous trotterons encor avec l'aide de Dieu.
 J'ai des jambes de reste. Où , ma mie , en quel lieu

Les mets-tu ? lui dit la Railleuse.

Où , j'en trouve quand il m'en faut ;
 Et je sçaurai bien-tôt m'en faire une meilleure ,
 Dit l'Ecrevisse , qui sur l'heure.
 Se casse la jambe plus haut.

Que fais-tu là ? dit la Grenouille.

Est-ce-là ton remède ? Oûi. Tu n'y penses pas ;
 C'est se plonger dans l'eau , de peur qu'on ne se
 mouille.

Attends cinq ou six jours , dit l'autre , & tu verras.
 En effet , de par la nature ,
 La jambe en peu de jours revint.

La Raison quelquefois fait ce que fit l'instinct.

Il est des maux de difficile cure.

Les remèdes en sont d'autres maux apparens.

En discerner les temps , en appliquer l'usage ,

N'est pas le fait des Ignorans :

C'est le vrai chef-d'œuvre du Sage.

L' H U I T R E.

F A B L E X V.

DE U X Voyageurs firent naufrage;
Et sur le débris du vaisseau

Ils abordent tous deux dans un Isle sauvage,
Où les suit un danger nouveau :
L'affreuse faim. Nos gens cherchent par tout à vi-
vire ;

Mais ils ont beau courir , nuls fruits, nuls animaux;
Sable altéré comme eux. Les voilà près de suivre
Leurs Compagnons engloutis dans les eaux.
Après deux ou trois jours , sur la rive ils décou-
vrent

Grand nombre d'Huîtres prenant l'air.
Voilà des coquilles qui s'ouvrent ,

Dit l'un , nous serions bien obligés à la mer ,
Si c'étoit quelque proie. Il prend le coquillage ,
Et l'ouvrant tout-à-fait , voit les mets odieux ,
Effrayant le goût par les yeux.

Il vaut autant mourir , s'écria le moins sage ,
Que de manger cela ; disant pour sa raison ,
Que faim n'est pire que poison.

Le cœur lui soulevoit contre l'affreuse proie.
Il languit & mourut de faim.
L'autre à l'extrémité l'employe ,

142 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE ;
L'avale en grimaçant, Oh, oh ! dit-il soudain ;
Ce mets est exquis ; c'est dommage
Que les humains encor n'en sçachent pas l'usage.
Quel goût ! Quelle fraîcheur ! il avaloit toujours.
Grande exclamation à chaque Huître avalée :
Vive , dit-il , cette eau salée.
Quel délice ! A ce prix je passe ici mes jours.
C'est assez lui crioit Tempérance importune.
Il est sourd à ses cris : encor une , encor une ;
Et d'une en une il arriva
Que l'imprudent glouton creva.

Voilà l'humaine extravagance.
Nous nous perdons par les excès.
Contre plaisir & répugnance
Raison perd toujours son procès.



LE CORBEAU ET LE FAUCON.

F A B L E X V I.

UN Corbeau vigoureux dans la fleur de son
âge,

Par monts, par vaux, alloit chercher son pain.

Un vieux Corbeau du voisinage,

Tout pelé, tout gouteux (le grand âge est mal sain)

Se tenoit dans son trou , prêt à mourir de faim.

Le jeune vit un jour un Faucon (a) charitable

Qui chez le Centenaire apportoit à manger.

Eh quoi ! dit-il ; moi , pauvre diable ,

En travaillant beaucoup à peine ai-je à gruger ;

Tandis que mon vieux frere assuré de sa table

Fait grand chere sans se bouger.

Oh , oh ! puisque la Providence

Nous a donné des pourvoyeurs ,

Je m'en remets à ces Messieurs.

Déformais des Faucons j'attens ma subsistance.

Le subtil raisonneur agit en conséquence.

Il se tient chez lui clos & coi ;

Jouit de sa paresse en attendant de quoi

Flater aussi sa gourmandise.

L'appetit vient. Le Faucon ne vient pas.

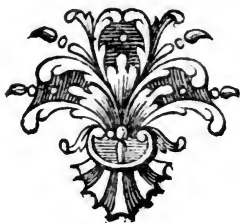
Mon paresseux s'en scandalise ;

(a) Ce fait du Faucon qui porte à manger au Corbeau , est rapporté par Pilpai.

144 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE ;
Mais, content d'en gronder, ils n'en font pas un
pas.

Après quelques jours de paresse,
Et se sentant faillir le cœur ,
Il veut sortir ; mais sa foiblesse
L'arrête , & l'insensé meurt enfin de langueur ;

Le Ciel prétend qu'en son aide on espère :
Mais il faut distinguer les cas.
Faites toujours ce que vous pouvez faire.
La Providence est la commune mere.
Fiez-vous-y : mais ne la tentez pas.



L'HOMME ET LA SIRENE.

FABLE XVII.

QUELLE espece est l'humaine en-
geance !

Pauvres Mortels où sont donc vos beaux jours ?

Gens de desir & d'espérance ,

Vous soupirez long-temps après la jouissance ;

Jouissez-vous ? vous vous plaignez toujourn.

Mille & mille projets roulent dans vos cervelles.

Quand ferai-je ceci ? Quand aurai-je cela ?

Jupiter vous dit , le voilà ,

Demain dites-m'en des nouvelles ;

Jouissez ; Je vous attends-là.

Ne vous y trompez pas ; toute chose à deux faces ;

Moitié défauts & moitié graces.

Que cet objet est beau ! Vous en êtes tenté.

Qu'il sera laid , s'il devient vôtre !

Ce qu'on souhaite est vû du bon côté ;

Ce qu'on possède est vû de l'autre



D'UNE Sirène un homme étoit amoureux fou.

Il venoit sans cesse au rivage

Offrir à sa Venus (a) le plus ardent hommage ;

Se tenoit là , soupiroit tout son sou.

(a) Venus est la Déesse de la Beauté.

La nuit l'en arrachoit à peine ,
Les foudres avoient pris la place du sommeil ;
Et la nuit se passoit à presser le Soleil
De revenir lui montrer sa Sirène.
Quels yeux ! Quels traits ! & quel corps fait
au tour !

S'écrioit-il : quelle voix ravissante !
Le Ciel n'enferme pas de beauté si touchante.
Il languit , sèche , meurt d'amour.
Neptune (b) en eut pitié. Ça , lui dit-il un jour ,
La Sirène est à toi ; je l'accorde à ta flamme.
L'Hymen se fait ; Il est au comble de ses vœux ;
Mais dès le lendemain le pauvre malheureux
Trouve un monstre au lieu d'une femme.
Pauvre homme ! autant l'avoient travaillé ses trans-
ports ,

Autant le dégoût le travaille.
Le desirant ne vit que la tête & le corps ;
Le jouissant ne vit que la queue & l'écaille.

(b) Dieu de la Mer.



L'ASNE ET LE LIÈVRE.

FABLE XVIII.

AUX tems aînés de cet âge où nous sommes,
 Entre les Animaux une guerre survint.
 Parfois, n'en déplaise à l'instinct,
 Ils sont aussi fous que les hommes.
 La Commune vouloit l'emporter sur les (a) Lords;
 Chambre-Basse (b) prétend devenir Chambre-
 Haute.
 On s'arme, on s'assemble & sans faute
 On veut voir ce jour-là qui seront les plus forts;
 Au service de la Commune
 Le Lièvre & l'Asne offrirent leur appui;
 Non pour se battre & tenter la fortune;
 Mais, ils se disoient bons pour exciter autrui.
 L'Asne, excellent sonneur, Mifene (c) d'Arcadie,
 Devoit appeller Mars, & par sa voix hardie
 Rendre le combat plus sanglant.
 Le Lièvre étoit Tambour; (d) c'étoit-là son talent.
 Derrière une haye on les place,
 Où commençant leurs belliqueux accords,

(a) Ce mot chez les Anglois, signifie les Seigneurs.

(b) La Chambre basse & la chambre haute composent le Parlement d'Angleterre, l'une comprend le peuple, & l'autre les Seigneurs.

(c) Trompette célébrée par Virgile.

(d) On apprend aisément aux Lièvres à jouer du Tambour.

Voilà dans tous les cœurs une nouvelle audace :
On s'attaque ; on se mêle ; on porte mille morts :
Mais, Trompette & Tambour bien tôt sont inutiles.

Le camp des Lords étoit plein de Héros.
C'étoit autant d'Ajax ; e c'étoit autant d'Achilles ;
La Commune effrayée enfin tourna le dos.
Derrière leur buisson, on prend l'Âne & le Lièvre
Embarassé de son Tambour.

Nos deux poltrons ont déjà la fièvre.
Leur supplice , dit-on , va finir ce grand jour :
Ils ont beau , pour obtenir grace ,
Alléguer aux Vainqueurs qu'ils n'étoient point Sol-
dats :

Qu'ils n'ont porté nul coup , ni même fait un pas :
Cui ; mais des Révoltés vous excitiez l'audace ;
Poltrons séditieux , vous n'échapperez pas.

C'étoit à mon avis bien décider l'affaire.
Aider au mal , c'est autant que le faire.

(c) Deux des plus vaillans Capitaines Grecs qui se trouverent
au Siege de-Troye.



LES GRILLONS.

F A B L E X I X.

DEUX Grillons Bourgeois d'une
Ville,

Avoient élu pour domicile

D'un Magistrat le spacieux Palais.

Hôtes du même lieu, sans pourtant se connoître,

L'un logeoit en Seigneur au Cabinet du Maître ;

L'autre dans l'antichambre habitoit en Laquais,

Un jour Jasmin Grillon sort de sa cheminée ;

Trotte de chambre en chambre, & faisant sa tournée,

Arrive au Cabinet ; entend l'autre Grillon.

Bon jour, frere, dit-il. Bon jour, répondit l'autre.

Votre serviteur. Moi le vôtre.

Mettez-vous là, dit l'un. L'autre, point de façon ;

Traitez-moi comme ami ; je suis de la maison.

Je vis dans l'antichambre, où de mainte partie

Monseigneur reçoit les placets ;

Qu'il est sage & qu'il m'édifie !

Désintéressement, équité, modestie,

Il a tout : C'est plaisir que d'avoir des procès.

Bon droit avec tel Juge est bien sûr du succès.

Tu te trompes, l'ami ; ce n'est pas là mon maitre,

150 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE ;
Dit Messire Grillon. Je le connois bien mieux.
Toi , tu le prends là-bas , pour ce qu'il veut pa-
roître ;
Ici je le vois tel que le Sort l'a fait naître.
Pour les riches , des mains ; pour les belles , des
yeux ;
Pour les puissans , égards & tours officieux ;
Voilà tout le code du traître.
N'en sois donc plus la dupe ; & laisse le commun
S'abuser à la mascarade.
Ne confondons rien , Camarade.
Distinguons deux hommes en un :
L'Homme secret, & l'Homme de parade.



MINOS ET LA MORT.

F A B L E XX.

RIONS, chantons, parons-nous de ces roses,
Que les doux Zéphirs de leur main
Nous offrent fraîchement écloses ;
Saisissons un plaisir certain ;
De vin , d'amour doublons les doses ;
Hâtons-nous ; nous mourrons demain.
C'est fort mal conclu , n'en déplaîse
Au bon Horace , au vieillard de Theos ^(a)
Ils posent par tout cette these ;
Moi , j'en pose une autre en deux mots.
Laiçons-là le plaisir ; songeons à la justice ;
Les momens que nous différons ,
Pis que perdus pour nous , sont gagnés pour le
vice ;
Hâtons-nous , demain nous mourrons.
Ces gens pour le plaisir tenant l'affirmative ,
Fondez sur un prochain trepas ,
Ne le voyoient pourtant qu'en perspective ;
Ils en parloient ; mais ils n'y pensoient pas.
Qui croit mourir demain , se tient sur le qui vive ;
Il voudroit être juste à vingt-quatre carats.
Ce n'est pas des plaisirs que l'on compte là-bas

(a) Anacréon Poète Grec fort voluptueux.

Avec Minos (b) & ses Confreres ;

Ils veulent des vertus : songeons à nos affaires.



C E Minos à la mort faisoit un jour sa plainte :
 Vous ne nous envoyez ici que des Pervers ;
 Les Bons de votre faux bravent-ils donc l'atteinte ?

Il n'en vient pas-un aux Enfers.

Voluptueux , perfide , ambitieux , avare ,
 On n'y voit autre chose ; il faut toujours punir.

Tout regorge dans le Tartare (c)

Megere (d) aux criminels ne sçauroit plus four-
 nir ;

S'il en arrive encor , où pourront-ils tenir ?

L'Elisée (e) est desert , & ses heureux ombrages

N'hebergent plus d'hôtes nouveaux.

Par ci , par-là , quelques anciens Sages

Tout esseulés errent au bord des eaux :

J'ai presque peur que l'ennui ne les gagne ;

C'est peu d'un bois fleuri , d'une belle campagne ;

Si quelqu'un n'admire avec nous ,

C'est bien-tôt fait. Or je m'en prends à vous.

(b) Minos jugeoit les Ombres avec Eaque & Rhadamante.

(a) Lieu des Enfers , où les méchants sont punis.

(d) Une des trois Furies.

(e) Séjour heureux où demeurent les gens de bien après leur mort.

Moi , dit la Mort , j'abats ce que je trouve.

Qu'y faire , si Minos réproûve

Tous les humains que moissonne ma faux ?

Quelle part ai-je à leurs défauts ?

Où , vous dis-je , c'est votre faute ;

Vous les frappez , sans vous montrer.

Tenez-leur la bride plus haute ;

D'une utile frayeur sçachez les pénétrer ;

Guérissez-les de la longue espérance ;

Vous verrez changer cette engeance ;

Et par plaisir , effayez ces moyens ;

L'Elisée en aura bien-tôt des Citoyens.

Volontiers , dit la Mort. Alors d'un pas rapide ,

Au milieu d'une Ville elle va se loger ;

Fait trembler le plus intrépide ;

Se montre à tous , ne les laisse songer

Qu'au glaive pendu sur leur tete.

Plus de jeux , plus de folle fete ;

Le Squelette à toute heure est présent à leurs
yeux ,

Leur prêchant le devoir & la crainte des Dieux.

Tout prit bien-tôt une face nouvelle.

Le Magistrat fut juste , & le Prêtre fut saint ;

Le Mari sage & la Femme fidelle ,

L'enfant soumis. C'est la faux que l'on
craint ,

Il est vrai ; mais la crainte amena la Sagesse ;

Par ses propres appas elle se fit aimer.

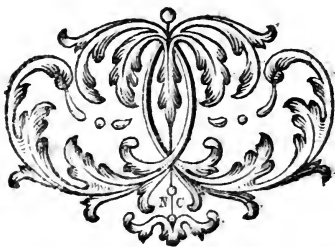
Cette Ville devint celle que dans la Grèce

Platon (f) auroit voulu former.

On n'y vit ni crimes , ni fautes.

Minos fut satisfait ; l'Elisée eut des hôtes.

(f) Fameux Philosophe Grec qui a composé un Livre où
il donne une idée de Republique parfaite.





LIVRE TROISIEME.

ACHILLE ET CHIRON.

FABLE PREMIERE.

A MONSIEUR LE MARÉCHAL
DE VILLEROI.



LLUSTRE sang de Villeroi,
Second du nom dans l'important emploi (a)

Dont ta vertu t'a fait un patrimoine ;

Au Héros de la Macédoine (b)

Tu vas faire un Rival dans notre jeune Roi.

Tu feras mieux encor : aussi grand , mais plus sage,

(a) Le pere du Maréchal de Villeroi a été Gouverneur de Louis le grand.

(b) Alexandre.

156 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE ;
Dans l'Inde il n'ira point chercher d'autres (c)
Porus ;

LOUIS fera toujours maître de son courage ;

L'autre du sien fut l'esclave , & rien plus.

Tu ne souffriras point qu'un mauvais alliage

Fasse baisser un jour le prix de ses vertus.

Songe que dans tes mains repose l'Espérance

Des peuples qu'il doit gouverner ;

Des fruits qu'il fera moissonner.

Nous les promettre ainsi , c'est déjà les donner.

Jouis-en toi-même d'avance ;

De ton auguste Elève admirant les essais ,

Prévien les tems , & que ta prévoyance ,

D'un heureux Avenir te peigne les succès.

Dans la pitié dont le Prince sensible

A pour les malheureux senti les premiers traits ,

Vois un autre Titus (d) secourable , accessible ,

Soulageant tous les maux , comblant tous les souhaits ;

Pleurant même les jours vuides de ses bienfaits.

Cet Oracle sacré , ces paroles (e) touchantes ,

Où de Louis mourant l'ame réside encor

Son fils veut les avoir présentes ;

Et son cœur tout entier s'attache à ce trésor.

(c) Porus étoit un Roi des Indes qu'Alexandre voulut aller combattre parce qu'il avoit entendu parler de sa valeur.

(d) Empereur Romain , célèbre par sa bonté , & surnommé les délices du genre humain.

(e) Dernières paroles de Louis XIV. que le Roi a voulu avoir dans sa Chambre écrites en Lettres d'or.

De combien de vertus ce goût est la promesse !

Ne vois-tu pas déjà la Justice en Maitresse

Chassant de ses projets l'aveugle passion ,

La Paix sans luxe & sans moleſſe ,

Tout un Regne animé de la Religion ?

Oui , Villeroi , voilà le Maitre

Qu'il t'appartenoit d'élever.

Le ſang a commencé ; c'eſt à toi d'achever :

Sçavoir faire un grand Roi , c'eſt autant que de
l'être.

Lis cette Fable ; elle va le prouver.



J A D I S aux céleſtes demeures ,

L'Hymen joignit Pelée à la belle Thétis. (f)

Neuf mois après leur vint un Fils ;

Tant l'Amour ménagea les heures :

Il fallut l'élever ; le tems court , & déjà

La Raiſon commençoit à luire.

A qui remettra-t-on le ſoin de le conduire ?

Ce fut Chiron (g) qu'on en chargea :

Sage , noble , vaillant , plus encor que cela ,

Juſte ; ce mot dit tout : c'eſt au juſte d'inſtruire.

(f) Thétis Déeſſe de la Mer , fut aimée de Jupiter qui ayant
appris du Deſtin qu'elle auroit un fils qui ſ'éleveroit au deſſus
de ſon Pere , la maria à Pelée , pour ne pas s'expoſer lui-même
à être déthrôné.

(g) Centaure fils de Phyllire & de Saturne qui ſ'étoit métamorphoſé en cheval pour plaire à cette Nymphe , on dit que ce
fut lui qui apprit la juſſice aux hommes.

158 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE ;

Voilà donc par ce Maître Achille gouverné.

Chiron s'y prit si bien que dans l'ame royale

Chaque vertu bien-tôt eut son rang assigné ;

Que d'une main sûre & loyale

Tout vice en fut déraciné ,

A la colere près ; c'étoit un vice inné

Qui tint bon contre la Morale.

Du reste, Achille étoit fort bien moriginé.

Des vertus du Héros les Dieux ont tenu compte

Au Gouverneur ; le vice fut la honte

Du Prince seul ; on n'avoit rien ômis

Pour l'en guérir ; ainsi Chiron fut mis

Entre les Dieux ; & c'est ce (*h*) Sagittaire

Qui du Ciel encor nous éclaire.

Monument éternel par qui nous apprendrons

Comment nous avons part à la vertu des autres.

Les efforts généreux que nous leur inspirons

Nous sont comptés comme les nôtres.

Mais, Villeroi, souffre qu'ici

J'ajoute une note à ma Fable :

Achille eut un vice incurable ;

LOUIS n'en a point, Dieu merci.

A toutes les vertus il offre un cœur docile ;

Et le Ciel tout exprès l'a fait pour notre bien.

Tu vaux mieux que Chiron : il est meilleur qu'Achille ;

Et la conséquence est facile :

Tu nous le dois parfait ; nous n'en rabatrons rien.

(*h*) Un des douze Signes du Zodiaque.

LA MONTRE ET LE CADRAN

SOLAIRE.

FABLE II.

UN jour la Montre au Cadran insultoit,

Demandant quelle heure il étoit.

Je n'en sçais rien , dit le Greffier Solaire,

Eh ! que fais-tu donc là , si tu n'en sçais pas plus ?

J'attends , répondit-il , que le Soleil m'éclaire ;

Je ne sçais rien que par Phœbus.

Attends-le donc ; moi je n'en ai que faire ,

Dit la Montre ; sans lui je vais toujours mon train.

Tous les huit jours un tour de main ,

C'est autant qu'il m'en faut pour toute ma semaine.

Je chemine sans cesse , & ce n'est point en vain

Que mon aiguille en ce rond se promene.

Ecoute ; voilà l'heure. Elle sonne à l'instant

Une , deux , trois & quatre. Il en est tout autant ,

Dit-elle : mais , tandis que la Montre décide ,

Phœbus de ses ardens regards ,

Chassant nuages & brouillards ,

Regarde le Cadran , qui fidele à son guide

Marque quatre heures & trois quarts ;

Mon enfant , dit-il à l'Horloge ,

Vat'en te faire remonter.

Tu te vantes , sans hésiter ,

De répondre à qui t'interroge :

Mais qui t'en croit peut bien se mécompter.

Je te conseillerois de suivre mon usage.

Si je ne vois bien clair , je dis : Je n'en sçais rien.

Je parle peu , mais je dis bien.

C'est le caractère du Sage.



LES LUNETTES.

FABLE III.

TOUTE tête abonde en son sens.
Nous sommes ainsi faits ; n'en exceptons personne.
La façon dont je vois & celle dont je sens ,
La manière dont je raisonne ,
Je vous soutiens que c'est la bonne ;
Tandis que selon vous je vois à contre sens.
Ce qui me paroît vrai , vous semble erreur extrême ;
En rien nous ne sommes d'accord :
Mais comment , s'il vous plaît , prouvez-vous que
j'ai tort ?
En disant : J'ai raison. Je vous le dis de même :
La Confiance est notre fort.
Qui de nous est l'opiniâtre ?
Je ne me rends point ; cédez-vous ?
Je le répète encor ; nous nous ressemblons tous :
De son opinion chacun est idolâtre.



JUPIN un jour, en pointe de Nectar,
Voulut faire un présent à la Nature humaine.
Momus (a) en est porteur. Sur un rapide char
Des airs il traverse la plaine.

(a) Dieu de la plaisanterie.

Venez , s'écria-t-il , venez heureux humains ;
Jupin ouvre pour vous ses bienfaisantes mains ;

Il vous fit la vûë un peu bassë ;
Mais voici bien de quoi réparer ce défaut.

Il ouvre sa male aussi-tôt ;
Et Lunettes alors de tomber sur la place :
Humains de ramasser. Il s'en trouva pour tous ;
Chacun en rapporta sa paire ,
Rendant grace à Jupin d'avoir trouvé pour nous
Ce supplément à notre luminaire.

Les Lunettes pourtant faisoient voir les objets
Sous de menteuses apparences.
Celui-là les voit bleux ; celui-ci violets ;
Qui blancs , qui noirs ; enfin de toutes les nuances ;
Mais , malgré la diversité ,
Chacun charmé de sa Lunette ,
Compta d'avoir attrapé la plus nette ;
Et goûta dans la fausseté
Le plaisir de la vérité.



LES DEUX PIGEONS.

F A B L E I V.

EN certains lieux les Pigeons sont Couriers (a)
Deux de ces Couriers là faisant contraire route,
Se rencontrent dans l'air. Hola, Compere, écoute,
S'écria l'un des deux. Vien-t'en sous ces palmiers ;

Jafons un peu ; quelle nouvelle ?

Ta Maîtresse persiste-t-elle

A nous aimer ? par nous , j'entends Damon,
(C'étoit le maître du Pigeon.)

Si nous l'aimons ! vraiment je lui porte une let-
tre ,

Répondit l'autre ; & je puis te promettre
Que c'est de bon amour , & du meilleur qui soit.
Sur quoi le juges-tu , toi qui ne sçais pas lire ?

J'en suis sûr par plus d'un endroit ,

Repartit-il. En la voyant écrire ,

J'observois avec soin Iris.

Ses yeux changeoient à chaque ligne

Tantôt ardens ; quelquefois adoucis :

Je devinois à plus d'un signe

Sa pensée & ses mots ; j'en sçais tout le précis.

Quelquefois c'est reproche ; aussi-tôt c'est excuse ;

Projet de n'aimer plus ; serment d'aimer toujours ;

(a) Dans le Levant,

Crainte que Damon ne l'abuse,
Et puis crédule espoir de fixer ses amours.

Tu vois bien que sans sçavoir lire ;
De la lettre d'Iris je te rends la teneur.
J'oubliois qu'elle est longue ; & s'il faut tout te
dire ,

Elle n'y révoit point , & tout partoît du cœur.
Que je plains donc Iris , lui répond son Compere ?
Damon est à ce compte un ingrat achevé.

Iris va par cet ordinaire
Recevoir un billet , mais court ; & pour le faire
Le pauvre homme a long-tems rêvé.

Vive des passions l'éloquence soudaine :
Ne cherchons point ailleurs l'air vif , original ;
L'esprit les imite avec peine ;
Encor le plus souvent les imite-t-il mal.

Quant au Pigeon si fort en conjecture ,
Où prenoit-il cet art ? Où ? dans son colombier.
Les Pigeons sont amans d'état & de nature ;
Chacun doit sçavoir son métier.



LES GRENOUILLES

& les Enfans.

F A B L E V.

YPENSEZ-VOUS, Messieurs les Princes.
Vous vous picquez de nobles sentimens.
Vous voulez batailler, conquérir des Provinces :
Ce sont là vos amusemens.
Mais sçavez-vous bien que nous sommes
Les victimes de ces beaux jeux ?
Bon , il n'en coûte que des hommes ,
Dites-vous. N'est-ce rien ? Vous comptez bien les
sommes ;
Mais , pour les jours des malheureux ,
C'est zero : Belle Arithmétique
Qu'introduit votre Politique !



DES Grenouilles vivoient en paix ,
Barbotant, croassant au gré de leur envie.
Une troupe d'Enfans sur les bords du marais
Vint troubler cette douce vie.
Ça, dit l'un d'eux , j' imagine entre nous
Un jeu plaissant , une innocente guerre.
Qui lancera plus loin sa pierre ,

166 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE ,
 Sera notre Roi. Taupe. Ils y consentent tous.
 Pierres volent soudain. Chacun veut la victoire.
 L'enfant n'est il pas homme ? Il aime aussi la gloire.
 Bien-tôt tout le marais est couvert de cailloux ;
 Et Grenouilles pour fuir n'ont pas assez de trous.
 L'une a dans le moment l'épaule fracassée ;
 L'autre se plaint d'une côte enfoncée ;
 Celle-ci , comme eût dit le Chantre d'Iliou , (a)
 Reçoit une contusion
 Dans l'endroit où le col se joint à la poitrine ;
 Celle-là meurt d'un grand coup sur l'échine.
 Enfin la plus brave de là
 Leve la tête , & dit : Messieurs , holà ;
 De grace allez plus loin contenter votre envie ;
 Choisissez-vous un Maître à quelque jeu plus doux.
 Ceci n'est pas un jeu pour nous ;
 Vos plaisirs nous coûtent la vie.

Rois , ferons-nous toujours des Grenouilles pour
 vous ?

(a) Homere qui a écrit la Guerre de Troye , & qui fait souvent des descriptions anatomiques des blessures.



LE CASTOR ET LE BŒUF.

F A B L E V I.

NOs Seigneurs les Castors tenant le Canada,
Se piquent d'être un Peuple libre,
Tel que le fut aux bords du Tibre (a)
Ce Peuple conquérant que Romulus (b) fonda.
Un de ces Messieurs Amphibies,
Par certain Bœuf un jour fut traité de grossier.
Grossier ! mon ami , tu t'oublies,
Dit le Castor : mais sans t'injurier ,
Raisonne un peu. Sur quoi fondes-tu ton reproche ?
Et quelle est à ton sens notre grossiereté ?
C'est , dit le Bœuf, que vous fuyez l'approche
De l'Homme vrai docteur de la civilité.
Entre vous nuls traités ; aucunes alliances :
C'est pourtant l'Animal favori des Sciences.
Les autres Animaux , les plus sages s'entend ,
Chez lui vont prendre leurs licences ;
Il en sçait plus que nous ; partant ,
Vivre avec lui , c'est se polir d'autant.
Il est vrai que de vous on compte des merveilles ,
Et tous les jours à mes oreilles
On en dit tant que je n'y conçois rien.
Ils disent tous que vous bâtissez bien ;

(a) Fleuve qui passe à Rome.

(b) Les Romains.

168 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE,

Que c'est plaisir de voir votre petit ménage,
Et vos maisons à triple étage.

Par vous, digue, chauffée, ont toutes leurs façons;
Vous portez terre & bois, par tout où bon vous
semble;

Vous êtes, dit-on, tout ensemble,
Les civieres & les Maçons.

Mais que sert tout cela ? malgré tant d'ouvertures,
On ne peut vous civiliser ;

L'Homme qui vient à bout des têtes les plus dures
Dit qu'il perd son latin à vous apprivoiser.

La voilà donc notre rudesse ?

Dit le Castor. C'étoit mon sens ,

Reprit le Bœuf. Apprends que c'est sagesse ,

Dit le Républicain. Comment sans cette adresse,
Pourrions-nous vivre indépendans ?

Si nous faisons comme vous autres ,

Et qu'avec l'Homme un jour nous fussions fami-
liers ,

Il nous feroit servir en Valets d'ateliers ,

A bâtir ses toits, non les nôtres.

Eh ! qui ne connoît pas vos jougs & vos colliers ?

Nous prévoyons nos malheurs par les vôtres.

Ne point s'apprivoiser avec gens trop puissans,

N'est grossiereté ; c'est bon sens.



LES DEUX SOURCES.

FABLE VII.

FILLES d'une même Montagne,
Deux Sources commençoient leur cours.

L'une, à flots résonnans, tomboit dans la campagne ;

L'autre, plus lentement rouloit des flots plus sourds :

Ma sœur, dit la Source bruyante,

De ce train-là tu n'iras pas bien loin.

Tu vas tarir dans peu ; tandis que triomphante ;

Entre les Fleuves moi je vais tenir mon coin.

A trois cens pas d'ici je gage

Que déjà je porte bateau ;

Puis étendant mon lit, reculant mon rivage ;

Je veux qu'au loin, sur mon passage ;

Il ne soit bruit que de mon eau.

Je vais par le commerce appeller la Fortune

Dans tous les lieux de mon département ;

Et puis, majestueusement

J'irai porter mon tribut à Neptune. (a)

Adieu, pour remplir mon destin,

Il faut un peu de diligence.

Pour toi, tu ne feras qu'un Ruisseau clandestin ;

Adieu, ma Sœur ; prends patience.

(a) A la Mer.

170 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE,
L'autre ne sçait répondre à ce discours hautain,
Que d'aller doucement son train.

Elle s'ouvre un chemin , descend dans les prairies,
Appelle dans son lit mille petits Ruisseaux

Qui serpentoient sur les rives fleuries ;
Et poursuivant son cours, elle en grossit ses eaux :
La voilà parvenue aux honneurs des Rivières ;
Elle a des Mariniers , se voit déjà des ponts ;

Nourrit un Peuple de poissons ;
Abreuve de ses eaux les campagnes entieres :
Puis des Rivières même enfant encor son cours,
La voilà Fleuve enfin à force de secours.

Tandis que la Source orgueilleuse ,
Qui sans aide croyoit suffire à sa grandeur ,
Demeurant un Ruisseau, se trouva trop heureuse
De se jeter enfin dans les bras de sa Sœur.

Envain le sot orgueil s'applaudit & s'admire ;
N'attendez rien de grand de qui croit se suffire.



LA CHENILLE ET LA FOURMI.

FABLE VIII.

N'ÉCRIRE que pour amuser ;
Autant vaudroit ne pas écrire.

Du langage c'est abuser,
Que de parler, pour ne rien dire.

Auteurs, j'en ai honte pour vous ;

Vous gâtez le métier par ce vain batelage.
Je crois voir des Farceurs qu'applaudissent des
Fous,

Tandis qu'ils sont sifflés du Sage.

Riches de mots, pauvres de sens,

Tous vos discours ne sont que tours de passe-
passe,

Bons pour charmer la populace ;

La populace ici comprend bien des Puissans.

Je n'irai pas leur dire en face ;

Je ne le dis, discret Auteur,

Qu'à l'oreille de mon Lecteur.

Mais ne croyez-vous pas qu'on vous en doit de
reste,

Lorsque vous contentant de vaines fictions,

Vous n'allez pas orner d'un agrément funeste

Les vices & les Passions ?

Vraiment, je vous trouve admirables :

Vous n'êtes pas les plus coupables ;

Donc vous êtes des gens de bien ?

La conséquence ne vaut rien.

Je punirois l'Auteur qui ne cherche qu'à nuire ;

Comme un perturbateur de la Société.

Je chasserois aussi pour l'inutilité

Celui qui ne sçait pas instruire.

Tout Citoyen doit servir son pays

Le Soldat de son sang ; le Prêtre de son zèle ;

Le Juge maintient l'ordre, il sauve les petits

De la Griffe des grands ; & le Marchand fidele

Garde à tous nos besoins des secours assortis.

Or , qu'exige la République

De mes Confreres les Rimeurs ?

Que de tous leurs talens , chacun d'entr'eux s'ap-
plique

A cultiver l'esprit , à corriger les mœurs.

Malheur aux Ecrivains frivoles ,

Atteints & convaincus de négliger ce bien !

Quel fruit attendent-ils de leurs vaines paroles ?

Rien n'est-il pas le prix de rien ?

Je voudrois lever ce scandale ,

Et je tâche du moins à faire mon métier.

J'orne , comme je puis , quelques traits de mo-
rale.

Qu'un autre fasse mieux ; je serai le premier

A l'en aller remercier.



DEEMOISELLE Fourmi trottant par la campagne,
Rencontre une Chenille à peine remüant.

L'aide du Ciel vous accompagne ;

Dit le Ver en la saluant :

Si tant est cependant que Chenille saluë.

Mais la Fourmi ne s'en remuë ;

Et d'un air dédaigneux recevant l'amitié ;

Pauvre animal que tu me fais pitié !

Dit-elle : entre nous la Nature

En te faisant a bien manqué.

Qui voudroit te compter pour une créature ?

Tu n'en es qu'un essai croqué.

Dieu soit loué, puisqu'à me faire

Nature a voulu mettre un peu plus de façon.

Je vais , je viens d'une jambe legere ;

Je. . . mais c'est trop jaser pour une ménagere ;

Adieu , l'ami rampant : je cours à la moisson.

L'humble Chenille est müete à l'outrage ;

S'enferme dans sa coque , y vaque à son ouvrage ;

Puis au moment qu'elle en devoit sortir ,

L'orgueilleuse Fourmi par cet endroit repasse ;

Le Ver sort Papillon. Arrête un peu de grace ,

Dit-il à la Fourmi ; je voudrois t'avertir

Qu'il ne faut mépriser personne :

Le méprisé prend quelquefois l'essor :

Tel qui rampoit s'élève & nous étonne.

Me voilà dans les airs , & tu rampes encor.



LES MOUCHES ET LES ÉLÉPHANS.

F A B L E I X.

EN présence étoient deux Armées ,
Qui d'un courage égal toutes deux animées ,
Différoient seulement de force & de secours.
Un long rang d'Elephans qui sur de hautes tours ,
De soldats bons Archers portoit mainte cohorte ,
Servoit à l'une de rempart.
L'autre Armée est plus foible , & n'a contre la forte
Que bon courage pour sa part.
L'instant fatal arrive ; on a sonné la charge ;
Les Elephans de se mouvoir ,
Et les traits mortels de pleuvoir.
Quelque tems on tient ferme ; & puis on prend le
large.
Par tout devant les tours les escadrons plioient ;
La Victoire déjà de son aîle divine
Couvroit la troupe Elephantine ;
Et les Monstres vainqueurs jusqu'au Ciel envoyoient
Mille cris dont au loin les Echos s'effrayoient.
Par bonheur un essain de Mouches
Eut pitié des Vaincus , prit en aversion
Les Elephans & leurs clameurs farouches.
Ça , punissons un peu cette ostentation ,
Dirent-elles. Fondons sur ces superbes masses ,

Et que l'on parle aussi de nous.

Ce ne fut pas vaines menaces ;

Et sur les Elephans les picqueurs fondent tous.

Il n'est peau si dure qui tienne ;

Le fût-elle encor plus , Messieurs , vous en aurez ,

Bourdonnent-ils ; vous apprendrez

A qui le Destin veut que la gloire appartienne.

Soudain de leurs traits acérés

Ils blessent coup sur coup les yeux de nos Colosses ;

Dans l'une ou l'autre oreille , ou dans la trompe
entrés ,

Il les harcellent tant , que devenus féroces ,

Les Elephans désespérés

Retournent en arriere , en foule se renversent

Sur le Parti qu'ils troublent , qu'ils dispersent.

Par l'effroi des Vainqueurs les Vaincus rassurés

Reviennent au combat ; la valeur tourne en rage ;

Ils frappent , percent tout , ce n'est plus qu'un car-
nage ;

Ils font litiere enfin d'ennemis massacrés.

Un Florissant Empire ainsi changea de face ;

Le Roi fut dépouillé ; l'Etranger eut sa place.

Sur cette révolution

L'Histoire a débité maintes raisons subtiles.

Les Vaincus étoient malhabiles ;

Ils ne firent pas bien leur disposition :

Le Vainqueur prudent comme Ulysse (a)

(a) Roi d'Itaque , l'un des Capitaines grecs qui détruisirent
Troye , & renommé pour sa prudence.

176 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE ;
Dans l'Armée ennemie avoit des gens à foi ;
C'est de ces gens que vint le désordre & l'effroi ;
Et cent contes pareils que Dame Histoire glisse ,
Et qu'on croit cependant comme article de foi.
Des Mouches , pas un mot. Pourquoi ?

Aux grands événemens il faut de grandes causes ;
Voilà son système , fort bien :
Mais qui sçauroit au vrai les choses ,
Verroit souvent que ce n'est rien.



LA BREBIS ET LE BUISSON.

F A B L E X.

QUELQUES-UNS veulent que la Fable
Soit courte : ils ont raison ; mais l'excès n'en vaut
rien.

Qui dit trop peu , ne dit pas bien ;
L'aride n'est point agréable.

Esopé même étoit trop sec ;

Je m'en étonne ; car tout Grec
Est grand parleur : témoin notre Divin Homère.

Ces deux Conteurs ne se ressembloient guère.

L'un par des vers sans fin dit qu'il faut s'accorder.

A l'autre allez le demander ;

En deux mots il vous expédie.

Ces deux extrémités ne sont point de mon goût.

Evitez , c'est bienfait , la longue rapsodie ;

Ne dites rien de trop ; mais aussi dites tout.

La Fontaine a bien fait d'étendre

Son laconique Original.

Tout fleurit dans ses vers ; le plus vil Animal

Est éloquent : c'est plaisir de l'entendre ;

Tout prend des sentimens , des mœurs ;

Tout converse ; on y croit être avec ses semblables.

Le précepte à loisir se coule sous les fleurs ;

Sans cela que servent les Fables ?

H v

183 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE ,
Voilà mon Maître , & j'en fais vanité ;
Sur son exemple & son autorité ,
Je donne à mes récits toujours quelque étendue.
Voici pourtant une Fable nuë ,
Pour le seul intérêt de la variété.



UNE Brebis choisit , pour éviter l'orage ,
Un Buisson épineux qui lui tendoit les bras.
La Brebis ne se mouilla pas ;
Mais sa laine y resta. La trouvez-vous bien sage ?

Plaideur , commente ici mon sens.
Tu cours aux Tribunaux pour rien , pour peu de
chose.
Du temps , des frais , des soins ; puis tu gagnes ta
cause.
Le gain valoit-il les dépens ?



LE LION, LE RENARD ET LE RAT.

F A B L E X I.

LE Lion & le Tigre ayant eu longue guerre,
Le Lion enfin fut vainqueur.
Devant lui se taisoit la Terre ;
Et le Monde Animal reconnut son Seigneur.
De chaque espèce aussi-tôt on députe,
Pour aller rendre hommage au Roi.
Ainsi qu'un autre Ulysse (a) après quelque dispute,
De Harangueur le Renard eut l'emploi.
Il loua donc sa Majesté Lionne ;
Lui dit que son front seul méritoit la couronne ;
Que semblable à Jupin, qui sur son Trône assis ,
Ebranle tout le Ciel quand il meut ses sourcis ,
Du mouvement de sa criniere ,
Lui Lion , il faisoit trembler la Terre entiere ;
Puis , du petit au grand , vient du grand au petit ;
Lui dit qu'il n'a de loi que son seul appetit ;
Que pour son Souverain chaque espèce l'avouë ;
Qu'ils sont ses fidèles Vassaux ;
Et qu'il peut se jouer des autres Animaux ,
Comme du Rat le Chat se jouë.
Le trait déplut au Rat qui même en fit la mouë.
Sire Lion trouvant que Renard disoit d'or ,

(a) Tous les Poëtes ont vanté son Eloquence.

Lui fit expédier une bonne Ordonnance
Payable à certaine échéance,
Par le Dragon, Garde de son trésor.
Le Singe, comme Secrétaire,
En bonne forme mit l'affaire.
Il remet au Renard le royal parchemin,
Signé *Lion*, & plus bas, *Fagotin*.
Le Renard désormais comptant sur sa fortune,
Croit qu'il achètera les Poulets au marché;
Mais l'argent n'étoit pas touché;
D'ailleurs le Rat n'étoit pas sans rancune.
Le trait de l'oraison lui tenoit fort au cœur;
Il brûloit d'en tirer vengeance.
Il se glissa chez l'Orateur,
Et lui rongea son Ordonnance.
Ce que *Lion* flaté vouloit faire de bien;
Rat offensé le réduisit à rien.



PLUTON ET PROSERPINE.

F A B L E X I I.

DÈs que l'ardent Pluton eut ravi Proserpine ,
Cérès en jetta les hauts cris.

Pour s'en plaindre , elle vôle aux célestes Lambris
Jupin , souffriras-tu que Pluton m'assassine ?

Je perds ma Fille ; hélas ! Si ce bien m'est ôté ,
Ote-moi donc aussi mon immortalité.

Votre affaire est embarrassante ,

Répondit Jupin à Cérès ;

Ce Cadet-là n'a pas l'humeur accomodante ;

Il tient bien ce qu'il tient : mais calmez vos regrets :

Afin d'avoir la paix dans ma famille ,

J'imagine un traité que le Sort scellera.

Que six mois de l'année il garde votre fille ;

Et les six autres mois pour vous elle vivra.

Voilà mon Arrêt ; Toi , Mercure ,

Va le porter au Dieu des Morts.

L'Huissier céleste part , arrive aux sombres bords ;

Instruit Pluton. L'Arrêt excite son murmure.

Quoi , mon Frere , dit-il , attente à mes desirs !

Prétend-il donc me tailler mes plaisirs ?

Nous lui laissons ses biens ; qu'il nous laisse les nôtres.

Je n'aurois que six mois cette chere Beauté !

Eh ! comment vivre les six autres ?

Est-ce pour l'adorer trop de l'éternité ?

Vous êtes à plaindre sans doute ;

Lui dit Mercure , en reprenant sa route :

Mais c'est l'ordre du Sort : tel qu'il est , le voilà ;

Il faut bien en passer par là.

Proserpine est donc épousée.

Grande fête aux Enfers ; tout supplice y cessa :

On dit qu'ainsi que l'Elisée ,

Tout le Tartare à la nôce dansa.

Au bout de quinze jours Pluton dit à sa femme :

On va vous ravir à ma flâme ;

Enfin le terme approche où vous m'allez quitter.

Ici nous ne pouvons compter

Ni les jours ni les mois : nos astres (a) immobiles

Ne sçauroient mesurer le temps :

Mais je sens bien , depuis que mes vœux sont tranquilles ,

Qu'il s'est passé bien des instans.

On va nous séparer : ô regrets inutiles !

(Le terme est loin pourtant , il falloit deux saisons.)

Autre quinzaine passe , & Pluton s'en étonne.

Quoi , dit-il en bâillant , six mois sont donc bien longs !

Autre mois passe encor ; alors le Dieu soupçonne

Que Jupiter le trompe , & qu'enfreignant ses loix,

(a) Les Anciens croyoient que l'Elisée , séjour des Ombres heureuses , étoit éclairé par des Astres particuliers.

Il ne veut pas tenir la clause des six mois.

Il s'en plaint ; mais sa plainte eut beau se faire entendre :

Avec sa Proserpine il lui fallut attendre

Qu'il plût au terme d'arriver.

Quand Mercure vint la reprendre ,

Notre Epoux sentit à la rendre

Plus de plaisir qu'à l'enlever.

Dans un bien souhaité quels charmes on suppose ?

Vient-on à jouir de ce bien ?

Tous les jours il décroît , perd toujours quelque chose ;

Il devient mal en moins de rien,



LE JUGEMENT , LA MEMOIRE ,
ET L'IMAGINATION.

F A B L E X I I I .

IMAGINATION , Mémoire , & Jugement ;
Quels étranges Auteurs , dit-on , pour une Fable !
 Qui fera critique semblable ,
 N'a pas les trois assurément.
Jugement lui diroit que ces trois personnages
Valent bien le Renard , & le Loup , & l'Agneau ;
Et qu'il s'agit de voir si j'ai de ces images
 Pû composer un bon tableau.
 Tout est bon , pourvû que du conte
 Il résulte une vérité.
 La Fable git dans la moralité ;
Quand l'Auteur y va droit , le Lecteur a son compte.
S'il chicane , tant pis ; il a le goût gâté.
Les Auteurs n'y font rien ; j'en atteste l'usage.
 Mais quand il me contrediroit ,
 Je soutiens toujours qu'il faudroit
En appeller au Juge le plus sage ,
 Au bon sens ; & s'il n'y souscrit ,
 Je refuse de me soumettre.
D'ailleurs , qui suit toujours une regle à la lettre ,
 En viole souvent l'esprit.

DOM Jugement , Dame Mémoire ,
Et Demoiselle Imagination ,

Quoique n'en dise rien la Fable ni l'Histoire ,
Avoient jadis même habitation.

Ils vivoient en commun , enfans de même pere.

Quelque tems de la paix on gouta les douceurs ;
Mais l'union ne dura guère ;

L'humeur brouïlla bien-tôt le frere & les deux
sœurs.

Imagination cédoit à ses faillies ;

Mémoire babilloit toujours :

Las de caquet & de folies ,

Jugement murmuroit : ainsi passaient leurs jours :

C'étoit sans cesse entr'eux quelque parole ;

Brouillerie au moindre incident :

A leur dire , l'une étoit fole ,

L'autre une babillarde , & l'autre un vrai pedant.

Il faut nous séparer , mes Sœurs ; que vous en sem-
ble ,

Leur dit Jugement leur aîné ?

Nous ne sçaurions durer ensemble ?

Pour vivre à part chacun de nous est né.

Imagination trouva le conseil sage ;

Pour trois têtes , dit-elle , est-ce assez d'un bonnet ?

Les trois Fils de Saturne (a) autorisent le fait ,

Reprend Mémoire en un long verbiage ,

(a) Jupiter , Neptune , & Pluton qui partagerent entr'eux le
Monde. Le Ciel échut à Jupiter , la Mer à Neptune , & les En-
fers à Pluton.

186 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE ;
Dont le résultat fut que las de leur ménage ,
Ils s'étoient séparés tout net.

L'exemple étoit augustin ; on le met en usage ;
On se quitte ; adieu , bon voyage ;
Chacun emporte son paquet.

Les voilà donc tous trois qui cherchent domicile ,
Ils trouvent bien-tôt un azile

Chez trois Voisins broüillés qui ne se voyoient
point :

Circonstance pour eux qui venoit bien à point :

Celui chez qui logea Mémoire ,
Devint sçavant , Dieu sçait ; & du train qu'il alla ,
Langues , Opinions , Usages , Fable , Histoire ,
Il apprit tout , & par de-là.

Imagination fit bien-tôt de son homme

Un Poëte hardi , mais des plus effrénés :

Extravagant , entouffiaité , en somme
Grand inventeur d'objets mal enchainés ;
Grand marieur de mots l'un de l'autre étonnés.

Dom Jugement , maître d'une autre étoffe ,
De son Hôte obligeant prit un soin empressé :

En moins de rien il devint Philosophe ;

Je disois mal ; il fut homme sensé :

Selon son prix , jugeant de chaque chose ;

Ami du vrai , du juste ; allant toujours au bien :

Ne décidant jamais de rien

Qu'avec connoissance de cause.

Nos Voisins sentirent bien-tôt

Qu'ils pouvoient l'un pour l'autre être de quelque
usage.

Les faits chez le Sçavant étoient tous en dépôt ;

Et là s'alloient fournir le Poëte & le Sage.

Des fougues de l'Auteur le Sage s'amusoit ;

Le bon sens veut qu'on se délasse,

Le Poëte aussi s'avisait

De prendre ses conseils dont parfois il usoit ;

Tant mieux alors pour le Parnasse.

Pour l'Erudit , il méprisoit ,

Qui ? tout le monde ; & ses Voisins ? Sans doute ;

Mais il falloit jaser. Où chercher qui l'écoute ?

Chez ses Voisins. Il le faisoit.

C'est pour le commun avantage

Qu'ici tous les talens ne sont point d'un côté ;

Aucun ne les a tous ; mais ce même partage

Est le lien de la Société.



LE SOC ET L'ÉPÉE.

F A B L E X I V.

AUTREFOIS le Soc & l'Épée
Se rencontrèrent dans les champs.
De sa noblesse elle tout occupée,
Ne sembloit pas appercevoir les gens.
Le Soc donne un salut, sans que l'autre le rende;
Pourquoi, dit-il, cette fierté?
L'ignores-tu? belle demande!
Tu n'es qu'un Roturier, je suis de qualité.
Eh! d'où prends-tu, dit-il, ta gentilhommerie?
Tu ne fais que du mal; je ne fais que du bien:
Mon travail & mon industrie
De l'homme entretiennent la vie;
Toi, tu la lui ravis, bien souvent sur un rien.
Petit esprit, ame rampante,
Dit l'Épée; est-ce ainsi que pensent les grands
cœurs?
Oùi, répondit le Soc; on a vu des Vainqueurs
Remettre à la charuë une main triomphante:
Témoins les Romains (a) nos Seigneurs.
Mais sans moi, dit la Demoiselle,
Ces Romains eussent-ils subjugué l'Univers?

(a) Plusieurs fameux Romains après avoir triomphé des ennemis de l'État, ont retourné labourer leurs champs.

Rome n'étoit qu'un bourg ; on n'eût point parlé
d'elle ,

Si mon pouvoir n'eût mis le monde dans ses fers.

Tant pis ; elle eût mieux fait de se tenir tranquille ;

Répondit maître Soc , belle nécessité ;

Que l'Univers devînt l'esclave d'une ville

Que de sa vaste cruauté

Elle effrayât l'Europe , & l'Afrique , & l'Asie !

Eh ! pourquoi , s'il vous plaît , à quelle utilité ?

Pour une ambition que rien ne rassasie

Trouves-tu donc cela digne d'être vanté ?

L'Epée au bout de sa Logique ,

Appelle enfin maître Soc en duel.

Te voilà ; battons-nous : c'est tout ton rituel ;

Dit le Soc : Quant à moi , ce n'est pas ma pratique ;

Je travaille , & ne me bats point :

Mais , un tiers entre nous pourroit vuidier ce point.

Prenons la Taupe pour arbitre ;

Comme Themis *(b)* elle est sans yeux ,

L'air grave & robe noire ; on ne peut choisir mieux ;

Chacun au Juge expose alors son titre.

La nouvelle Themis les entend de son trou :

Et le tout bien compris , prononce cet adage :

Qui forgea le Soc étoit Sage ,

Et qui fit l'Epée étoit fou.

(b) La Déesse de la Justice qu'on peint avec un bandeau sur
les yeux.

LES DEUX CHIENS.

F A B L E X V.

A Madame la Marquise DE LAMBERT.

LAMBERT, mon cœur à chaque instant me dit
Que ma Muse te doit un tribut qui te plaise.

Il en parle bien à son aise :

Le plaisir est pour lui, la peine est pour l'esprit.

Tant bienque mal je puis décrire

Ton bon goût, ta raison, tes vertus, tes talens :

Mais parmi de certaines gens,

Semblables vérités sont fâcheuses à dire.

Les Sages sont des Dieux qui refusent l'encens.

Ne te louions donc point, quoique le cœur m'en
dise.

J'aime mieux te féliciter,

Prendre part à la joie exquise

Qu'avec de vrais Amis tu sçais si bien goûter.

Sçavoir, Politesse, Génie,

Guidés par l'Amitié, se rassemblent chez toi.

Ils ont trouvé leur Uranie : (a)

Ils l'aiment : en ce point je parle aussi de moi.

(a) Muse qui s'occupe de ce qu'il y a de plus élevé dans les Sciences.

Qu'on demande à chacun de ces amis d'élite,
Quel lien te l'attache & quel est son attrait :

A ton tableau chacun mettra son trait :

Somme totale, on aura tout mérite,

Et par conséquent ton portrait.

Le mot m'est échappé. Tu rougis, mais pardonne;

Mon intention étoit bonne;

De ne te point louer j'avois pris mon parti :

Mais quand le cœur veut quelque chose,

C'est en vain que l'esprit s'oppose;

Il a toujours le démenti.

Lis ma Fable; le fait est de ta compétence :

J'y peins la disgrâce d'un Chien

Qui fera voir à tous, ce que tu sçais si bien;

Qu'amitié veut de la prudence.



MAITRE Brisfaut, chien fort doux, fort civil,

En son chemin rencontra de fortune

Aboyard, Chien hargneux, un autre la rancune. *(b)*

Il l'acoste humblement. Pardonnez, lui dit il;

Peut-être je vous trouble en votre rêverie;

Mais si vous vouliez compagnie,

Je suis à vous, je m'offre de bon cœur;

Et je tiendrai la grace à grand honneur.

Aboyard n'étoit pas dans son accès farouche :

Les brutaux ont leurs instans.

(b) Personnage du Roman comique, d'un caractère querelleur & malin.

192 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE,
 Nos Chiens font amitié : dans la patte on se tou-
 che ;
 On s'embrasse ; on se traite en amis de tout temps ;
 Nos freres suivent leur voyage.
 Confidences trottoient de la part de Brifaut ,
 Racontant ses emplois , ses amours , son ménage ;
 (Amitié fraîche a ce défaut
 Qu'elle jase plus qu'il ne faut.)
 Le tout , pour amuser le grave personnage ,
 Qui parloit peu , qui sembloit s'ennuyer ,
 Plus on prétendoit l'égayer.
 Ils arrivent bien-tôt au plus prochain Village.
 Là notre la Rancune aboye à tous les Chiens ;
 Attaque l'un , puis l'autre , & se fait mille affaires ;
 Tant qu'enfin le tocsin sonne sur nos deux freres ,
 Qui sont , l'un portant l'autre , ajustés en vauriens :
 Pauvre Brifaut en fut pour ses oreilles ,
 Ni plus ni moins que Seigneur Aboyard :
 L'un attira les coups , & l'autre en eut sa part.
 Je l'en plains ; mais choses pareilles
 Menacent qui choisit ses amis au hazard.



LE CONQUERANT ET LA PAUVRE FEMME.

F A B L E X V I.

ROIS, vous aimez la gloire; elle est faite pour vous.

Il ne s'agit que de la bien connoître

Soyez ce que vous devez être ;

Elle va vous offrir ce qu'elle a de plus doux.

Mais que devez-vous être ? & qu'est-ce qu'un Monarque ?

C'est plutôt un Pasteur qu'un maître du troupeau ;

C'est le Nocher qui gouverne la barque ,

Non le Possesseur du vaisseau.

Votre empire s'étend du Couchant à l'Aurore ;

Cent peuples suivent votre loi :

Vous n'êtes que puissant encore ;

Gouvernez bien ; vous voilà Roi.

Le fameux (*a*) Vainqueur de l'Asie

N'étoit pas Roi : c'étoit un Voyageur armé ,

Qui, pour passer sa fantaisie ,

Voulut voir en courant l'Univers allarmé.

De bonne heure Aristote (*b*) auroit dû le convaincre

(*a*) Alexandre.

(*b*) Précepteur d'Alexandre.

194 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE,
 Qu'au bien de ses Etats un Roi doit se donner.
 Il perdit tout son temps à vaincre ,
 Et n'en eut pas pour gouverner.
 Si Dieu sur votre front grava sa ressemblance ,
 C'est moins en égalant votre pouvoir au sien ,
 Qu'en vous faisant pour notre bien
 Substituts de sa Providence.
 Veillez donc à ce bien qu'il veut vous confier ;
 Mettez-là votre gloire & n'en cherchez point
 d'autre.
 Craindre , aimer , obéir , voilà notre métier ;
 Et nous rendre heureux , c'est le vôtre.



CERTAIN Sophi, (c) tenant Bellone (d) à son service,
 Conquerant de profession ,
 Bon homme pourtant & sans vice ,
 (Exceptez-en l'ambition ,
 Si c'en est un) qu'on le demande
 A Messieurs les Héros ; ils n'en conviendront
 point ;
 C'est la marque d'une ame grande.
 Point de bruit avec eux ; & passons leur ce point.
 Le Monarque Persan de conquête en conquête
 Voyoit tous ses voisins domptés ;
 Vingt couronnes ceignoient sa tête ,
 Et sous ses loix couloient cent Fleuves bien com-
 ptés.

(a) C'est le nom des Empereurs de Perses.

(b) Déesse de la Guerre.

Il uſoit bien de ſes victoires ;
Et vouloit que par tout la juſtice fleurît ;
Il écouloit les gens , il liſoit leurs mémoires ;
L'Innocent triomphoit , l'Injuſte étoit proſcrit ;
Sur cette bonne renommée ,
Des bornes de ſon vaſte Etat ;
Une vielle Femme opprimée
Vint apporter ſa plainte aux pieds du Potentat :
Sire , par le droit de la guerre ,
Ma Fille & moi nous ſommes vos vaffaux ;
On l'a deſhonorée , on a pillé ma Terre ;
Sous un bon Roi doit-on ſouffrir ces maux :
C'eſt vous , Sire , que je reclame.
Que je vous plains , ma pauvre Femme ;
Dit le Prince : Je veille à maintenir les Loix ;
Mais de ſi loin que puis-je faire ?
Puis-je ſonger à tout ? l'Aſtre qui nous éclaire ,
Eclaire-t-il tout le Monde à la fois !
Il n'eſt pas étonnant que ſi loin de mon Trône
Mes bons ordres ſoient mal ſuivis.
Eh ! pourquoi donc , Seigneur , répondit la Ma-
trone ,
Ne pouvant nous régir , nous avez-vous conquis ?



LES DEUX DANDINS.

FABLE XVII.

A Caën pays de Sapience ,
 Vivoient Messieurs Dandins Avocats, pere & fils.
 Le pere consultoit ; le fils à l'Audience
 Endormoit quelquefois Thémis.
 Qui l'eût cru d'une ame Normande ?
 Le pere accommodoit les anciens procès ;
 Il fauvoit aux plaideurs les dépens & l'amende ;
 Le fils admiroit ses succès :
 Mais à ses gains encor il portoit plus d'envie.
 C'étoit de jour en jour nouveau remerciement ;
 L'unlui devoit les biens, l'autre devoit la vie ;
 La Poule & le Ducat au bout du compliment.
 Le fils affriandé, sur les traces du pere ,
 Se met en train de tout accommoder.
 Ami de l'un , & de l'autre compere,
 Il veut guérir , dit-il , les Normands de plaider,
 Déjà sur la moindre querelle ,
 Il assemble les contestans ,
 Leur prêche la paix fraternelle :
 Déteste des procès la longueur éternelle :
 Ennuis , chagrins, travaux , ruine au bout du tems.
 Bien prêché , dit une Partie ;
 Mais Pierre est un fripon , Monsieur.

Les fripons sont chez toi , reprend l'autre crieur.

De repartie en repartie

Chacun se quitte en s'outrageant ;

Laisse Dandin , court au Sergent.

D'un démenti reçu notre Juge novice

Veut décider. On lui conte le fait ;

Mais en présence de Justice ,

Le démenti tout frais est payé d'un soufflet :

Pour de si beaux succès , point d'honneur , point
d'épice ;

Pas le moindre petit Poulet.

Jeannot Dandin court à son pere ;

Qu'est-ceci , lui dit-il ? comment pouvez - vous
faire ?

Arbitre des procès , vous accommodez tout.

Au diable le premier dont Jeannot vienne à bout.

J'en veux prévenir un , j'en fais renaître quatre

J'ai beau dire ; ils veulent plaider.

Eh ! sot ; que n'attends-tu pour les accommoder

Que les Gens soient las de se battre ?



L'ESTOMAC.

FABLE XVIII.

JADIS un Estomac de gourmande mémoire.

Et pour qui , je croi , le premier

Fut inventé l'art de manger & boire

Plus que ne veut Besoin notre vrai Cuisinier ,

Notre vrai Médecin , si nous sçavions l'en croire.

Cet Estomac étoit amoureux du ragoût ;

De potages farcis & de fines entrées ,

De piquans entremets , sophistiques denrées ,

Qui font à l'appetit survivre encor le goût.

L'insatiable donc s'en donnant à cœur joie ,

Ne disoit jamais : C'est assez.

Tant bien que mal il digeroit sa proie ;

Puis , sans rien dire , il vous envoie

Mauvais chile , & de-là se forme mauvais sang ;

Sang qui bien-tôt du corps rend toutes les parties

Languissantes , appesanties :

Toutes s'en trouvoient mal ; chacune avoit son rang.

Tantôt c'étoit bons maux de tête ;

Tantôt colique , ou bien douleurs de reins ;

Poitrine embarrassée , ou rhumatisme en quête

De l'une ou l'autre épaule ; & pour combler la fête,

Dame Goute entreprend & les pieds & les mains.

Qu'est-ceci , dit l'homme malade ?

Qui cause tout cela ? Ce n'est pas moi du moins ,

Dit l'Estomac ; je vous rends bien mes soins ,

Et ne vous fais point d'incartade.

Vous fais-je mal ? tâtez ; faut-il d'autres témoins ?

La poitrine ma camarade ,

N'est pas si fidele que moi :

La Tête rêve trop ; le Fied , de bonne foi ;

Ne fait pas assez d'exercice :

Le Calomniateur donne à chacun son vice ;

On n'est bien servi que de lui.

Le Malade le crut : ainsi , ce fut autrui

Que l'on punit des fautes du perfide.

Topiques aux endroits où la douleur réside ;

Puis , bistouris en dance ; enfin la fièvre prend ;

Tout le corps y succombe , & le voilà mourant.

C'est fait , pauvre Estomac , dites vos patenôtres ;

Les Médecins par les regles de l'art ,

Des membres & de vous ont conclu le départ.

Nous avons beau jeter nos fautes sur les autres ;

Nous en patissons tôt ou tard,



L'AMOUR ET LA MORT.

F A B L E X I X.

LOIN , Lecteurs dont la critique
Souffle le chaud & le froid ,
Qui répandez sur tout une bile caustique ,
Sans distinguer ni le tort , ni le droit.
Toute perfection chez vous s'appelle vice.
Est-on sublime ? on est guindé.
Est-on simple ? on est bas. Tout art est artifice ,
Et tout ce qui plaît est fardé.
Si je hazarde quelque conte ,
Qui vous semble un peu fort de sens ,
Eh quoi ! direz-vous , quelle honte
De proposer ces traits à des Enfans !
Mais , s'il vous plaît , la Fable est-elle l'ennemie
Du profond & du fin , quand il vient à propos ?
La prenez-vous pour une Mie ,
Qui ne sçait rien qu'endormir des Marmots ?
Bien-tôt vous allez vous dédire
Au premier trait commun que j'oserai rimer.
N'est-ce qu'à des Enfans qu'il veut se faire lire ?
C'est bien la peine d'imprimer.
C'est ainsi que chaque rencontre
Vous voit changer de mesure & de poids ;
Disant blanc ou noir ; pour ou contre ;

Vous contredisant mille fois

Pour vous sauver d'approuver une.

Eh bien, n'approuvez pas; qui veut vous y forcer?

Pour moi, me remettant du tout à la Fortune.

J'irai mon train sans m'en embarrasser.

J'avertis seulement d'avance,

Que je me propose en effet

D'instruire & d'amuser l'Enfance;

Mais sans oublier l'Homme fait.

Je voudrois qu'en mes vers tout âge pût apprendre;

J'imagine & j'écris pour tous.

Laissez à vos Enfants ce qu'ils en pourront prendre;

Et gardez le reste pour vous.



LA Mort fille du Temps, & l'Enfant (a) de Paphos,

Jadis, comme aujourd'hui, voyageoient par le Monde.

Tous deux l'arc à la main, le carquois sur le dos,
Ils faisoient ensemble leur ronde.

Jupiter vouloit que l'Amour

Blessant les jeunes cœurs, mit des humains au jour;

Et que la Mort frappant la Vieillesse imbécile,

Délivrât l'Univers d'une charge inutile.

C'étoit là l'ordre; & tout devoit aller

Selon ce plan que semble exiger l'âge.

(a) L'Amour,

202 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE,
Gloto, (b) disoit l'Amour, aura de quoi filer ;
 Nous lui taillerons de l'ouvrage ;
Et moi, disoit la Mort, je m'en vais occuper
 Sa sœur Atropos (c) à couper :
Qu'elle ait de bons ciseaux, pour moi j'ai bon
 courage.

 Nos Voyageurs, au coin d'un bois,
Se reposant un jour fatigués du voyage,
 Ils mettent bas & l'arc & le carquois,
 Confondent tout leur équipage ;
Et quand il faut partir, le reprennent sans choix.
De l'enfant le Squelete avoit pris maintes flèches ;
L'Amour parmi ses traits mêla ceux de la Mort.
L'une au cœur des Vieillards fit d'amoureuses bré-
 ches ;

L'autre des Jeunes gens alla trancher le sort.

 Jupiter rit de la méprise,
 Et n'y mit de remède en rien :
 Il pensa que de leur sottise
 Il pouvoit naître quelque bien.
Si notre espèce en effet étoit sage,
 Depuis ce troc nous craindrions,
Malgré la force ou la langueur de l'âge,
 Et la mort & les passions.

 Sans ce danger que je soutiens propice,
Dans la vigueur des ans, ou bien sur leur déclin ;
 Le vice n'auroit point de frein,
 Et la vertu point d'exercice.

(b) Une des trois Parques. C'est celle qui file les jours des hommes.

(c) Une des trois Parques. C'est celle qui coupe le fil de la vie.



LIVRE QUATRIEME.

LE ROI DES ANIMAUX.

FABLE PREMIERE.

A MONSEIGNEUR
L'ANCIEN EVESQUE
DE FREJUS.



LEURI, nouveau Mentor (a) d'un
nouveau Télémaque, (b)

Toi, qui le promenant par les siècles
passés,

Pour le bonheur d'un autre Itaque;

Rapproches sous ses yeux tant de faits dispersés.

Dans ces sédentaires voyages,

Tu le conduis sans crainte des naufrages;

(a) Grec fameux par sa sagesse, il fut le gouverneur de Télémaque.

(b) Il étoit fils d'Ulysse Roi d'Itaque.

104 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE ,
De païs en païs , cueillant par tout des fleurs ;
Formant , chemin faisant , son esprit & ses mœurs.

Tu sçais lui faire de l'Histoire
Une étude féconde , où tout rit , où tout plaît ,
Il s'instruit de la vraie & de la fausse gloire ;

A chaque trait dont s'orne sa mémoire ,
Dans son cœur quelque vertu naît.

Mais sçais-tu bien sur quoi j'espere
De tes leçons le succès le plus grand ?

C'est qu'en instruisant , tu sçais plaire ;
Tu sçais te faire aimer , & voilà mon garand.

Quand tes sages discours l'invitent
A commencer en lui ce qu'il doit être un jour ,
Tes graces , ta douceur obtiennent son amour ;
Le Maître plaît ; les leçons en profitent.

Tu vois voler son estime & sa foi
Au devant des vertus qu'il confond avec toi.
Fais de cet ascendant un usage fidèle.

L'amour qu'il te donne aujourd'hui ,
Est la mesure & la source du zèle
Que tout son Peuple aura pour lui.



LAssez de vivre en République
Jadis les Animaux essayèrent d'un Roi ;
Ils firent choix d'un Bœuf surnommé Pacifique ;
On se promit d'être heureux sous sa loi.
Le Monarque nouveau , doux , bienfaisant , affable
Se fit aimer ; mais ce fut tout.

Il ne sçavoit que plaindre un misérable ;

Falloit-il punir un coupable ?

Tout son pouvoir étoit à bout.

Mille petits Tirans désoloient sa Province ;

Les Tigres , les Lions enlevoient ses Sujets ; .

Qu'y faisoit-il ? il leur prêchoit la paix :

C'étoit pitié qu'un si bon Prince.

Bienfaits tant qu'on vouloit , point de punition ;

Partout , Indulgences Plenieres.

On le dépose enfin , pour choisir le Lion.

Le nom de Conquerant suit cette élection.

Bien-tôt le nouveau Roi recule ses frontieres ,

Soûmet tous ses voisins à son ambition ;

Fait trembler ses sujets , plus de rebellion :

Mais aussi point d'amour ; il n'inspiroit que crainte ;

Sa Majesté cruelle & de sang toujourns teinte ,

Effrayoit jusqu'à ses flatteurs ;

Sur un soupçon , sur une plainte ;

Malheur aux accusés , même aux accusateurs.

Qu'est ceci , dit le Peuple ? & quel choix est le
nôtre ?

La Diète (c) a bien mal réussi ;

De deux Rois, pas un bon ; nous ne craignons point
l'autre ;

Le moyen d'aimer celui-ci ?

Il ne connoît d'autre Loi que sa rage :

Enfin désespéré d'un si dur esclavage ,

(c) Nom d'usage en Allemagne & en Pologne pour signifier
une assemblée d'Etats.

206 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE;
Sur le Néron (d) des bois tout le Peuple court;
Imaginez-vous le carnage;
Il en coûta du sang ; mais le Tiran mourut.
Alors , ce Bœuf si débonnaire ,
Qu'on avoit déposé sans qu'il en dit un mot :
Messieurs , dit-il , j'ai trouvé votre affaire ;
Cet Elephant est votre vrai balot.
Il est bon comme moi , terrible comme l'autre ;
Vous serez ses enfans ; il vous défendra bien ;
Je lui donne ma voix , joignez-y tous la vôtre ;
Pour vous régir , que lui manque-t-il ? Rien ;
S'écria tout le Peuple. On le choisit : son Regne
Répara les malheurs passés.

Rois , qu'on vous aime & qu'on vous craigne ;
L'un sans l'autre n'est pas assez.

(d) Empereur Romain fameux entre les Princes cruels.



LE PECHER ET LE MEURIER.

F A B L E I I.

U N Pécher, les amours & l'espoir de son Maître ,

Du jardin l'arbre favori ,

Le Printems ne faisant que naître ,

S'applaudissoit d'être déjà fleuri.

Il avise un Meurier tout aussi sec encore

Que dans les froids les plus cuisans :

Aucun signe de vie ; on n'y voit rien éclore ,

Feüilles ni fleurs ; ses rameaux languissans

Sont encor tous transis à la honte de Flore. (a)

L'ami , dit le Pécher , que te sert le Printems ?

Ta paresse le deshonore.

Déjà de sa touchante voix.

Philomele (b) l'annonce aux Echos de ces bois ;

Toute la Nature s'éveille.

Dès le matin une Aurore vermeille

Vient nous arroser de ses pleurs ,

Nectar délicieux des arbres & des fleurs.

Cependant , paresseux , le Zéphire a beau faire ;

Tu dors , quand tout est éveillé.

Que ne m'imites-tu ? Regarde , considère

Comme j'ai déjà travaillé.

(a) Déesse des fleurs,

(b) Le Rossignol.

Me voilà tout fleuri ; d'une belle espérance

Voilà déjà mon maître régalé.

Je lui tiendrai parole , il peut compter d'avance

Qu'au nombre de mes fleurs mon fruit est égalé.

A peine l'Arbre a-t-il parlé ,

Qu'un vent de Bize souffle , & détruit tout l'ouvrage.

Du Pécher la fleur déménage ,

Et tout espoir de fruit avec elle envolé

Lui laisse à peine attendre un stérile feuillage.

Eh bien , dit le Meurier , avois-je donc grand tort

De ne me pas presser si fort ?

Zéphire a beau souffler , je crains encor la Bise.

Sçache qu'il faut à tems commencer l'entreprise ;

Quand on veut en venir à bout.

L'impatience gâte tout.



L'OPINION.

FABLE III.

J'IMPLORE ton secours, Invention divine,
Je ne puis travailler sur d'antiques tableaux :
Si je ne crée & si je n'imagine ,
Je jette de dépit & couleurs & pinceaux.
Les fictions d'autrui n'excitent point ma veine ;
Si le fonds n'est à moi j'y bâtis avec peine.
Je craindrois toujours que le dol (a)
Ne m'en dépossédât sous ombre de Justice ,
Et qu'un jour le maître du sol (b)
Ne revendiquât l'édifice.
Ne brodons point enfin le Canevas d'autrui.
Jadis on inventoit ; inventons aujourd'hui.
Nos Peres l'ont bien fait ; ne pourrions - nous le
faire ?

Non , me dit-on , les tems en sont passés.
Il falloit naître aux jours ou d'Esope ou d'Homere ;
Mais vous venez trop tard. Imitiez : c'est assez.
Je n'en suis point d'avis. Il semble à ce langage
Que le monde soit décrépît ,
Qu'il ait tout vû , qu'il ait tout dit :
Il s'en faut bien ; il n'est qu'à la fleur de son âge ;

(a) Terme de Pratique qui signifie fraude.

(b) Autre terme de Pratique qui signifie le terrain.

210 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE;
Et c'est trop dire, il n'a que cinq ou six mille ans.

Or, près des millions d'années
Que vraisemblablement portent les destinées,
Il ne fait que de naître; & nous sommes enfans.

Il y paroît, toujours timides,
Nous n'osons avancer, si nous n'avons des guides.

Nous demandons à chaque pas,
A-t-on été par-là? Non; n'y marchons donc pas.
Voilà bien le discours d'enfans tels que nous sommes.

Nous serons plus hardis, quand nous serons des
hommes.

Que de terres encor restent à découvrir!

La Fiction sur tout est un país immense:

On ira loin, pourvû qu'on pense.

Les chemins manquent-ils? c'est à nous d'en ouvrir;

Imaginons des faits; créons des personnages;

Si nous trouvons des critiques sauvages,

Allons toujours, & laissons-les crier.

A l'honneur d'inventer Apollon nous convie;

Et nous sommes, malgré l'envie,

Créateurs de notre métier.

En vertu de ce privilège

Voici donc de nouveaux Acteurs;

Dame Ignorance & son cortége,

Paresse, Orgueil. Ecoutons ces Docteurs:

Ils font déjà gronder tout le Peuple critique

Contre un conte métaphisique.

DEMOISELLE Ignorance étoit grosse d'enfant.

Demandez-moi qui l'avoit abusée ?

Je n'en sçais rien , mais on comprend

Qu'abuser l'Ignorance est chose bien aisée :

Elle étoit grosse enfin , le dernier mois couroit.

Sur cet événement maint Oracle à la ronde

En termes pompeux déclaroit

Qu'elle alloit accoucher de la Reine du monde ;

D'un Enfant qui feroit des Rois , même des Dieux ;

Qui regleroit lui seul tous les usages ;

Et si vous voulez encor mieux ,

Qui fonderoit des écoles de Sages ;

Le monde désormais verroit tout par ses yeux.

On accouche de peur ; mais la pauvre Ignorance

Accoucha d'admiration :

L'Oracle s'accomplit. Comment ? par la naissance

De Demoiselle Opinion.

On fait venir l'Orgueil & la Paresse ,

Parents de l'Ignorance , & de plus ses Amis ;

Et de nommer l'Enfant l'honneur leur est remis.

La Marraine l'admire , & lui sourit sans cesse ;

Le Parrain gravement le flatte , le caresse ;

Et de leur pleine autorité

Ils l'appellent la Vérité.



LES CHIENS.

FABLE IV.

POUR chercher sûrement fortune
 Nombre de braves Chiens se liguerent entr'eux,
 De gloire & de butin faisons bourse commune,
 Leur dit, monté sur la Tribune,
 Un Dogue, Orateur vigoureux.
 Vous l'eussiez entendu par sa docte harangue
 Enflammer les Confédérés,
 Et leur étaler en sa langue
 La Concorde & ses droits sacrés :
 Ce Dogue en un Collège avoit pris ses degrés :
 Vous avez tous maint (a) Hector à poursuivre,
 Les Loups, les Sangliers : courez ; je vous les livre ;
 Si de votre union vous ferrez le lien :
 Mais si quelqu'un hargneux & difficile à vivre
 Met le trouble entre vous, & s'en va sur un rien
 Traiter son compagnon de visage (b) de chien,
 Si vous donnez entrée à la guerre civile,
 Vous périrez ; & j'en atteste ici
 Les manes querelleurs d'Achille :
 Car, comme vous voyez, l'Orateur, Dieu merci,
 Etoit sçavant & plagiaire aussi.

(a) Fils de Priam qui défendit Troye, & qui fut le plus fatal aux Grecs.

(b) Injure qu'Achille dit à Agamemnon dans l'Iliade.

Sur sa figure pathétique
Nos Ligués font serment de demeurer unis,
Du zèle de la République
Contre tout intérêt les voilà bien munis,
De ce pas nos Héros partirent,
Trouvent un Sanglier, l'attaquent, le déchirent ;
Il n'est plus question que de le partager.
C'est le point délicat. Nos gens se désunirent.
Moi disoit l'un , j'en veux manger
Ma grosse part : j'ai renversé la Bête.
L'autre , c'est moi qui viens de l'étrangler.
Pour ceux-ci, qui de loin ont regardé la fête ,
Pensent-ils par se régaler .
Comme les plus vaillans ? qu'ils jeunent ; à la quête
Pour leur compte ils peuvent aller .
Tant fut dit , que le feu leur montant à la tête ,
Les voilà furieux , combatans pour les parts.
De moment en moment s'accroît leur barbarie ;
La farouche Bellone & l'implacable Mars
Irritant encor la furie ,
De carnage & de sang repaissent leurs regards.
Ce Champ au peuple Chien fut une autre Phar-
sale (c)
Où n'écoutant qu'une rage brutale ,
Parens contre Parens , chacun se disputa
Le Sanglier dont aucun ne tâta :
Car , tandis qu'en ce choc leur fureur se déploie ,
Que de s'entretuer ils se donnent la joye ,
(c) Champ de bataille où César vainquit Pompée.

214 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE,
Ils virent accourir une troupe de Loups.
Qui put s'enfuir, s'enfuit ; mais ils ne purent tous :
Des Loups le reste fut la proie.
Or , de cela deux vérités :
C'est l'Intérêt qui fait & qui rompt les traités.
La Discorde sa fille enfante la Ruine.
En seize mille vers bien sonnans , bien comptés ,
Plus n'en apprend l'Iliade divine.



LE P O R T R A I T.

F A B L E V.

LE Monde est plein de faux Censeurs,
 Qu'on leur montre une bonne pièce,
 Leur ignorante hardiesse
 De son autorité la renvoye aux Farceurs.
 Il n'y trouvent ni goût, ni force, ni justesse;
 C'est ceci, cela qui les blesse;
 Blâmant, proscrivant tout, & de par les neuf
 Sœurs.
 Eh, Messieurs, c'est orgueil, & non délicatesse :
 Vous n'êtes qu'ignorans, soi disans connoisseurs.



DE se faire tirer certain homme eut envie.
 Chacun veut être peint une fois en sa vie.
 L'amour propre de son métier
 Est ami des Portraits : cet art qui nous copie
 Semble aussi nous multiplier.
 Ce n'est pas là notre unique folie.
 Le Portrait achevé, notre homme veut avoir
 L'avis de ses amis, gens experts en Peinture :
 Regardez, il s'agit de voir
 Si je suis attrapé, si c'est là ma figure.
 Bon, dit l'un on vous a fait noir ;

Vous êtes blanc. Cette bouche grimace ,
Dit un autre. Ce nés n'est pas bien à sa place ,
Reprend un tiers : Je voudrois bien ſçavoir
Si vous avez les yeux ſi petits & ſi ſombres ?
Et puis , en vérité , que ſervent-là ces ombres ?
Ce n'est point vous enfin ; il faut tout retoucher.
Le Peintre en vain s'écrie ; il a beau ſe fâcher ;
Sur cet Arrêt il faut qu'il recommence :
Il travaille , fait mieux , réuſſit à ſon choix ,
Et gageroit tout ſon bien cette fois
Pour la parfaite reſſemblance.
Les Connoiſſeurs aſſemblés de nouveau
Condamnent encor tout l'ouvrage.
On vous allonge le viſage ;
On vous creuſe la jouë ; on vous ride la peau ;
Vous êtes là laid & ſexagenaire ;
Et flaterie à part , vous êtes jeune & beau.
Eh bien , leur dit le Peintre , il faut encor reſaire ;
Je m'engage à vous ſatisfaire ,
Ou j'y brûlerai mon pinceau.
Les Connoiſſeurs partis , le Peintre dit à l'homme ,
Vos amis , de leur nom s'il faut que je les nomme ,
Ne ſont que de francs ignorans ;
Et ſi vous le voulez , demain je les y prends.
D'un ſemblable Tableau je laiſſerai la tête ,
Vous mettrez la vôtre en ſon lieu.
Qu'ils reviennent demain ; l'affaire ſera prête.
J'y conſens , dit notre homme ; à demain donc ;
adieu.

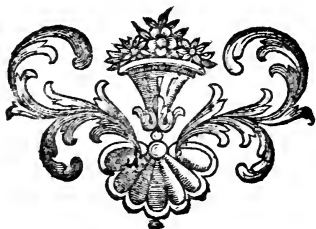
La troupe des Experts le lendemain s'assemble ,
Le Peintre leur montrant le portrait d'un peu
loin ,

Cela vous plaît-il mieux ? dites ; que vous en sem-
ble ?

Du moins j'ai retouché la tête avec grand soin.
Pourquoi nous rappeler , dirent-ils ? Quel besoin
De nous montrer encore cette ébauche ?

S'il faut parler de bonne foi ,
Ce n'est point du tout lui , vous l'avez pris à gau-
che.

Vous vous trompez , Messieurs , dit la Tête , c'est
moi.



LES GOURMETS.

FABLE VI.

(a) **M**AIS n'est-il pas aussi des goûts sûrs ? oui
sans doute :

Ils sont rares ; mais il en est.

Heureux qui les rencontre ! Heureux qui les écoute !

Plus heureux encor qui leur plaît !

Travaillons-y , quoiqu'il en coûte.



SUR un vin frais cuvé le maître d'un Logis
Tenoit conseil , interrogeoit son monde ;
La tasse couroit à la ronde ;

Il vouloit que chacun en donnât son avis.

L'un le goûtant à vingt reprises ,

Très élégamment décidait

Qu'il étoit fait exprès pour les tables exquisés ;

Un autre en l'avalant opinait du godet.

Ce vin tout d'une voix vaut la liqueur suprême

Dont les Dieux s'enivrent là-haut :

On eût défié (b) Bacchus même

D'y trouver le moindre défaut.

Arrivent deux Gourmets , Docteurs en l'art de
boire ,

(a) Cette Fable est liée avec la précédente.

(b) Dieu du vin.

Le Marguillier Lucas & le Syndic Grégoire ;
On leur en fait goûter. Eh bien , qu'en dites-vous ?

Votre avis n'est-il pas le nôtre ?

Il sent le fer , dit l'un : le cuir aussi , dit l'autre.

Bon , dit-on , quelle idée ! & d'où viendroient ces
goûts ?

Le Bacchique Sénat les croit devenus fous.

On les raille à l'envi ; mais courte fut la joie ;

L'événement vint les justifier.

On trouve, en le vidant , dans le fonds du Cuvier,

Une petite clef pendant à sa courroye ;

• Et raila bien qui raila le dernier.

Auteurs , à mille gens votre ouvrage a sçu plaire ;

On le dit excellent ; ne vous y fiez pas.

Maint défaut échape au vulgaire ,

Qu'appercevront les délicats.



P A N D O R E.

F A B L E V I I.

(a) **V**ULCAIN tout frais banni du céleste Ser-
deau

Voulut à sa façon faire une créature.

D'abord , en employant la forge & le marteau.

Il imita du corps la secrète structure ;

Luis en fit les dehors ; & son adroit ciseau

Tailla , polit , acheva la figure.

Jupiter dit : L'ouvrage est beau ;

Certes mon Fils entend bien la sculpture ;

D'Humains il feroit presque une manufacture :

Mais après tout , ce n'est qu'un corps ,

Qu'une statuë ; il y faut joindre une ame

Qui de l'ouvrage anime les ressorts.

Il dit : L'airain respire , & la statuë est Femme.

Tout habitant du Ciel voulut lui faire un don,

Jugez quel fut son appanage !

Rien ne manquoit à son ménage ;

De Graces & de Ris on lui fit sa maison.

Chaque Dieu la dota d'un nouvel avantage ,

De charmes , de talens , d'adresse , de courage ;

Et de là Pandore est son nom ;

(a) Fils de Jupiter & de Junon. Jupiter fâché de le voir si laid, le précipita du Ciel en terre d'un coup de pied. Il étoit Forgeron des Dieux.

C'est-à-dire , tout don , ô le bel assemblage !

Mais le Dieu fournois de là-bas ,
Pluton , s'en vint offrir une boëte à Pandore.

Tenez , dit-il ; voici bien mieux encore ;
C'est le plus grand trésor , si vous ne l'ouvrez pas.
La belle à ce discours trouva quelque embarras.

Elle étoit femme & partant curieuse ;
L'œil toujourns sur la boëte on la voit soucieuse ;
Ne point l'ouvrir , dit-elle ! on se moque de moi :

Plaisant trésor de qui la jouissance
Est de n'en point user ! Je m'y perds , plus j'y pense ;

C'est une énigme : oh , par ma foi ,
J'en aurai le cœur net. Il faut voir. Elle l'ouvre.
Dieux , qu'en sort-il ? Qu'est-ce qu'elle découvre ?

Quels maux affreux s'échappèrent de-là ?
La Douleur & la Mort : pis encor que cela :
Des Vices odieux l'engeance toute entière
Se produisit à la lumière.

Or je demande en quel rang mettrons nous
La Curiosité qui fut mere de tous ?



A Ce fait ancien joignons un peu du nôtre.
Je ne puis me guerir de l'émulation.

Cette Fable en enfante une autre :
C'étoit mon avant scène ; & voici l'action.

Nous voilà , se dirent les Vices ,
Mais que deviendrons-nous ? songeons à nous lo-
ger.

Moi , dit l'Ambition , je n'ai point à songer :

Des Grands je ferai les délices ,
Et de ce pas je m'y vais héberger :
La Cour des Rois sera mon gîte.
Et moi , dit l'Intérêt , je m'en vais au plus vite
Chez les Négocians & Messieurs leurs Commis ;
J'y ferai bien-tôt des amis.
Je veux leur enseigner à se tracer sur l'Onde
Aux plus lointains Climats mille chemins nou-
veaux : -
Je veux que sur de bons vaisseaux ,
Ils me promenant par le monde :
Je verrai le pais. La Débauche à son tour ,
Dans la maison du Riche établit son séjour.
Là , de rien elle n'aura faite ;
Goûtant de plus d'un vin & de plus d'un amour ,
Elle va regner chez son Hôte.
L'Hypocrisie alors se logeoit encor mieux ;
Ces Gens aux doux parler , au saint baïssement
d'yeux ,
Pour elle ont des chambres garnies :
Elle sera dans les Temples des Dieux
Maitresse des cérémonies ,
Quant à la Jalousie , où sera son quartier ?
Peut-elle manquer de retraites ?
Ne fût-il dans le monde entier
Que deux Belles ou deux Poètes ?
Ainsi de se loger tout Vice vint à bout.
La Vanité pourtant paroïsoit sans domaine.
Et toi, lui dit quelqu'un ? N'en soyez point en peine ;
Moi , dit-elle , Messieurs , je logerai par tout.

LE CHAT ET LA SOURIS.

FABLE VIII.

FINETTE, gentille Souris,
Avoit un jour donné dans une Souriciere :
Pour un morceau de lard la voilà prisonniere :
Par fois les plus Sages sont pris.
Maître Matou que cette odeur attire ,
S'en vient flairer le trébuchet ;
Il y voit la Souris & du lard à souhait :
Quel repas pour le Maître Sire !
Pour l'avoir , le rusé se met sur son beau dire.
Ma Commere, dit-il d'un ton de papelard ,
Mettons bas la vieille rancune ;
C'est trop vivre ennemis ; j'en suis las pour ma
part :

Si comme moi la guerre t'importune ,
Il ne tiendra qu'à toi que deormais
Nous ne vivions en pleine paix.
Du meilleur de mon cœur , lui répondit Finette.
Quoi, tout de bon , dit l'un ? Oûi, dit l'autre.
Voyons ,
Reprit le Chat ; pour faire alliance complete ,
Ouvre-moi ton logis , que nous nous embrassions.
Volontiers ; vous n'avez qu'à lever une planche
Qui le ferme de ce côté.

224 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE ;
Ça , dit le Chat de bonne volonté ,
Et qui déjà croit tenir dans sa manche
Souris & lard tant convoité.

De ses deux griffes il attrappe
Le long morceau de bois où la planche pendoit.
Il se baisse , elle leve. Alors Finette échappe
Avec le lard qu'elle mordoit.
Le Chat court, mais trop tard , & bien loin de son
compte ,
N'eut ni lard ni Souris , n'eut que sa courte honte.

Le Prudent sçait tirer son bien ,
Même de l'ennemi qui pense à le détruire.
Autre morale y viendrait aussi-bien.
Tel nous sert en voulant nous nuire.



LES DEUX LIVRES.

FABLE IX.

J'AI vu quelquefois un Enfant
Pleurer d'être petit , en être inconsolable.
L'élevait-on sur une table ?
Le Marmot pensoit être grand.
Tout Homme est cet Enfant. Les dignités, les places ,
La noblesse , les biens , le luxe & la splendeur ,
C'est la table du Nain ; ce sont autant d'échasses ,
Qu'il prend pour sa propre grandeur.
Je demande à ce Grand , qui me regarde à peine ,
Et dont l'acueil même est dedain ,
Qui peut fonder en lui cette fierté hautaine ?
Est-ce sa race , ou son rang , ou son train ?
Mais quoi ? de tes Ayeux la mémoire honorable ;
L'autorité de ton emploi ,
Ton Palais , tes meubles , ta table ,
Tout cela , pauvre homme ; est-ce toi ?
Rien moins ; & puisqu'il faut qu'ici je t'apprétie ,
Un cœur bas , un esprit mal-fait ,
Une ame de vices noircie
Te voilà nud , mais trait pour trait.
Du surplus ton orgueil te trompe & nous surfait.

226 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE ,
Il est quelques Puissans que de leurs dons célestes
Les Dieux prennent plaisir d'orner :
L'orgueil à ceux-là seuls pourroit se pardonner ;
Mais ceux-là sont les seuls modestes.
C'est un double exemple à donner.



COTE à côte sur une planche ,
Deux Livres ensemble habitoient.
L'un neuf , en maroquin & bien doré sur tranche ;
L'autre en parchemin vieux que les vers grigno-
toient.
Le Livre neuf , tout fier de sa parure ,
S'écrioit : Qu'on m'ôte d'ici ;
Mon Dieu , qu'il put la moisissure !
Le moyen de durer auprès de ce gueux-ci ?
Voyez la belle contenance
Qu'on me fait faire à côté du vilain ?
Est-il œil qui ne s'en offense ?
Eh ! de grace , Compere , un peu moins de dedain ,
Lui dit le Livre vieux ; chacun a son mérite ,
Et peut-être qu'on vous vaut bien.
Si vous me connoissiez à fonds... Je vous en quitte ,
Dit le Livre Seigneur. Un moment d'entretien ,
Reprend son camarade. Eh non ; je n'entends rien.
Souffrez du moins que je vous conte...
Taisez-vous ; vous me faites honte ;
Holà (a) Mons du Libraire , holà ,

(a) Maniere vaine & cavalière de prononcer le nom de Mon-
sieur en l'abrégeant.

Pour votre honneur , retirez-moi de là.

Un Marchand vient sur l'entrefaite ,

— Demande à voir des Livres ; il en voit :

A l'aspect du Bouquin , il l'admire & l'achette ;

C'étoit un Auteur rare , un Oracle du Droit.

Au seul titre de l'autre , ô la mauvaise emplette !

Dit le Marchand homme entendu.

Que faites-vous de ce Poëte

Extravagant , ensemble & morfondu ?

C'est bien du maroquin perdu.

Reconnoissez-les bien ; faut-il qu'on vous les nomme ,

Ceux dont en ces vers il s'agit ?

Du sage mal vêtu le grand Seigneur rougit ;

Et cependant l'un est un homme ;

L'autre n'est souvent qu'un habit.



L'HOMME INSTRUIT DE SON DESTIN.

F A B L E X.

UN Homme avoit un jour obtenu du Destin ;
Que de son avenir il lui fit confidence.

Au Livre de la Providence ,
Il lut donc tout son sort , ses progrès & sa fin.
Parmi de menus faits , de grandes aventurès
Se déploierent à ses yeux.
Il devoit être Roi , puissant & glorieux ,
Et puis captif , & puis mourir dans les tortures.
Ces révolutions sont le plaisir des Dieux.

De tous ces objets quelle idée
Occupe désormais mon pauvre Curieux !
Sa mort le suit par tout ; son ame intimidée
La souffre à toute heure , en tous lieux.

Ce Roi futur , que la frayeur consume ,
Se voit dans son affreux chagrin ,
Esclave comme Montezume , (a)
Grillé comme Guatimofin. (b)

Ah ! par pitié, grands Dieux, ôtez-moi cette image,
S'écriat-t'il, Ses vœux sont exaucés.

(a) Empereur du Mexique fait prisonnier par Fernand Cortez Espagnol qui conquiert son Royaume.

(b) Successeur de Montezume qu'on mit sur un brasier pour lui faire avouer où étoit son or.

Il ne voit plus la mort ni l'esclavage ;
Dans son esprit ce sont traits effacés.
Le voilà donc qui voit en perspective
Ce Sceptre absolu qui l'attend :
En est-il mieux ? le croyez-vous content ?
L'impatience la plus vive
Lui fait un siècle d'un instant.
Quelque faveur que le Ciel lui déploie ,
Tout est insipide pour lui :
Où les autres mourroient de joie ,
Ce Roi futur sèche d'ennui.
Ciel , cria-t-il encor , retranchez les années
Qui me séparent de mon bien.
Hâtez mes grandes destinées :
Hors de-là je ne goûte rien.
Çà dit le Sort , malgré ton imprudence
Je ferai mieux que tu ne veux.
C'en est fait , tu va être heureux ;
Je te rends à ton ignorance.
Bon lot ! bien à propos tout homme en fut pourvu.
Sans cela notre impatience
Feroit un mal d'un bien prévu.
Et le mal nous tueroit d'avance.



LES ARBRES.

F A B L E X I.

CHEZ nos Ayeux , à qui Dieu fasse paix ;
Un Astrologue étoit un meuble nécessaire.

Sans son avis on ne pouvoit rien faire.

La Raison commandoit ; il reste encore un mais ;

Qu'est-ce que l'Astrologue augure de l'affaire ?

Vouloit-on bâtir, voyager ,

Vendre, aller faire des emplettes ,

Se marier ou se purger ?

Il vous falloit surtout le *Visa* des Planetes.

Tout Astrologue étoit prisé son pesant d'or ,

Idiot préjugé, qui n'exceptoit personne !

L'homme est si sot , que je m'étonne

Que la mode n'en dure encor.



UN grand Seigneur ami du Jardinage ,
Avoit des arbres à planter.

Son Prédiseur qu'il s'en va consulter ,

Fait son thème , étudie , & trouve pour l'ouvrage
Les Céléstes aspects dont il faut profiter.

Allons, dit le Docteur , qu'on plante tout-à-
l'heure ;

Le Ciel ne veut ni délai , ni demeure ;

Si l'on tarde un moment, ces arbres sont perdus.

Pour l'influence bienfaisante

Je ne compte qu'une heure au plus

Soudain on obéit, on plante ;

En moins de rien voilà nos arbres en état ,

Munis d'un bon certificat.

Ils devoient atteindre un grand âge ;

Grêle , pluie & vents en courroux ,

Main d'homme n'y pourroit causer aucun dom-
mage ;

Le Ciel les protégeoit envers & contre tous.

A quelques jours de ce plantage ,

Le Seigneur prend un nouveau Jardinier.

Le plan ne lui plut pas ; il arracha l'ouvrage

Qui selon lui n'eut pû fructifier.

Quand le Seigneur le vit ; Ah malheureux , ah
traître !

Qu'as-tu fait là , dit-il au déplanteur ?

Ces arbres auroient fait le plaisir de ton Maître.

Mon Astrologue en ce point grand Docteur ,

Avoit pour les planter pris l'instant bienfaiteur ,

Où tout le a) Sénat planétaire

M'étoit garand du succès de l'affaire.

Tout beau , dit le Manant , à tort vous vous fâ-
chez ;

Je n'entends-rien , Monsieur , à votre Dialogue :

Mais vos arbres sont arrachés :

L'instant ne valoit rien ; battez votre Astrologue.

(a) Toutes les planetes.

APOLLON ET MINERVE,

Médecins.

F A B L E X I I.

A M. DE FONTENELLE.

FONTENELLE, grand maître & de Prose & de
Rime,

De qui l'esprit contient tous les esprits,
Et qui, doué d'une raison sublime,
Ne l'as point aux dépens des Graces & des Ris :
Je traite dans ces vers la science commune
Que personne n'apprend, que chacun croit sçavoir,
La Morale ; & de peur qu'elle soit importune,
Sous des voiles rians je la fais entrevoir.
Tu sçais à fonds cet art qu'à peine l'on effleure.
Avant de t'élever aux spéculations,
Tu t'étois muni de bonne heure
Du principe des actions.
Prononce donc sur mes Allégories ;
Juges-en sans appel le fonds & le détail :
C'est à tes lumieres chéries
Que je soumets tout mon travail :
Non pas qu'en tout j'espère gain de cause ;
J'aurai tort en plus d'un endroit.
Ici la rime souffre, & plus loin c'est la chose ;

Je n'irai pas peut-être à mon but assez droit ;
 Parfois un mot intrus d'un autre tient la place ,
 Et quelquefois le tour est vicieux ;
 Tantôt trop de foiblesse , & tantôt trop d'audace ;
 Même , où j'aurai bien fait , j'aurai manqué le
 mieux.

Mais quoi ! ne sçai-tu pas quelle espèce est la nô-
 tre ?

Chacun de ses talens a beau s'enorgueillir :
 Dès qu'on est homme , il faut faillir ,
 Et je suis homme en cela plus qu'un autre.



(a) APOLLON & (b) Minerve étoient bannis des
 Cieux.

Pour quel sujet ? Cela n'importe ;
 Passons-nous-en ; le Souverain des Dieux ,
 Quand tel est son plaisir , met les gens à la porte :
 On obéit , faute de mieux.

Que faire , dirent-ils ? sevrer (c) de l'Ambroisie
 Il faut chez les Mortels aller gagner sa vie.

Moi , dit le Dieu , je sçais un bon métier.
 J'ai bien aussi le mien , répondit la Déesse.

Ils firent choix d'une ville de Grèce ,
 Et s'établirent là , chacun en son quartier.

Apollon se fit Empirique ;
 Guérissoit tous les maux du corps ;

(a) Apollon Dieu de la Médecine.

(b) Déesse de la sagesse.

(c) Nourriture des Dieux.

Des organes usés rajustoit les ressorts ;
 Pour chaque maladie avoit un spécifique.

Quant à Minerve , elle exerçoit

Une plus haute Médecine ;

C'étoit l'ame qu'elle pansoit ;

En extirpoit le mal jusques à la racine.

L'Homme est ami du stile charlatan :

Bien le sçavoit la prudente Déesse.

Elle l'affecta donc , & comme Orvietan ,

Elle débitoit la Sagesse.

Son affiche portoit en caractères d'or

Qu'à son art souverain rien n'étoit incurable.

Que l'on m'amene un scélérat , un diable ;

Quelque chose de pis encor ;

Je vous le rends blanc comme neige ;

Je vous le guéris net d'un seul trait d'Elixir :

Au sortir de chez moi les Vertus en cortège

Marcheront sur ses pas ; il n'aura qu'à choisir.

Je vous redresse un esprit gauche ;

Je vous nétoye un cœur gangrené de débauche ;

Fièvre d'ambition , au feu toujours nouveau ,

Avec redoublement & transport au cerveau

Mensonge continu , malice invétérée ,

Avarice désespérée ,

Tous les Vices en un monceau ,

Je m'en joue , & cent fois j'ai fait semblables cures.

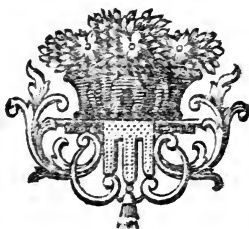
Et n'allez pas penser que ce soient impostures :

Usez de mon remède , & je n'en veux le prix

Que de ceux que j'aurai guéris.

Apollon faisoit mieux, on le payoit d'avance ;
Avant la guérison il vendoit l'espérance.
Cependant tout couroit chez le Dieu Médecin ;
Surchargé de pratique, il prenoit davantage ;
La foule en augmentoit ; on eût tout mis en gage ,
Plutôt que de manquer le remède divin.
Il fut riche bien-tôt , comme un Homme d'affaire,
Et Minerve n'étréna pas.

Les maux du corps font tout notre embarras :
Ceux de l'ame n'importent guère.



LE TRÉSOR.

F A B L E X I I I.

UN Prince voyageoit, cherchant les aventures,
 Mais non pas tout à fait en Chevalier errant ;
 Il marchoit avec suite , avoit pris ses mesures ,
 Sa cassette suivoit , bon trésor , sûr garand.
 Contre mille besoins enfans des longues courses ;
 Le courage & l'argent , c'étoit là ses ressources.
 Il apperçoit un jour , écrits sur un rocher ,
 Ces mots en vrai stile d'Oracle :
Je mene au Grand Trésor qu'un Dieu voulut ca-
 cher ;
 Il est gardé par maint obstacle ,
 Et d'abord , pour premier miracle ,
 C'est par mon sein qu'il faut marcher.
 Perçons-le, dit le Prince. On assemble mille hom-
 mes ,
 Travaillans jour & nuit , bien nourris , bien payés ;
 Et moyennant de grosses sommes
 En peu de jours les chemins sont frayés.
 Le rocher traversé , se présente un abîme.
Le Trésor est plus loin , dit un autre écriteau ;
 Comble-moi. Soit , comblons ; dit l'Amadis (a)
 nouveau ;

(a) Héros d'un fameux Roman de Chevalerie.

Le Trésor , à ce que j'estime

Sur ces précautions , doit être un bon morceau.

Nouveau travail & nouvelles dépenses.

Mais l'abime comblé , les belles spérances

Se reculent encor. D'une épaisse forêt

Un Pin gravé lui dit : *Le Trésor est tout prêt ;*

Mais pour aller jusqu'à sa niche ,

Il faut abattre bien du bois.

Sur nouveaux frais , on travaille , on défriche ;

La cassette du Prince est enfin aux abois.

Il arrive au travers de la futaye ouverte

Dans une campagne déserte.

Un seul Dragon gardien du Trésor ,

Lui dit : ce n'est pas tout , il faut me vaincre encor.

Bon , dit l'autre ; il s'agit maintenant de courage ;

Ma bourse étoit à bout , ma valeur ne l'est pas.

Il fond sur le Dragon , qui réveillant sa rage ,

Et d'un regard terrible annonçant le trépas ,

Vomissoit un affreux nuage

De fumée & de feux précurseurs du carnage.

Le Prince combat en Héros ;

Le danger même l'évertuë.

Il porte mille coups ; le sang coule à grands flots ;

Il est blessé vingt fois ; mais à la fin il tuë.

Enfin , voici , dit-il , le Trésor qu'on me doit.

Il appelle ; on vient voir ; on calcule la somme ;

On trouve , sou pour sou , tout l'argent qu'à nôtre
homme

Avoit coûté ce grand exploit ;

232 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE,
Et d'un baume excellent deux petites mesures,
Juste , ce qu'il en faut pour guérir ses blessures,
Le Dieu s'étoit joué du Chevalier errant.

Il vouloit par-là nous apprendre,
Qu'après bien des peines souvent
On n'est pas mieux qu'auparavant.
Heureux qui n'est pas pis ! ce sont graces à rendre.



LE CHAMEAU.

FABLE XIV.

PAR pitié pour le Fou souvent le Sage plie ;
Pour vrai respect le Fou prend sa pitié.
L'égard qu'on a pour la folie ,
La rend plus folle de moitié.
Ce grand ne peut souffrir que l'on le contredise.
Eh bien , soit , vous avez raison.
Nous voilà pris au mot : pas le moindre soupçon
Qu'il vient de dire une sottise ,
Et que notre ménagement
Lui dit qu'il est sot doublement.
On voit un Auteur fanatique ,
Sur chacun de ses vers prêt à s'extasier ,
Pâlissant , frémissant à la moindre critique :
De peur de le mortifier ,
Nous nous prêtons à sa manie ;
Un mot d'éloge échappe ; & mon homme est perdu.
L'Idiot désormais se va croire un génie.
Vous l'avez dit : du moins , l'a-t-il bien entendu.
J'alléguerois sans peine un tas d'autres exemples ;
La Morale n'a point de matières plus amples :
Mais je n'épuise rien ; & de crainte d'enuni ,
L'Art demande que je m'arrête.
Dire tout au Lecteur , cela n'est pas honnête :
C'est trop se défier de lui.

POUR mille bons endroits , les Chameaux ont un
vice ;

Ce n'est pas trop ; le pied leur glisse ;
Ils sont sujets à s'écarter.

Ceci posé , je puis conter

Comme un Chameau , d'ailleurs fort sage & fort
honnête ,

S'enorgueillit d'un cas qui lui tourna la tête.

Avec ce Monsieur-là , ceux qui le conduisoient
Alloient passer un mont fort rude.

Le Chameau patissoit ; ses pieds s'y refusoient ;

Nos gens sont en inquiétude ;

Pour rendre le chemin moins glissant & plus beau ,
Ils mettoient des tapis sous les pieds du Chameau.

A la précaution qu'il prend pour déférence ,

Le Chameau se rengorge ; il vous fait le gros dos ;

Compte ses pas , comme un Pedant ses mots,

Et marche gravement ainsi qu'une Eminence.

A passer la montagne il met le jour entier ;

Et la nuit toute entiere il rêve

A l'honneur du tapis ; le sommeil n'y fait trêve ;

Il ne dort point , de peur de l'oublier.

Mais quand , le lendemain , on veut qu'à l'ordi-
naire ,

Pour recevoir sa charge il baïsse les genoux ,

Qu'est-ce , Messieurs ? êtes-vous fous ;

Dit le Superbe Dromadaire ?

N'est-

N'est-ce pas moi qu'hier vous traitiez en Seigneur ?

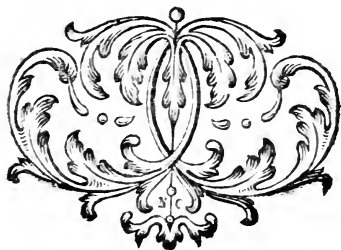
Suis-je aujourd'hui d'une autre espèce ?

Ses Maîtres à grands coups guérissent son yvresse,

Allons, bas, maître raisonneur ;

Le tapis t'a gâté : ce n'étoit pas honneur ;

C'étoit égard pour ta foiblesse.



LES AMIS TROP D'ACCORD.

F A B L E X V.

IL étoit quatre Amis qu'assortit la Fortune ;
Gens de goût & d'esprit divers.
L'un étoit pour la Blonde, & l'autre pour la Brune;
Un autre aimoit la Prose , & celui-là les Vers.
L'un prenoit-il l'endroit ? l'autre prenoit l'envers.
Comme toujours quelque dispute
Assaisonnoit leur entretien ,
Un jour on s'échauffa si bien ,
Que l'entretien devint presque une lutte.
Les poumons l'emportoient ; Raison n'y faisoit
rien.
Messieurs , dit l'un d'eux , quand on s'aime ,
Qu'il seroit doux d'avoir même goût, mêmes yeux!
Si nous sentions , si nous pensions de même ,
Nous nous aimons beaucoup , nous nous aime-
rions mieux.
Chacun étourdimement fut d'avis du problème ,
Et l'on se proposa d'aller prier les Dieux
De faire en eux ce changement extrême.
Ils vont au Temple d'Apollon
Présenter leur humble Requête ;
Et le Dieu sur le champ , dit-on ,
Des quatre ne fit qu'une tête :
C'est-à-dire , qu'il leur donna

Sentimens tout pareils & pareilles pensées ;

L'un comme l'autre raisonna.

Bon , dirent-ils , voilà les disputes chassées

Oui , mais aussi voilà tout charme évanoui ;

Plus d'entretien qui les amuse.

Si quelqu'un parle , ils répondent tous , Oüi.

C'est désormais entr'eux le seul mot dont on use.

L'ennui vint : l'amitié s'en sentit altérer.

Pour être trop d'accord nos gens se désunissent.

Ils cherchent enfin , n'y pouvant plus durer ,

Des amis qui les contredissent.

C'est un grand agrément que la diversité.

Nous sommes bien comme nous sommes.

Donnez le même esprit aux hommes ;

Vous ôtez tout le sel de la société.

L'ennui nâquit un jour de l'Uniformité.



L A P A I X.

F A B L E X V I.

ENTRE les Dieux jadis survint un incident
Les uns vouloient perdre une Ville ,
Les autres la sauver ; ils s'échauffent la bile ;
Peu de raisons , grand bruit , & couroux impru-
dent :
On se raille , on s'outrage , & rien ne se décide ;
Déjà , l'un l'autre s'excédant ,
Pluton branle sa fourche , & Pallas son Egide ,
Et le Dieu des Mers son Trident.
Quoi , Messieurs , dit Jupin ; quoi , pour une au-
tre (a) Troye ,
La guerre encor s'élèveroit chez vous ?
Voulez-vous toujours qu'on vous croye
Des Dieux capricieux & fous ?
N'a-t-on pas dit assez de sottises de nous ?
Holà , la Paix , dit-il ; la Paix. Point de nouvelles ;
La Paix n'étoit au Ciel ; il fallut la chercher.
Va , Mercure , ajuste tes ailes ;
J'ignore où cette Paix peut s'être allé cacher ;
Cherche-la vite & me l'amène.
Mercure part , arrive , & le tout d'une haleine.

(a) Les Dieux avoient pris parti les uns pour les Troyens & les autres pour les Grecs ; Et ils combattirent même les uns contre les autres.

Le voilà d'abord à la Cour.

On sçait que Politesse habite ce séjour :

Le Dieu croit tenir son affaire.

On s'y louë, on s'embrasse, on s'empresse à se
plaître ;

Offres, soins obligeans , complimens faits au tour.

Bon , n'allons pas plus loin ; mais il se défabuse ;

Il voit bien-tôt que c'est traitresse ruse ,

Que tout est divisé , qu'on se hait , qu'on se nuit ,

Que la guerre est réelle , & le reste un vain bruit.

Aux Tribunaux Mercure se transporte ;

Non pas qu'il crût trouver la Paix chez les Plai-
deurs ,

Mais chez les Magistrats : Gravité les escorte ;

La Paix regne en leur air , & semble être en leurs
cœurs.

Mais il s'y trompe encor ; Thémis embarrassée

Ne peut les accorder sur le sens de ses Loix ;

Chacun plaide pour sa pensée ;

Chicane brouille tout , les avis & les droits.

Des Tribunaux Mercure court aux Temples ;

Leurs Ministres , dit-il , doivent les bons exem-
ples ;

J'y trouverai la Paix. Non pas la Paix , je croi ,

Monfieur le Dieu ; mais bien Discorde continuë ,

Sentimens opposés , haine , mauvaise foi.

L'un soutient son Oracle , & l'autre sa Statuë ;

Chacun veut tout tirer à soi.

Voyons chez les Sçavans ; car la science est une ,
Dit le Dieu ; ces Messieurs doivent être d'accord.

Point du tout ; jalouse Rancune

Au milieu d'eux est comme dans son fort.

Dispute à l'infini ; procédé malhonnête ;

Modernes , Anciens , sont toujours en procès.

Homere étoit un Dieu. Non , c'étoit une Bête ,

Dit l'autre : & des deux parts excès.

Mercure de ce pas s'en va dans les familles.

Que trouve-t-il chez les Epoux ?

Prudes & débauchés , coquettes & jaloux ,

Maris caducs , Femmes qu'on laisse Filles ,

Et s'en vengeant peut-être ; enfin les béatilles

De l'Himénée , ennuis , chagrins , dégoûts :

L'un dit blanc , l'autre noir ; voilà comme ils sont
tous.

Entre Freres autre discorde ;

Jalousie , intérêt , & toujours démêlés.

Ne trouverai-je donc personne qui s'accorde ?

Tous les cerveaux sont ils troublés ,

Dit Mercure ? Du moins les Enfans & les Peres...

Autre erreur , & nouveaux débats.

Il les trouve appointés contraires ,

Ou les Peres sont durs , ou les Enfans ingrats.

O juste Ciel ! j'ai fait une belle ambassade , (b)

Di cõt déjà Mercure , en retournant aux Cieux :

Mais comme en son chemin il détournoit les yeux ,

(b) Paroles de Sosie dans l'Amphitrion.

Il voit la Paix assise , ainsi qu'une Nayade , (c)
Au bord d'une fontaine & sous de verds rameaux,
Ah , te voilà ; dit-il ? J'habite ces hameaux,
Lui répond elle , avec ce Solitaire.
Fort bien , reprit Mercure , à ce que je puis
voir,
Non plus que nous , l'Homme a beau faire ;
Il faut être seul pour t'avoir.
Encor avec soi-même a-t-on plus d'une affaire.

(c) Nymphé des Eaux.



LE CHEVAL ET LE LION.

F A B L E X V I I.

DOUTEZ, Mortels, doutez ; car vous ne sçavez rien.

Je ris , quand je vous vois prendre l'affirmative ;

Je ris quand je vous vois tenir la négative :

Doutez , vous dis-je encor ; cela seul vous sied bien.

Point de questions décidées ;

Vous n'avez qu'un petit cerveau ,

Où voltigent quelques idées

Qui ne sont pas du vrai l'infailible flambeau.

Il est ailleurs un Océan immense

De vérités qui ne vous luisent point ;

Et votre Etre même est un point

Que vous sentez sans connoissance.

Après cela , pourriez-vous bien

En croire sur le reste un orgueil qui vous flatte ?

Apprenez seulement ce que sçavoit (a) Socrate :

Sçachez que vous ne sçavez rien.



CERTAIN Cheval natif de la Norvege
Voyageur d'inclination,

(a) Philoso. he Grec , il avoit coutume de dire qu'il ne sçavoit rien , quoique l'Oracle l'eût déclaré le plus sage des hommes.

Etoit sorti de son Climat de neige

Pour voir le monde ; il passe en *b*) Albion,

Puis en France , en Espagne , & poussant son
voyage

Aborde enfin à l'Africaine plage.

C'étoit-là que Sire Lion,

Prince absolu du voisinage,

Donnoit son sens , son appetit pour loi.

L'Etranger sçavoit vivre , & pour lui rendre hom-
mage ,

Il se fait présenter au Roi.

L'Audience est des plus superbes ;

Le Lion est assis sur un haut Trône d'herbes ;

Et sous un riche dais de rameaux enlaissés :

Ses Courtisans nombreux autour de lui placés ,

Sur l'air du Souverain composoient leurs visages.

Soyez le bien venu , dit-il , & commencez

A me raconter vos voyages.

J'ai du loisir ; parlez , & me réjouissez.

Sire , dit le Cheval faisant la révérence ,

Sçachez d'abord la différence

De mon país à celui-ci ,

Les hommes y sont blancs ; je les vois noir ici.

Là les campagnes & les arbres

Brillent d'une blanche roison ,

Que le Ciel y verse à foison

Les fleuves durs comme les marbres ,

Se traversent à pied- , portent d'énormes poids.....

O l'insolent menteur ! interrompt le Monarque ?

250 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE,
Me croit-il une dupe ? en ai-je quelque marque ?
Est-ce ainsi qu'on impose aux Rois ?
Notre Voyageur quadrupède
Veut repartir ; il n'est plus tems.
Au diable le trompeur de gens,
Cria toute la Cour : on vous le chasse ; il cède.
Aux coups de cornes & de dents.

Tel esprit fort , soit disant infailible ,
Nie avec même orgueil , tout ce qui le surprend.
Je ne le conçois point ; donc il est impossible.
Vrai fillogisme d'ignorant !



LES ANIMAUX COMÉDIENS,

F A B L E X V I I I.

A MONSIEUR GILLOT.

GILLOT, mon frere en Apollon ;
Car ce n'est pas par fantaisie
Que la Peinture avec la Poësie
Fraternise au sacré Vallon ;
Leur origine en effet est pareille ;
L'une & l'autre est un don des Cieux :
Ce que par les discours l'une peint à l'oreille ,
L'autre par les couleurs sçait le conter aux yeux.
Les Animaux qui parlent dans mes Fables ,
Doivent agir dans tes tableaux.
Montre-les sous des traits naïfs & véritables ;
Que sous ta main , Quadrupèdes , Oiseaux ,
Insectes , que tout prenne une ame.
Vole plutôt au Ciel y dérober la flâme
Dont (a) Prométhée autrefois anima
Le corps humain que lui-même il forma.
Argumente par ton génie
Contre l'orgueil Cartésien
Dont la Logique aux animaux dénie

(a) Il fut puni pour avoir animé l'homme du feu qu'il avoit
dérobé dans le Ciel.

252 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE ;
Crainte , desir & tout : je n'y souscris en rien.
Je les fais raisonner ; & ton art , je m'en flate ,
M'empêchera de paroître menteur :
Tout Animal par toi va dire au Spectateur :
Qu'en pensez-vous ? suis-je Automate ?



LES Animaux , un jour jouïoient la Comédie.
Théâtre artistement formé de rameaux verts ;
Dans les entr'actes symphonie
D'Oiseaux , de Rossignols experts.
Le plus beau cependant n'étoit pas l'harmonie.
Ce qui se faisoit plus louer ,
C'étoit l'assortiment des rôles au génie
Des Acteurs qui devoient jouer.
Le Lion fait le Roi ; Roi qu'il étoit lui-même ,
Doute-t-on que sa Majesté
Ne soutint bien l'honneur du diadème ?
Qu'il ne prît , comme il faut , le ton d'autorité ?
Le Taureau fait l'Amant ; air noble , mine haute ,
Et vive flâme dans les yeux ;
Passion ne lui faisoit faute ;
Sentant ce qu'il disoit , sentant même encor mieux.
Le Chien prudent & plein de zèle ,
Etoit de l'Amoureux le confident fidèle.
La Genisse à la blanche peau ,
Parée encor de sa jeunesse ,
Faisoit le rôle de Princesse ,
Recevant fierement les soupirs du Taureau.

Le Tigre pour regner ménageoit une ligue ;
D'un vrai conspirateur il avoit le maintien :
 Bref, afin qu'il n'y manquât rien ,
 Le Renard conduisoit l'intrigue.
 Le beau spectacle que c'étoit
Qu'un choix de tels Acteurs , tous dans leur caracté-
 re !

Etoit-ce une action que l'on représentoit ?
Non , c'étoit le vrai même ; on ne pouvoit mieux
 faire ;

C'étoit la bonne troupe : aussi l'on s'y portoit.
Mais , un Singe un beau jour en levant les épaule-
 les ,

 O , dit-il , les pauvres Acteurs !

Il gagea que lui seul joueroit tous les rôles ,
 Et raviroit les Spectateurs.

 On vous le prend au mot ; il joue ,
 Contrefait tout en moins de rien ;

Mais que servent ses sauts , sa grimace & sa moue ?

 En faisant tout , il ne fait rien de bien.

Pour imiter le Roi , sur ses picds il se hausse ,
Il fronce le sourcil , crie haut , fait l'emporté ;

 Et ne met qu'une grandeur fausse
 En place de la Majesté.

Il fait l'Amant sans grace & sans délicatesse ;

Le Confident sans zèle & sans discrétion ;

 Met dans le rôle de Princesse

Force mines , faux airs , mainte affectation ;

Dans le Séditieux ne fait voir que bassesse ,

254 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE;
Ne mêle aucun courage avec l'ambition.

Enfin au lieu d'un intrigant habile ,
Il ne montra qu'un étourdi.
De sifflets redoublés l'Acteur est assourdi.
Que ne se donnoit-il pour bouffon , pour agile ?
Dans la farce on l'eût applaudi.

La vie humaine est une pièce ,
Où nous avons notre rôle à jouer.
Chacun a le sien propre où Nature le dresse.
En veut-on prendre un autre ? on se fait bafouer.



LE TYRAN DEVENU BON.

F A B L E X I X.

NON , il n'est rien de ce que nous voyons
Qui ne parle & ne nous instruisse.
Tout est matiere à nos réflexions ;
Tout événement moralise.
Sçachons donc réfléchir , méditer , raisonner ;
Sans ce point là l'Homme & la Bête
Sont même chose : on pourroit les donner
L'un pour l'autre , tête pour tête.
Ne comptons point sur les avis d'autrui :
Ils ne causent souvent que colere ou qu'ennui.
De tout Censeur , quel qu'il puisse être ,
Le sermon nous est odieux ;
Quand on se parle , on s'écoute bien mieux ;
Pour être bon disciple , il faut être son maître.
Pourquoi cela ? demande t-on.
En voici , je croi , la raison.
C'est qu'on ne sent quand un autre nous blâme
Que la honte d'être en son tort :
Sentiment douloureux qui repousse notre ame.
Et qui lui seul épuise son effort.
Mais , quand soi-même on sçait se faire entendre
Que la Raison nous doit donner la loi ,

On sent l'honneur de se reprendre ;

Et le plaisir de ne céder qu'à soi.

Ce qu'un autre nous dit se grave sur le sable ;

Ce que nous nous disons se grave sur l'airain.

Ainsi fut fait l'esprit humain ;

Et vous l'allez voir par ma Fable.



IL étoit un Tyran , l'horreur de ses Vassaux ;
 Qui se joua long-tems au gré de son envie ,
 De leur honneur , de leurs biens , de leur vie.
Guerre , famine , peste , & s'il est d'autres maux ,
 Tous ensemble eussent moins affligé la Province ,
 Que ne faisoit ce méchant Prince.

Il changea pourtant un beau jour.

Le Tyran se transforme en Prince débonnaire ;
 Neron devint Titus , & son Peuple eut un pere :
 Il en étoit l'horreur ; il en devint l'amour.

Un de ses Courtisans lui demandant la cause

De cet étrange changement ;

Tout étrange qu'il est , dit le Roi , peu de chose.

L'a produit en un seul moment.

Un jour que j'étois à la chasse ,

J'apperçus un Renard , qui de gayeté de cœur
 Etrangloit un Poulet qui lui demandoit grace :
 Soudain accourt un Loup d'aussi mauvaise humeur ,
 Qui vous met le Renard en quartiers sur la place.

Je vois un Tigre au même-tems ,

Qui sur le Loup assouvissant sa rage

Vous le déchire à belles dents ;
Et le Tigre après ce carnage ,
Alla tomber plus loin sous les traits de mes gens.
Je m'avisai de trouver là l'image
De mes tyranniques penchans ;
Et je me rappelai cette vengeance sage ,
Qui garde en ses trésors un salaire aux méchans.
Le bien ou le mal se moissonne ,
Selon qu'on sème ou le mal ou le bien.
Cette réflexion fit naître en moins de rien
Tout le changement qui t'étonne.

Sans qu'il en voulût être instruit ,
On l'avoit mille fois étourdi de ce thème ;
Mais la leçon porta son fruit ,
Dès qu'il se la donna lui-même.



LA VICTIME.

F A B L E X X.

D'UNE blanche Genisse , honneur de son trou-
peau ,

On fit choix pour un Sacrifice.

Le Dieu que par l'offrande on veut rendre pro-
pice ,

N'avoit jamais goûté d'un si friand morceau.

Le front orné de saintes bandelettes ,

Elle brilloit des plus riches couleurs.

La tête couverte de fleurs ,

Elle marche au son des trompettes ;

Grande musique à plusieurs chœurs.

Que de cérémonie ! eh ! que puis-je connoître ;

Dit la Genisse , à tout ceci ?

Serois-je donc Déesse ? & pourquoi non ? peut-être :

Aux respects qu'on me fait paroître ,

Il faut bien qu'on le pense : Eh bien , pensons-le
aussi.

Elle entre au Temple , en raisonnant ainsi.

Nouveaux honneurs ; à l'autel on la mène ;

Le feu sacré s'allume ; on fait fumer l'encens.

De sa Divinité la voilà plus certaine ,

N'en doutons plus , dit-elle ; je me sens ;

Ils m'adorent ces bonnes gens.

Par le (a) Stix je payerai leur peine.

Certaine Mouche alors , fort incivilement ,

Bourdonne autour de la Genisse ,

Tais-toi ; ne vois-tu pas que ton bourdonnement ,

Dit la nouvelle Io (b) , trouble le Sacrifice ?

A mon Apothéose est-ce à toi de souffler ?

Pardon , je ne veux rien troubler

Dit la Mouche ; j'attends seulement qu'on t'immole ,

Pour te savourer à loisir :

Le mets est bon sur ma parole ;

Ces Messieurs sçavent bien choisir.

Seule tu vaux un (c) Hecatombe. . .

La Mouche parle encor , que la Genisse tombe.

Le fer sacré termine ses erreurs ;

De son sang la terre est couverte.

Ainsi les insensés s'applaudissent d'honneurs

Qui les menent droit à leur perte.

(a) Fleuve de, Enfers , que les Dieux prenoient à témoin de leurs sermens.

(b) Nymphe aimée de Jupiter , métamorphosée en Vache par Junon & reçue enfin parmi les DéesSES , sous le nom d'Iris. §

(c) Sacrifice de cent Taureaux.



LES MOINEAUX.

F A B L E XXI.

N O T R E Cœur veut avoir sa pleine liberté ;
L'ombre de contrainte le blesse ;
Et c'est un Roi jaloux de son autorité ,
Jusques à la délicatesse.
Cet objet me plaît ; mais sur tout
Ne m'obligez pas de m'y plaire.
Ordonnez-moi ce que je voulois faire ;
Vous allez m'en ôter le goût.
Eh ! pourquoi cette Loi m'est-elle rigoureuse
En me liant à mon plaisir ?
C'est que je n'y sens plus cette douceur flatteuse ;
Que je goûtois à le choisir.
En choisissant , je croi du diadème
Exercer les droits souverains.
Quelque ordre survient-il ? je ne suis plus le même ;
Le sceptre me tombe des mains.
Je songe alors à secouer ma chaîne ,
Impatient de rentrer dans mes droits :
L'objet de mon plaisir le devient de ma peine ;
Ma dépendance est tout ce que j'y vois.
Tout beau , me dira-t-on ; réprimez ce langage ;
Nos devoirs selon vous sont donc un esclavage ?
La loi qui les prescrit nous devrait allarmer.
Non pas ; car elle est pour le Sage

La beauté même qui l'engage ;
Et c'est choisir que de l'aimer.



DANS un bois habité d'un million d'Oiseaux ,
Spacieuse cité du Peuple volatile ,
L'Amour unissoit deux Moineaux
Amour constant , quoique tranquile ;
Caresse sur caresse , & feux toujours nouveaux ;
Ils ne se quittoient point. Sur les mêmes rameaux
On les eût vûs perchés toute la matinée ,
Voler ensemble à la dinée ,
S'abreuver dans les mêmes eaux ,
Célébrer tout le jour leur flâme fortunée ,
Et de leurs amoureux duos (a)
Attendrir au loin les Echos.
Même roche la nuit est encor leur hôteffe ;
Ils goûtent côte à côte un sommeil gracieux ;
L'une sans son amant , l'autre sans sa maitresse ,
N'eût jamais pû fermer les yeux.
Ainsi dans une paix profonde ,
De plaisirs assidus nourrissant les amours ,
Entre tous les Oiseaux du monde
Ils se choissoient tous les jours.
Tous deux à l'ordinaire allant de compagnie ,
Dans un piège se trouvent pris ;
En même cage aussi-tôt ils sont mis.

(a) Airs qui se chantent à deux.

262 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE,
Vous voilà , mes enfans ; passez-là votre vie ;
Que vous êtes heureux d'être si bon amis !

Mais dès le premier jour il semble
Que le couple encagé ne s'aime plus si fort ;
Second jour , ennui d'être ensemble ;
Troisième , coups de bec ; puis on se hait à mort.

Plus de duos ; c'est musique nouvelle ;
Dispute & puis combat pour vuidier la querelle
Qui les apaisera ? pour en venir à bout ,
Il fallut séparer le mâle & la femelle.
Leur flâme en liberté devoit être éternelle ;
La nécessité gâta tout.





LIVRE CINQUIEME.

LE PHOENIX ET LE HIBOU.

FABLE PREMIERE.

A LA REINE DE PRUSSE.



'A I commencé mon Livre par
mon Roi ;

Une autre Majesté couronnera
l'ouvrage.

Reine , agréé ici mon ouvrage ;

Ce tribut étranger n'en vaut que mieux pour toi.

L'encens de tes Sujets ressent la dépendance ;

Tous leurs hommages te sont dûs :

Ils sont sujets de ta puissance ;

Je ne le suis , moi , que de tes vertus ,

J'ai consulté la Renommée

Sur ton cœur & sur ton esprit ;

La bonne Courriere charmée

264 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE ,

En dit merveille , & jamais ne tarit.

Le Ciel dans ton ame , dit-elle ,

A versé les plus grands trésors ;

La noble Vérité , la Justice fidelle

En sont les sublimes reffors.

Ce que de sages loix à tes Peuples commandent ;

Tu sçais l'inspirer par tes mœurs ;

Et ta vertu soumet des cœurs

Qui rebelles aux loix , à l'exemple se rendent.

Plus d'une Princesse sous toi

Apprend à soutenir ton sacré caractère ;

S'instruit à faire un jour , à l'envi de sa Mere ,

Les délices d'un Peuple , & le bonheur d'un Roi.

La Déesse , en passant , m'a dit que ton suffrage

Ne se refusoit pas à mes heureux écrits :

Sans doute la vertu dont j'y trace l'image ,

Y met à tes yeux quelque prix.

Mes Fables à peine encor nées

Aspirent aux mêmes honneurs.

De mes Odes reçois les Sœurs ;

Que ces Cadettes formées

Trouvent auprès de toi le sort de leurs Aînées :

Elles te font leur cour , tout au moins par les
mœurs.

Puisse ton jeune Fils , qui sous de sages guides

Va s'instruire à donner la loi ,

Partager les leçons solides

Que j'ose donner à mon Roi !



PHÉNIX ;

PHÉNIX, premier du nom, Roi des champs d'A-
rabie ,

Grand adorateur du Soleil ,

Avoit , comme un vrai Saint , passé sa longue vie :

Le Peuple ailé n'eut jamais son pareil.

L'Oiseau religieux , après plus de cent lustres ,

A son terme étoit parvenu.

L'ordre enfin veut qu'il meure ; à peine il l'a connu ,

Que sans regret à ses destins illustres

Sans se plaindre , sans s'alarmer ;

Il travaille au bucher qui doit le consumer :

Un Hibou près de là , caché dans un trou d'arbre

Misérable , vieux , mal en point ,

Souffrant & glacé comme un marbre ,

Maudissoit le Soleil qui ne l'échauffoit point.

Mon frere, dit le Saint, à quoi bon ce blasphème ?

Prends patience , & meurs mieux que tu n'as
vécu ;

La mort n'est point un mal ; crois-le . . . Crois-le
toi-même ,

Dit le Hibou ; moi je suis convaincu

Que c'en est un ; je veux m'en plaindre.

Quand je me portois bien , j'ai fait comme il m'a
plû ;

Je meurs encor sans me contraindre ,

Et ton Sermon est superflu.

D'ailleurs , tu parles bien à l'aise ,

Toi , qui seul de ton ordre avec le monde es né ;

Ton Dieu , le Soleil même , à peine est ton Aîné :

Est-il étonnant qu'il te plaise

De mourir ? tu dois être sou

Et du Monde & de son allure :

Si j'avois eu de jours aussi pleine mesure ,

Je regretterois moins mon trou.

Qu'aurois-tu vû de plus ? dit l'Arabique Apôtre ;

C'est toujours même chose ; un jour ressemble à
l'autre :

Mourant tous deux au même instant ,

Nous aurons vécu tout autant.

Adore le Soleil de qui tu tiens la vie ;

Et repens toi de l'avoir fui.

Quel bien t'est revenu de cette fuite impie ,

Que remords , que chagrin , qu'ennui ?

Mais je finis ; le temps se passe ;

Et je suis pressé de mourir.

Serviteur , & grand bien te fasse ,

Dit le Hibou ; pour moi je veux guerir.

Le Phœnix alors suit son zèle ;

D'Aromates , de bois acheve son bucher

Aux rayons du Soleil l'allume de son aile ;

Et soumis , il s'y va coucher.

Les feux emportés par Zéphire

Prennent au logis du Hibou :

Sur son bucher le Saint expire ,

L'Impie expire dans son trou.

Mais l'un meurt pour toujours , & l'autre de sa
cendre

Renaît avec tout son éclat.

A l'immortalité le Juste doit s'attendre :

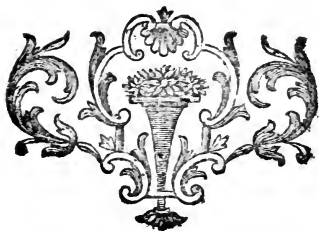
La mort & pis , est pour le scélérat.

Mais c'est dommage , ce me semble ;

D'avoir encor à dire une autre vérité.

Le Phœnix est unique ; & pour la rareté ,

Le Juste à peu près lui ressemble.



LE FESTIN DU LION.

F A B L E I I.

LE Lion, en bon Roi, voulut traiter sa Cour.
 Il n'étoit pas comme ces Rois de l'Inde,
 Qu'on ne voit point, qui craignent le grand
 jour,
 Et dont la majesté sur la terreur se guinde :
 Assuré de la crainte, il vouloit de l'amour.
 On s'assemble à son antre, où la table est servie,
 Ses Cuisiniers avoient mis là leur art ;
 Chevres, bonne Volaille, & Moutons gras à lard ;
 Bref, du côté des mets, odeur qui fait envie,
 Grand appetit de l'autre part.
 Sire Lion prend donc sa place ;
 Princes Tigres après ; puis Milords Sangliers,
 Et les Ours à l'informe masse ;
 Un Cerf & quelques Loups se placent les derniers
 Bien entendu que de chacune espèce
 Les Dames se mêlent entr'eux ;
 Car pour les ris & pour les jeux,
 Que servent bonne chere & bon vin sans Maitresse ?
 Je dis bon vin, puisqu'il n'y manquoit pas.
 Le Singe les servoit, Echançon du repas
 Ce fut lui qui les mit en joie,

Comme Vulcain (a) y mit jadis les Dieux.

A son maintien boufon , bonne humeur se dé-
ploye ;

Chacun de rire à qui mieux uieux.

Après l'aimable raillerie ,

De libertés en libertés ,

On poussa la plaisanterie

A d'offençantes vérités.

Comme au plus foible (c'est le ffile)

Tous s'adressent au Cerf. O le Compere agile !

Disoit-on. Quel Héros , s'il ne craignoit le cor !

Il a les pieds legers d'Achille ,

Et sçait fuir comme un autre (b) Hector.

Tout beau , reprit le Cerf chaud de vin & de bile ;

Serois-je ici , Messieurs , si je n'avois du cœur ?

Je l'avouerai pourtant , le bruit du cor me blesse :

Mais , comme vous sçavez , chacun à sa foiblesse ;

Demandez même au Roi ; la flâme lui fait peur.

Le Lion à ces mots demeure comme un Terme ;

Et réprimant son courroux cette fois ,

Il ouvre seulement la griffe , & la referme :

Clémence est le don des grands Rois.

Pour un moment la joye interrompuë

Revient bien-tôt ; on boit sur nouveaux frais.

Dès que la crainte est disparuë ,

Voilà tout de nouveau les Satyriques traits.

Entre la poire & le fromage ,

(a) Vulcain sert à boire aux Dieux , dans l'Iliade.

(b) Hector fit trois fois le tour de Troye en fuyant Achille.

270 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE,
Le Cerf crut avoir bien trouvé
De dire à l'Ours : Mon Dieu le joli personnage !
Qu'il seroit beau ! que c'est dommage
Qu'on ne l'ait pas tout à fait achevé !
L'Ours n'entend guère raillerie ;
Sur le Railleur il se jette en furie ,
Et vous l'étrangle bel & bien.
D'imiter le Lion l'Ours n'eût pas le courage :
Le Cerf par son danger ne devint pas plus sage ;
Les fols ne profitent de rien.



LE RENARD PREDICATEUR.

F A B L E I I I.

LA Morale sans doute est l'ame de la Fable ;
C'est une fleur qui doit donner son fruit :
Vous voulez seulement lire un conte agréable ;
Sans le vouloir , vous allez être instruit.
On badine ; il paroît qu'on ne songe qu'à plaire
Et le jeu se tourne en leçon.
L'homme n'eût point voulu d'un précepte sévère ;
Pour le prendre, il falloit trouver cet hameçon.
Ainsi ce (a) Phrigien que l'Univers renomme ,
Fut précepteur du genre humain.
Qu'un Lecteur est bien sous sa main !
Il l'amuse en enfant ; mais pour en faire un homme.
Cultivons ce bel art. Qu'à l'envi du premier
S'élèvent de nouveaux Esopes ,
Censeurs réjouissans , & qui loin de crier
Comme de chagrins Misantropes ,
En nous réprimandant se font remercier.
Mais , faisons-nous des regles sûres ,
Que le conte soit fait pour la moralité ;
Prenons si juste nos mesures ,
Que nous allions tout droit à notre vérité :
Que le trait soit vif , & qu'il frappe.

(a) Esope.

272 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE,
N'allez pas vous répandre en de trop longs propos;
Plus le sens est précis, & moins il nous échappe.
Gagnez-vous la mémoire en ménageant les mots.
D'elle-même parfois la Fable est évidente;
Le sens en saute aux yeux, & l'art
Défend alors qu'on le commente.
J'observe ici cette regle prudente.
Qui n'entendra pas mon Renard ?



UN Renard grand Docteur, mais déjà chargé
d'âge,
Ne pouvant plus comme autrefois,
Assiéger les oiseaux, ni chercher loin ses droits,
De la ruse essaya l'usage.
Il se mit à prêcher, dit-on,
Contre la guerre injuste & l'appetit glouton.
Outre une morale si belle,
Il avoit forte voix, geste libre & bon ton,
L'air humble & grand dehors de zèle :
Pere Renard se fit bien-tôt un nom ;
On dit que le Lion eut desir de l'entendre ;
Pere Renard refusa cet honneur.
Il avoit ses raisons, & qu'il sçut faire prendre
Pour crainte de s'enfler le cœur.
Outardes, Poules, & mainte Oye
S'en venoient en foule au Sermon ;
On n'appréhendoit point de devenir sa proie ;
Son texte rassuroit tout l'auditoire Oïson.

Malheur , s'écrioit-il , à l'animal vorace !

Quoi , sans tuer ne peut-on se nourrir ?

Nous avons tant de biens que le Ciel de sa grace ;

Dans les Campagnes fait fleurir ,

Et sur les rameaux fait meurir :

Vivons d'herbe & de fruits, que faut-il autre chose ?

Tout ce qui vit , Messieurs , doit être respecté.

Nous en dirons plus d'une cause :

Injustice *primo* ; *secundo* cruauté ;

Mais cruauté qui nous expose

A manger nos parens ; oui , nos parens , Messieurs :

Car apprenez que par (a) métempscose ,

(Ecoutez bien chers Auditeurs)

Après que dans un corps l'ame a fait quelque pause ,

Elle passe en un autre , & là ne se repose

Que pour passer encor ailleurs.

Vous voyez bien que le Loup sanguinaire

En mangeant un Mouton , peut bien manger son

Pere :

Que moi Renard , si j'allois escroquer

Quelque Poule ou bien quelque Outarde ,

Je m'exposerois à croquer

Ma pauvre Mere la Renarde.

Plûtôt mourir cent fois ! ah ! que le Ciel m'en
garde.

C'est ainsi que s'estomaquoit

(c) Le Pithagore à longue queue :

(b) Passage d'une ame d'un corps dans un autre.

(c) Pithagore enseignoit la Métempscose , & ne mangeoit
que des fruits & des légumes.

174 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE,
Ses exclamations s'entendoient d'une lieue,
Et son zèle le suffoquoit.
Le Sermon achevé, tout l'Auditoire en joye
En le louant se retiroit :
Mais pour le consulter , quelque Poule ou quelque
Oye
Avec le Cafard demeuroid.
Pour sa collation il vous croquoit la proye ;
Bienheureuse qui s'en tiroit !



LE CHIEN ET LE CHAT.

F A B L E I V.

RAGOTIN, Chien Picard & sentant le terroir,
Fidèle & bien la meilleure ame
Que dans son espèce on pût voir ;
Hôte d'une maison , ne s'y faisoit valoir
Que par ses soins zélés pour Monsieur , pour Ma-
dame ,
Pour Enfans , Valets , tout le Train :
Jamais Chien ne fut plus humain.
Vous l'eussiez vu caresser sa Maîtresse ,
Faire cent tours pour l'éguayer ;
Prendre sa part de joye ou de tristesse ,
Selon qu'il la voyoit ou rire ou larmoyer ;
D'une lieue annoncer son Maître ;
Pour le servir appeller tous ses gens ;
Caresser ses amis, de loin les reconnoître ;
Patte flateuse & point de dents.
Quelquefois dans un petit coche
De traîner les enfans il faisoit son devoir ;
Il escortoît Catos quand elle alloit le soir ;
Pour le Cuisinier même il étoit tournebroche ;
Il étoit tout : aussi dans le logis
Ne comptoit-il que des amis :
J'en excepte un Matou dont il tira l'oreille
Mvj

Un jour en disputant un os.

Tu peux t'attendre à pis qu'à la pareille ,
Lui dit alors le Chat , l'œil en feu , le cœur gros.

Le Chien ne prend garde au propos ,
Ni n'en gruge moins bien , ni moins bien n'en sommeille.

Mais cependant le traître de Matou

Méditant jour & nuit par où

Il pourroit en tirer vengeance ,

Le trouve enfin : tout vient quand on y
pense.

La Maîtresse avoit un Serin ,

Qui la charmoit de son ramage ;

Le scélérat un beau matin

Incognito s'en va rompre la cage ;

Etrangle le Musicien ,

Et tout rongé le porte à la loge du Chien.

Or , je vous laisse à juger le vacarme

Que la Maîtresse fit se trouvant sans Serin.

Tout le logis est en allarme ;

On court , on cherche ; on trouve en-
fin

Le vrai corps du délit auprès de Ragotin.

Ah ! le perfide ! Il faut qu'il meure ;

Point de pardon pour cet ingrat.

Vîte , qu'on me l'assomme. On obéit sur l'heu-
re ;

En le frappant chacun le pleure :

Mais l'amitié n'alla qu'à soupçonner le Chat ;

Et pas plus loin : du Chien nul ne prit la
défence ;

Et pour toute reconnoissance ,
C'est dommage , dit-on ; mais qu'y faire ? il est
mort.

Un ennemi nuit plus que cent amis ne servent ;
Qu'à jamais les Dieux m'en préservent.
La Haine veille , & l'Amitié s'endort.



HOMERE ET LE SOURD.

F A B L E V.

A MONSIEUR LE DUC
DE NOAILLES.

NOAILLES , toi , qui fais le métier de Héros ,
Comme on le sçavoit faire à Rome & dans l'Atti-
que ;

Qui connois l'usage Héroïque
De l'action & du repos ,

Moderne (a) Scipion , propre à faire un Terence :

Qui même dans les champs de Mars ,
Entretenois intelligence

Avec les Nourriçons des Arts ;

Couvert des lauriers dont Bellone

T'a couronné plus d'une fois ,

Juge de ceux que je moissonne

Par mes Poétiques exploits.

Un Arbitre éclairé mal-aisément se trouve ;

Tout Lecteur ne m'est pas un Juge compétent.

Dans ce siècle hardi (quelquefois je l'éprouve)

Soit que l'on blâme ou qu'on approuve ;

On décide plus qu'on n'entend.



(a) Capitaine Romain Ami de Terence Auteur de Comédies.

LE Chantre ^(b) d'Achille & des Rats ,
Guindé sur des tréteaux dans une grande place ,
Recitoit à la populace
Les sotises des Dieux , & les sanglans combats.
Il avoit là son tableau , sa baguette ;
Montroit tous ses Héros , les nommoit par leur
nom :
Celui-ci , c'est Ajax ; cet autre ^(c) Agamem-
non ;
Puis il chantoit leurs faits : la Scène étoit com-
plette ,
Tout en étoit jusques au violon.
Le Peuple oisif autour de lui s'empresse ;
De ses mots composés admire le beau son ;
Chacun faisoit voler le mouchoir & la pièce ;
Le Chantre renvoyoit & mouchoir & chanson.
On sonne là-dessus le marché du poisson.
Tout déserte ; il reste un seul homme.
Homere court à lui , le nomme
Favori d'Apollon ; l'embrasse tendrement.
Au poisson , lui dit-il , tout court avidement ;
L'heure du marché sonne ; au diable qui de-
meure !
L'Auditeur étoit sourd : que dites-vous de l'heu-
re ?

(b) Homere qui a fait un Poëme de la colere d'Achille & un autre de la guerre des Grenouilles & des Rats.

(c) Roi d'Argos & Chef des Rois qui détruisirent Troye.

280 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE;
Le marché sonne en vain , dit le Chantre criant ;
Il sonne ? Adieu , dit l'autre ; en vous remer-
ciant.

Du grand effet de nos ouvrages
Nous nous applaudissons toujours.
De tels & tels nous vantons les suffrages ;
Et souvent tels & tels sont sourds.



LA VERTU, LE TALENT,
ET LA REPUTATION.

FABLE VI.

VERTU, Talent, & Réputation
Alloient faire ensemble un voyage.

Ils étoient bons amis, & l'étroit parentage
N'altéroit point leur union.

Quoique nous fassions même route,
Dit Talent, il peut arriver

Qu'on s'égare. On le peut sans doute,

Dit Vertu ; dans ce cas comment nous retrouver ?

Réputation dit : il faut donc que d'avance

Vous me donniez des signes assurés,

Qui, si je vous perdois, me donnent connoissance,
A peu près pour le moins, des lieux où vous serez.

Soit, dit Talent : Partout où vous verrez

Du progrès dans les arts, du goût dans les ouvrages,

Proses ou Vers marqués au bon coin,

Tableaux rians, Sculpture enlevant les suffrages,

Cherchez-moi là ; je ne serai pas loin.

Moi, dit Vertu, je serai moins facile

A retrouver, si l'on me perd.

Il ne faudra pas trop me chercher à la Ville ;

Je serai bien plutôt cachée en un Desert.

Mais cependant, où vous verrez paroître
 Des Riches bienfaisans par le Pauvre attendris ;
 Des Amis empressés faisant gloire de l'être
 Pour les Amis que le Sort a proscrits ;
 De fideles Epoux ; des Juges équitables ;
 Des Ministres zélés ; des Vainqueurs raisonnables ,
 Aimant le bien public & n'aimant que cela :
 Demandez moi moi ; je serai là :
 Fort bien ; je ne puis m'y méprendre ,
 Répartit Réputation :
 A mon égard , il n'est qu'une précaution
 Que je vous conseille de prendre.
 Gardez-moi bien ; ayez attention
 A ne me point perdre de vue
 Pour peu que vous m'eussiez perduë
 Tous signes seroient superflus :
 Qui me perd une fois , ne me retrouve plus.



LES GRACES.

FABLE VII.

LEs Graces, bonnes Sœurs, goûtoient les sentimens

De l'amitié la plus unie.

L'émulation d'agrémens

Entr'elles un beau jour sema la zizanie.

Chacune prétendit qu'elle plaisoit le plus ;

Qu'à ses yeux seuls les cœurs rendoient les
armes ,

Et que pour lui prêter des charmes ,

Elle suffisoit à Venus.

Je n'en veux d'autre Juge qu'elle ,

Dit alors Euphrosine avec un ris jaloux.

Soumettons-lui nos droits ; qu'elle nomme entre
nous

La plus aimable & la plus belle :

Mais promettez , mes Sœurs , de souscrire à l'Ar-
rêt.

Souscrivez-y vous-même , s'il vous plaît ,

Lui répondit Thalie effarouchée

De la voir trop compter sur le gain du procès :

J'en vois d'ici la plus fâchée.

Allons , dit Aglaé ; voyons-en le succès.

On avertit Venus de ce nouveau caprice.

La Déesse s'assit en son lit de justice ,
 S'embellissant encor du plaisir de songer
 Qu'autrefois en même (a) querelle
 Elle s'étoit fait ajuger
 La pomme duë à la plus belle.

Les Graces paroissant devant ce Tribunal ,
 S'inquiètent du soin de plaire :
 Mais ce soin gâta leur affaire ;
 Tout leur art leur tournoit à mal.

L'une fait la grimace en resserrant sa bouche ;
 L'autre altere ses traits en faisant voir ses dents ;
 L'autre tournoit ses yeux de tant de sens
 Qu'elle en devenoit presque louche.

Qu'est-ceci , dit Venus ? Où sont donc vos appas ?

Est-ce donc vous qui marchiez sur mes traces ?

Allez , allez ; finissez vos débats ,

Si vous voulez redevenir les Graces ;

Et pour plaire , n'y songez pas.

N'y point songer ? c'est trop. Eh bien , n'y songez
 guère.

Je soutiens sans exception ,

Qu'on déplaît, dès qu'on veut trop plaire.

Nul Agrément n'est né de l'Affectation.

(a) Venus , Minerve , & Junon disputèrent la pomme que la discorde avoit jettée dans le festin des Dieux. Jupiter les renvoya au Berger Paris qui jugea en faveur de Venus.



LE RENARD ET LE LION.

F A B L E V I I I.

L'HOMME , sans doute , envers l'homme son
frere
Est tenu de sincérité :
Mais il faut souvent , pour bien faire ,
Affaisonner la vérité.
Si le vrai prend dans notre bouche
Le ton impérieux , l'air hautain de leçon ;
L'Amour propre s'en effarouche ,
Il faut l'apprivoiser par un peu de façon.
Il faut par un humble artifice ,
L'aider lui-même à se persuader.
Si vous voulez faire aimer la Justice ,
Inspirez là plutôt que de la commander.
Les Rois sur tout veulent qu'on les menage ;
On doit les manier avec dextérité.
Sans cet art , l'avis le plus sage
Leur paroît une atteinte à leur autorité.
Fada Flateur , Pédant sévère
Le meilleur des deux ne vaut rien.
Qui sçait corriger sans déplaire
Est au but ; qu'il s'y tienne bien.
Ces égards nous sont dûs à tous tant que nous
sommes ;

Car tout Amour propre a ses droits.

Il faut ménager tous les hommes :

En fait d'orgueil tous les hommes sont Rois.



UN Renard poursuivi , faute d'un autre azile ,
S'étoit sauvé dans l'antre d'un Lion ,
Le Chasseur l'y laissa sans plus d'ambition ;
Violer la franchise eût été difficile.

Mais le Renard épouvanté
Ne compta guère alors sur l'hospitalité.

Ça , dit le Monarque farouche ,
Sois le bien arrivé ; tu seras pour ma bouche.
A quelle fausse es-tu meilleur ? dis-moi.
Je n'en sçais rien , dit le Renard au Roi ;
Mais , Sire , ce discours & ce regard sévère
Me rappellent mon pauvre Pere.

J'en pleure encor quand je pense à sa fin.
Un Lapin fugitif lui demandoit azile ;
Mais mon Pere trouva la priere incivile ;
Et poussé par le Diable , il mangea le Lapin.
Le Lapin en mourant , reclama la colere
De Jupiter Hospitalier ;
Et sur le champ mon pauvre Pere
Fut enfumé dans son terrier.
Le Lion s'en émût : & soit crainte , soit honte ;
Soit pitié du Renard , sa faim se ralentit.

Va t'en , dit-il , avec ton conte ,
Tu m'as fait passer l'appetit.

L A B A L E I N E ,
E T L ' A M E R I Q U A I N .

F A B L E I X .

SA Majesté Dame Baleine

Sous son ample épaisseur faisant trembler les mers,
Croisoit la côte Américaine ;

Elle occupe un arpent de la liquide plaine ,
Et ses cris mugissans épouvantent les airs.

Quelle est ma grandeur , disoit-elle !

Les Habitans des Mers me sont assujettis :

Soit crainte , soit amour , mon Peuple m'est fi-
dele ;

Je le mange à mon choix , sans trouver un rebele ;

Je vais de pair avec Thétis. (a)

Contentez-vous , Messieurs les Hommes

D'oser porter la guerre aux autres Animaux.

Si vous êtes leurs Rois , apprenez que nous som-
mes

Vos Souverains , vous nos Vassaux.

Dame Baleine ainsi , de bravade en bravade ,

Continuoit sa promenade.

Un (c) Céladon Américain

(a) Déesse des Mers.

(b) Céladon est donné pour le modèle des Amours dans le
Roman Pastoral qui porte le nom d'Astrée.

282 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE ;

Sur le rivage alors poursuivoit son Astrée ;
Il vouloit l'attendrir ; hélas ! c'étoit en vain ;
La belle pour tout prix de s'en voir adorée ,

Ne lui rendoit que froideur , que dédain.

Quoi ! dit-il ; toujours insensible !

A quel prix donc vous mettez-vous ?

Parlez ; je ferai l'impossible.

Soit , lui dit-elle ; engageons-nous ;

Mais à condition , pour vous prendre à la lettre ,

Qu'à mes pieds vous allez remettre

Ce Monstre qui nous brave tous.

L'Amant rêve , médite avant que de promettre ;

Puis trouvant ce qu'il a cherché ,

A la clause , dit il , il faut bien se soumettre ;

Allons , c'est vous avoir encor à grand marché.

Il se munit de sa massüe ,

De deux tampons de bois ; & voilà l'homme à l'eau.

Conduit par son espoir nouveau ,

Des ses deux bras nerveux il fend la mer émuë ,

Aborde la Baleine , & sans civilisé

Grimpe au dos de sa Majesté.

De ses mugissemens elle fait trembler l'Onde ;

Non pas l'Amant : en vain de ses nazeaux ;

Comme rapides traits elle lance les eaux ;

Il prend son temps le mieux du monde :

De sa massüe il enfonce un tampon

Dans un nazeau , puis l'autre ; il vous la coule à
fond :

Elle étouffe , & sur le rivage

Notre

Notre nouveau Bellérophon (c)
Revient triomphant à la nage.
Les flots secondant son ardeur ,
Pouffent le Monstre mort sur les pas du Vain-
queur.
C'est ainsi que périt la première Baleine ;
Sa rodomontade fut vaine.

Le plus fort a son foible. Encor un autre point :
Les passions font tout en tous tant que nous som-
mes ;
Reglons-les seulement ; ne les étouffons point ;
Elles ont tout appris aux hommes.

(c) Bellérophon tua la Chimère.



LES ABEILLES.

F A B L E X.

IL est bon d'user de clémence :
 C'est le plus beau fleuron de la Toute-puissance.
 Dieux de la terre, aimez à pardonner ,
 Et ne foudroyez pas , s'il suffit de tonner.
 Mais que votre bonté jamais ne se permette
 D'ôter à la malice un salutaire effroi ;
 Rarement convient-il que le Prince se mette
 Entre le Coupable & la Loi.
 Souvent la clémence indiscrete
 Est le malheur du Peuple , & la honte du Roi.
 C'est par pitié qu'il faut être sévère.
 Qui punit bien , a bien moins à punir.
 Pour le présent , humeur trop débonnaire
 Est cruauté pour l'avenir.



MUSCAN , Roi d'un peuple d'Abeilles ,
 Surnommé Grand pour ses merveilles ,
 Fit dans tout son Etat publier un Edit :
 Maint motif élégamment dit
 Préparoit la défense expresse
 Qu'il faisoit à toute l'espèce
 De toucher désormais aux fleurs de mauvais goût

Attendu que le miel n'en valoit rien du tout :

Enjoint à ses Portiers de refuser la porte

A tout contrevenant que l'odeur trahiroit.

La défense est de droit étroit ;

Point de grace en aucune sorte :

Fait en notre Louvre emmiélé ,

Tel an , tel jour depuis notre séance au Trône ,

Et du grand sceau de cire jaune

Le tout scellé , contre-scellé.

Le Peuple ainsi lié par la Loi Souveraine ,

Choiſſoit bien ses mets ; ne touchoit qu'au jas-
min ,

A l'œillet , à la marjolaine ;

Dinoit le plus souvent de roses & de thim :

Vous les eussiez vus tous favoriser les fleuretes

Dont les jardins sont parfumés ;

Puis dans leurs utiles retraites

Ils revenoient tout embaumés.

Un jour pourtant une Abeille imprudente ;

Favorite du Prince & presque en droit d'errer ,

Ayant fait son repas d'une mauvaise plante ,

Se présente à la ruche , & l'on vient la flairer.

Vous ne sentez pas bon. Qu'importe que je sente ?

L'ordre n'est pas pour moi , dit la contrevenante.

Les Portiers là-dessus la laisserent rentrer :

Mais le Prince en faisant sa ronde ,

Sentit l'odeur coupable ; il appelle son monde ,

Sur son Trône de cire il s'assied gravement ;

Il interroge , il pèse ; & puis l'affaire instruite ;

Muscan condamne également

Les Portiers & la Favorite.

Ah ! Sire , s'écria le Peuple d'une voix ,

Pardonnez-leur du moins pour la première fois.

Non , je n'accorde point votre aveugle demande,

Leur dit Muscan ; sçachez qu'un Roi

Doit être esclave de sa Loi ,

Et qu'il doit obéir à tout ce qu'il commande.

Ma rigueur est clémence , & de l'impunité

Prévient les suites redoutables.

Combien aurois-je un jour à punir de coupables

Que je sauve aujourd'hui par ma sévérité !



LE RAT TENANT TABLE.

FABLE XI.

IL étoit un Grenier vaste dépositaire
Des riches trésors de Cérès.
Un Rat habitoit tout auprès,
Qui s'en crut le propriétaire.
Il avoit fait un trou, d'où quand bon lui sembloit,
Il entroit dans son héritage.
C'étoit peu d'y manger ; le prodigue assembloit,
Les Rats de tout le voisinage.
Il tenoit table ouverte en Seigneur,
Où selon l'ordre, tout dineur
Payoit son écot de louange.
Est toujours bien fêté celui chez qui l'on mange.
Le bon Rat comptoit donc ses amis par ses doigts,
(Car il prenoit pour siens les amis de sa table ;)
Chacun l'avoit juré cent fois ;
Voudroient-ils lui mentir ? Cela n'est pas croyable.
Mais cependant l'autre Maître du grain,
Voyant que ces Messieurs le menoient trop bon
train,
Se résolut de le changer de place.
Le Grenier fut vuide du soir au lendemain.
Voilà mon Rat à la besace.
Heureusement, dit-il, j'ai fait de bons amis.
Tout plein de cet espoir, chez eux il se transporte ;
N iij

Mais d'aucun il ne fut admis ;

Partout on lui ferma la porte.

Un seul Rât , bon voisin , qu'il ne connut qu'alors,

Ouvrit la sienne , & le reçut en frere.

J'ai méprisé , dit-il , ton luxe & tes trésors ;

Mais je respecte ta misere :

Sois mon hôte ; j'ai peu ; ce peu nous suffira.

Je m'en fie à ma tempérance :

Mais insensé qui se fiera

A tout ami qu'amene l'Abondance !

Il ne vient qu'avec elle ; avec elle il fuira.



L'ENFANT SANS SEXE.

FABLE XIII.

IL nâquit un Enfant sans sexe ni demi ;
 Contraire de l'hermaphrodite. *a)*
Beautés , à cela près , & des Graces parmi ,
Pronostiquoient en lui le plus rare mérite ;
 Sur l'étonnante nouveauté
 Plus d'un Oracle est consulté :
Le cas vaut bien qu'Apollon y réponde :
 Il dit donc que l'Enfant croitroit
 Sans sexe & tel qu'il vint au monde ;
 Mais qu'à vingt ans il choisiroit
D'être Homme , ou Femme , ou rien ; enfin ce
 qu'il voudroit.
L'enfant croit ; il est grand ; son esprit , sa prudence
 Lui font bien-tôt une foule d'amis.
Tout sexe l'aime ; à tous secrets admis ,
 Dans son sein pleut la confidence.
Sur tout des tendres cœurs Avocat consultant
 En Juge neutre il les entend ;
 Regle au plus juste chaque affaire ;
 Conseille , accommode les gens ;
 Et sans exiger d'Honoraire ,
 Arbitre entr'eux les frais & les dépens.
Pendant son exercice , il ne reçoit que plaintes

(a) Qui a les deux sexes.

Ne voit dans les cœurs des Amans
Que caprices , qu'emportemens ,
Qu'impatiens transports & dévorantes craintes ;
Les biens seulement en desirs ;
Chagrins réels sous l'ombre des plaisirs.
Le temps qui va son train amena la journée
Où le consultant doit opter.
Il marche en pompe au Temple où doit s'exécuter
De l'infailible Dieu la parole donnée.
Les Hommes pour leurs intérêts
Le prioient de devenir Femme ;
Il en avoit déjà tous les attraits :
A quelque bagatelle près
Le Ciel l'avoit désigné Dame.
L'autre Sexe de son côté
Le supplioit d'être Homme ; pourquoi ? pour lui
plaître ;
Et puis encor , de peur que sa beauté
Ne leur enlevât tout : chacun sçait son affaire.
L'Anonyme entre au Temple , & le Peuple à l'en-
tour
Prête au choix qu'il va faire une oreille perplexe.
Dieux , laissez-moi , dit-il , tel que je vins au jour.
L'amitié me suffit. En me donnant un sexe ,
Ne m'exposez point à l'amour.
Cette priere fut sage autant qu'imprévûë.
Les sexes sont sans doute établis à propos :
Mais en cela la Nature eût en vûë
Ses intérêts plus que notre repos.

L'HOROSCOPE DU LION.

F A B L E. X I I I.

LEs Grands sont friands d'Horoscope ;
 Ils pensent que leur sort est écrit dans les Cieux ,
 Et que rien de nouveau ne s'offre au *a*, Télescope,
 Qu'ils ne s'en trouvent pis ou mieux.
 Soleil, Etoiles & Planetes ,
 Tout parle d'eux. Petits, n'allons pas nous trou-
 bler
 Du noir présage des Cometes ;
 Les Princes ont l'orgueil d'en vouloir seuls trem-
 bler.



UN Lion Souverain d'Afrique
 Voulut un jour sçavoir son avenir.
 Sa Cour ne lui pouvoit fournir
 Aucun Maître en cette rubrique.
 De certain Astrologue un Singe domestique
 Promet la chose , & part pour la tenir.
 A tout hazard il vole un papier à son Maître ;
 C'est un Horoscope ; il suffit.
 Il l'apporte au Lion ; on le prend , on le lit.
 Lunette pour observer les astres.

Que croyez-vous que le Lion doive être ?

Esclave, & puis Comédien.

L'auriez-vous deviné ? Quoi , traître , oses-tu
bien

M'annoncer ce destin , dit le Prince au Prophète ?

Tu n'es qu'un ignorant. Sire , je le souhaite ,

Dit le Singe tremblant. Mais toi ,

Sçais-tu ton sort , reprit le Roi ?

Voyons ; dirois-tu bien ce qu'il te reste à vivre ?

La griffe étoit ouverte , & le Singe à genoux.

Sire , dit-il , j'ai lû dans le céleste livre

Que je devois mourir au même instant que vous.

Ce tour adroit répara l'imprudence.

Le Lion Superstitieux

Ferma la griffe & retint sa vengeance.

L'Amour propre fit encor mieux ;

Il baptisa sa crainte de clémence.

Nos actions parfois ont un air de vertus :

Qu'on les creuse ; c'est un vice ou foiblesse , & rien
plus.

Que deviendra la Prophétie ?

Ecoutez. Le Lion arrêté dans des rets

Est pris , enchainé , puis après

Apprivoisé. Son Maître en veut gagner sa vie.

Ils partent. Avec eux notre Singe Devin

Part aussi bien instruit des tours de Fagotin.

Par les Foires on les promene ;

Par tout nos deux Acteurs établissent leur Scene ,

L'un sérieux , l'autre badin ;

C'est (a) Lelio , c'est a Arlequin :

Un seul de ces deux en vaut quatre.

Le monde court en foule à ce nouveau Théâtre ;

Chacun les voulut voir. Or le jeu du Lion

Etoit de ne le plus paroître ,

D'être doux , complaisant & docile à son Maître ;

Il jouoit la soumission.

De sa queue il lui faisoit fête ;

De sa patte le caressoit ;

Souffroit que dans sa gueule il enfonçât la tête ;

Le Spectateur en frémissait.

Le Singe d'autre part fait sur son camarade

Cent jolis tours , mainte gambade ;

Monte à cheval sur lui , le mene à son desir :

Le spectacle à la fois faisoit peur & plaisir.

Dom Bertrand applaudi , pour l'être davantage ;

S'avisé un jour d'un tour de son métier :

Et pour imiter l'homme , osant trop se fier

A la docilité de l'Animal sauvage ,

Va dans la gueule du Lion

Fourer sa tête. Une telle action

Surprend le Lion & l'irrite :

Il redevient féroce , & sans attention

A sa mort autrefois prédite ,

Il étrangla Bertrand pour l'indiscrétion.

Mais punissant la faute , il en fit une extrême ;

Du colier de Bertrand il s'étrangla lui-même.

(a) Célèbres Auteurs de la Troupe Italienne.

300 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE,
C'est ainsi qu'on vit s'achever
Le destin du Lion , prononcé pour un homme ;
Jusqu'au tour dont le Singe usa pour se sauver,
Tout s'accomplit , tout se consomme ,
Qu'après cela l'on prenne le parti
D'un art aveugle & qui n'a point de guide :
Maître Hazard s'est par fois diverti
A le justifier ! mais quoiqu'il en décide ,
L'Astrologue a toujours menti.



LE PRE'SENT ET L'AVENIR.

F A B L E X I V.

AUTREFOIS deux Marchands de nouvelle fabrique,
Seigneur Présent & Seigneur Avenir,
Chez les Mortels vinrent ouvrir boutique.
C'est une époque à retenir.
Ils se logent l'un près de l'autre ;
Présent dans un lieu fort étroit,
Avenir en grand air. L'un naïf, l'autre adroit,
Crioient à tous passans : Messieurs, voyez du notre.
Présent avoit beau dire : arrêtez , alte-là ;
Regardez-moi bien ; me voilà :
Où je suis le Présent ; venez j'ai votre affaire ;
C'est ici qu'est votre vrai bien :
Mon Voisin vous appelle. Hélas ! qu'iriez - vous
faire ?
Il promettra beaucoup ; & ne donnera rien.
Avenir près de là, sur un Théâtre vaste
Où brilloit l'adresse & le faste ,
Ici, Messieurs, s'écrioit-il ;
C'est moi qui de vos jours ai débrouillé le fil ;
Je prédis tout ce qui doit être ,
Et plus encor. J'ai de tout ; désirez.
Quel bien voulez-vous voir paroître ;

Vous n'avez qu'à dire , Montrez.

Je console d'un mal ; je fais mieux , & d'avance

A sa place je mets un bien,

C'est moi seul qui vends l'espérance ;

Que dis-je ? je la vends ; Je la donne pour rien

Prenez , Messieurs , voilà des trésors , de la gloire ;

Des plaisirs purs ; jamais les avez-vous goûtés ?

Non : patience , il faut m'en croire ;

Il vous en vient , & des mieux apprêtés.

Mais voulez-vous encor une preuve meilleure.

De mon habileté , de mes droits absolus ?

Présent vous étourdit de ses cris superflus :

Vous l'allez voir disparoître sur l'heure ;

Tenez : vous le voyez ; vous ne le voyez plus.

Prodige ! il disparut pour tous tant que nous sommes ;

Et le fourbe Avenir amusa seul les hommes.



LE BERGER ET LES ECHOS.

F A B L E X V.

ON nous croiroit gens à réflexions :
Mais nous disons beaucoup & nous ne pensons
guères :

Bien rarement de nos décisions

Sommes-nous les propriétaires.

Nous répétons de bouche ou par écrit ,
Ce que d'autres ont dit & souvent après d'autres.
Pure Mémoire érigée en Esprit ;

Jugemens étrangers que nous donnons pour nê-
tres.

Un seul homme a jugé : bien-tôt mille jaseurs

Adoptent son avis comme Loi souveraine ;

Et ce torrent de rediseurs

Grossit si fort qu'il nous entraîne.

C'est trop s'abandonner à la pluralité ,

Race imbécille que nous sommes ,

Ce n'est pas là que git la vraie autorité.

Pour garants de la vérité ,

Comptons les raisons , non les hommes.



NO M M E' par son Hameau pour décider d'un
prix ,

Tiire en un Vallon bordé de mainte roche ,

304 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE ;
 Rêvoit seul , méditoit un Arrêt sans reproche ;
 Ciel , daigne m'instruire , & me dis
 Lequel chante le mieux de Silvandre ou d'Atis ;
 S'écrioit-il. L'Echo de proche en proche ,
 Cent fois répète , Atis. Atis chante le mieux !
 Dit le Berger surpris Les Echos de redire ,
 Le mieux , le mieux , le mieux. C'est assez , dit
 Titire ;
 Ce suffrage est victorieux.
 Il retourne au Hameau. Ça , dit il , je puis rendre
 Entre nos deux Rivaux un jugement certain.
 Atis chante mieux que Silvandre ;
 Tout le dit d'une voix dans le vallon prochain.
 Nous décidons ainsi , crédules que nous sommes
 Que d'Echos comptés pour des hommes !



LES POISSONS ET LE FEU D'ARTIFICE.

F A B L E X V I.

SUR la Rivière à la fin d'un beau jour ,
On tiroit un feu d'Artifice.

C'est en vain que la Nuit croit regner à son tour ,
Du Soleil endormi Vulcain (a) faisoit l'office ;
Mille jeux de son art , malgré Phœbus absent ,
Firent voir le jour renaissant.

Au bruit soudain , tout le Peuple aquatique
S'effraye au fonds de son manoir ;

L'air tonant , embrasé , trouble la République
Ils n'osoient entendre ni voir.

Malgré cette première transe ,
L'onde les rassuroit un peu ;

Car , où seroit la vraisemblance

Que le monde Poisson dût périr par le feu ?

Ils ne sont pas long-tems à le trouver possible.

La vraisemblance arrive ; & mille serpentaux ,

Vrais foudres à leurs yeux , perçant le sein des eaux

Leur portent de la mort la menace terrible.

Ah ! s'écrierent-ils , le Monde va finir.

Chacun déjà songe à sa conscience.

Nous le méritons bien ; le Ciel veut nous punir ,

(a) Dieu du feu

Dit un Brochet : perfide engence ,
Sans cesse ici nous nous mangeons ;
Moi , mes Enfans ; vous , les Goujons ;
Et les Goujons quelqu'autre espèce.
Malheur aux plus petits : c'est le diné des gros ,
J'en dis ma coulpe , & le remords me presse ;
Nous avons allumé les célestes carreaux.
Retire ta main vangeresse ,
Jupiter ; fais-nous grace , & nous te promettons
De n'être plus inhumains ni gloutons.
Le feu cessa pendant la repentance ;
La peur s'évanouit , & l'appétit revint.
Chacun alors ne se souvint
Que d'aller chercher sa pitance.
Leur vœu d'humanité souffrit bien du déchet :
Le Brochet pénitent déjeuna d'un Brochet.



LE VALET ET L'ECOLIER.

FABLE XVII.

MARTIN servoit un Financier.
Un jeune étudiant étoit le fils du Maître ;
Et le Valet & l'Ecolier
Etoient amis autant qu'on le peut être.
Parfois ensemble ils raisonnoient :
De quoi ? des Maîtres & des Peres.
Sur le tapis sans cesse ils les tenoient.
Les Maîtres sont de vrais Corsaires ,
Disoit Martin ; jamais aucun égard pour nous ;
Aucune humanité : pensent-ils que nous sommes
Des chiens , & qu'eux seuls ils sont hommes ?
Des travaux accablans , des menaces , des coups ,
Cela nous vient plus souvent que nos gages.
Quelle maudite engeance ! Eh ! mon pauvre Mar-
tin ,
Les Peres font-ils moins sauvages ?
Disoit l'Etudiant. Reprimandes sans fin ,
Importune morale , ennuyeux verbiages :
Fous qu'ils sont du soir au matin ,
Ils voudroient nous voir toujours sages.
Forçant nos inclinations ,
Veut-on être d'épée ? ils nous veulent de robe :
Quelque penchant qu'on ait il faut qu'on s'y dé-
robe ,

Pour céder à leurs visions.

Non, il n'est point d'espèce plus mauvaise
Que l'espèce de Pere, infiste l'Ecolier.

Et Martin soutenant sa thèse,

Pour les Maîtres veut parier.

Aussi long-tems qu'ensemble ils demeurèrent,

Ce fut leur unique entretien.

Mais enfin ils se séparèrent ;

Chacun fit route à part. Martin acquit du bien ;

D'emplois en-emplois fit si bien

Qu'il devint Financier lui-même ;

Eut des maisons ; que dis-je ? eut des Palais ;

Table exquise & d'un luxe extrême,

Grand équipage, & peuple de Valets.

L'Ecolier d'autre part hérite de son pere ;

Augmente encor ses biens ; prend femme ; a des
enfants

Le temps coule ; ils sont déjà grands :

Martin devenu riche, il le fit son compere :

Aussi bons Amis qu'autrefois ;

Ils raisonnoient encor. Quelle étoit leur matiere ?

Les Valers, les Enfants. O la pésante Croix,

Dit Monsieur de la Martiniere,

(Car le nom de Martin étoit cru de trois doigts ;)

Quel fardeau que des Domestiques !

Paresseux, ne craignant ni menaces, ni coups,

Voleurs, traîtres, menteurs, & médisans iniques,

Ils mangent notre pain & se moquent de nous.

Ah ! dit le Pere de famille,

Parlez-moi des Enfants ; voilà le vrai chagrin.

Ils ne valent tous rien , autant garçon que fille ;
L'une est une coquette , & l'autre un libertin.

Nul respect , nulle obéissance ;

Nous nous tuons pour eux , point de reconnoissance.

Quand mourra-t-il ? ils attendent l'instant ;
Et se trouvent alors débarassés d'autant.

Ces gens eussent mieux fait peut-être
De n'accuser que l'Homme , & non point les Etats :

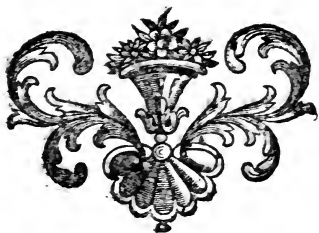
Il n'est bon Valet ni bon Maître ,
Bon Pere , ni bon Fils ; mauvais dans tous les cas :
Il suit la passion , l'intérêt , le caprice ;
Ne laisse à la Raison aucune autorité :
Et semblable à lui-même en sa diversité ,
C'est toujours égale injustice.



LE CHASSEUR
ET LES ELEPHANS.
FABLE XVIII.

PARMI les Animaux l'Eléphant est un Sage :
Il sçait Philosopher , penser profondément.
En doute-t-on ? Voici le témoignage
De son profond raisonnement.
Jadis certain Marchand d'yvoire ,
Pour amasser de ces os précieux
S'en alloit avant la nuit noire
Se mettre à l'affut dans les lieux
Où les Eléphans venoient boire.
Là , d'un arbre élevé notre Chasseur lançoit
Sans relâche flèche sur flèche :
Quelqu'une entre autres faisoit brèche ,
Et quelque Eléphant trépassoit.
Quand le jour éloignoit la troupe Eléphantine ,
L'homme héritoit des dents du mort.
C'est sur ce gain que rouloit sa cuisine ;
Et chaque soir il tentoit même sort.
Une fois donc qu'il attendoit sa proie ,
Grand nombre d'Eléphans de loin se firent voir.
Cet objet fut d'abord sa joye ;
Bien-tôt ce fut son désespoir.
Avec une clameur tonnante
Tout ce peuple colosse accourut à l'Archer ,

Environne son arbre , où saisi d'épouvante
Il maudit mille fois ce qu'il venoit chercher.
Le Chef des Elephans, d'un seul coup de sa trompe,
Met l'arbre & le Chasseur à bas ;
Prend l'homme sur son dos , le mene en grande
pompe
Sur une ample colline où l'ivoire est à tas.
Tien , lui dit-il , c'est notre cimetière ;
Voilà des dents pour toi , pour tes voisins :
Romps ta machine meurtrière ,
Et va remplir tes magasins.
Tu ne cherchois qu'à nous détruire ;
Au lieu de te détruire aussi,
Noust'ôtons seulement l'intérêt de nous nuire.
Le Sage doit tâcher de se vanger ainsi.



L A R A V E.

F A B L E X I X.

UN Jardinier trouvant une Rave fort grosse ;
Entre les Raves vrai colosse ,
Dans sa surprise va songer
Qu'il en doit faire hommage au Roi de la Province.

 Tout de ce pas il court offrir au Prince
 Le Phénomene potager.

 Sire , pardon de la licence ;

Cette Rave , dit-il , est cruë en mon jardin ;
Et j'avions de vous voir si grande impatience
Que j'ons pris , comme on dit , l'occasion au crin.
 Je sçavons bien que ce n'est pas grand-chose ;

Mais je sçavons aussi que votre Majesté

 En revanche a de la bonté :

 Si je vous l'offrons , c'est à cause

Qu'elle vous appartient par droit de rareté :
Telle Rave , tel Roi. Dieu vous doit la santé.

 Du bon Manant telle fut la Harangue.

 Le Roi prit plaisir à sa langue ;

A son zèle encor plus : il reçut le présent.

 Mais c'étoit peu de l'accueil complaisant ;

 La Royale magnificence

Pris la Rave cent louis ;

Et le Manant , les yeux tout éblouis ,

Retourne à son village étaler sa chevance.

Eh quoi ! dit son Seigneur surpris ,

Payer cent louis une Rave !

Vertubleu , le Prince est un brave :

Ma fortune est faite à ce prix.

Il vous monte à l'instant sur un Courfier d'Espagne ,

Beau , bienfait , & qui sur les vents

Prenoit quelquefois les devants :

Comme un rapide trait il franchit la Campagne :

On arrive au Palais du Roi

A qui le Seigneur court offrir son Palefroi.

Certes le don est superbe , il m'étonne ;

Lui dit alors sa Majesté :

Mais je me picque un peu de générosité :

Qu'on m'apporte ma Rave. On l'apporte ; il la donne.

Tenez , dit-il ; ainsi que le Cheval

Dans son genre elle est des plus rares ;

Il fit bien de punir le présent déloyal.

Le Monde est plein de ces donneurs avares.



LE BONNET.

FABLE XX.

C'EST pour notre repos que les cœurs sont cachés :

Jouissons de notre ignorance.

Nous serions tous bien empêchés ,

Si l'on nous parloit comme on pense.



CERTAIN Fée un jour étoit Souris :

C'étoit la fatale journée

Où l'ordre de la Destinée

Lui faisoit prendre l'habit gris.

Un Chat qui la guétoit alloit croquer la Fée.

Certain Homme le vit : Soit caprice ou pitié

Il court après le Chat , lui fait manquer sa proie.

Au diable le Matou l'envoie ;

Mais aussi la Souris le prit en amitié.

Le lendemain elle apparut à l'Homme ,

Non plus Souris, mais Déesse ; autant vaut

Tu m'as sauvé le jour , commence-t-elle , il faut

Te payer du bienfait : le mieux , c'est le plutôt.

De Doucette , car c'est ainsi que l'on me nomme

Cœur ingrat n'est point le défaut.

Demande donc , & souhaite à ton aise ;

Je puis out ; tu n'as qu'à parler.

Eh bien , dit l'homme , qu'il vous plaise ,

M'ouvrir les cœurs , me révéler

Tout ce que les gens ont dans l'ame.

Soit , j'y consens , lui dit la Dame.

Tu n'as qu'à prendre ce Bonnet :

Il est Fée , & tu vas voir les gens à souhait.

Ils ne te diront plus ce qu'ils croiront te dire ;

Mais bien tout ce qu'ils penseront.

Tu les verras tels qu'ils seront.

Grand bien te fasse ; adieu , je me retire.

Voilà bien-tôt notre Homme & son Bonnet

Parlant aux gens. J'en aurai le cœur net ;

Se disoit-il ; je verrai ce qu'on pense.

C'est par sa Femme qu'il commence.

Le Bonnet de jouer son jeu.

Que je te hais , dit-elle en embrassant le Sire !

(Contraste assez plaisant du faire avec le dire) :

Oùi , je te hais , & non pas pour un peu ;

Sur tout depuis que j'aime Alcandre.

Ah ! que la mort tarde à me rendre

Le service de t'emporter !

Pour peu qu'elle me fasse attendre ;

Je n'y pourrai plus résister :

Mon Amant presse ; il faudra bien se rendre :

(Le tout en le flattant ; c'est ce qu'il faut noter.)

La bonne Epouse ainsi connue ,

Le Pere parle à ses Enfants.

En dépit d'eux leur bouche est ingénue :

Ils attendent ses biens qu'il garde trop long-tems.

316 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE ,
 Ainsi l'Homme au Bonnet s'en va de gens en gens
 Tirer des cœurs les secrettes pensées ;
 Ne trouve en ses Amis qu'ames intéressées ;
 Ingrats & mauvais cœurs sous dehors obligans.
 Va-t-il rendre quelque visite ?
 En lui serrant la main , on l'appelle importun.
 D'une parole qu'il a dite ,
 Quelqu'un veut le louer : ce quelqu'un hypocrite
 Dit qu'il n'a pas le sens commun :
 A chaque instant mille dégoûts pour un :
 Rien ne le flatte ; tout l'irrite :
 Tant & tant , que notre Homme excédé de cha-
 grins
 Jette enfin son Bonnet par-dessus les moulins.
 Le cherche qui voudra. Quant à moi , je le quitte.



LE LYS

ET SON REJETTON.

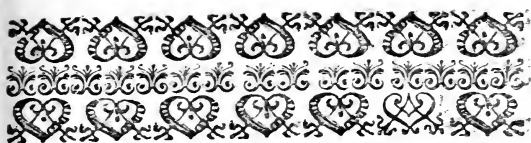
FABLE XXI.

AU ROI.

UN Lys majestueux, la gloire des vallées,
Après un regne florissant,
Touche enfin à son terme, & les fleurs désolées,
Regrettoient leur Roi périssant.
Il voit un jeune Lys, tendre espoir de sa tige :
J'ai regné, lui dit-il, mon fils, regne à ton tour.
De ces champs que ma chute afflige
Deviens & la gloire & l'amour :
Rends grace au Soleil qui t'élève,
Comme je le bénis dans le temps qu'il m'abat :
Que sa douce influence acheve
De te donner ta force & ton éclat.
Attire dans ton sein l'abeille diligente,
Et croissant sous le plus beau ciel,
De ta substance bienfaisante
Aide-là chaque jour à composer son miel
Prince, que ces leçons reglent votre carrière,
Reste de tant Lys à nos yeux abbattus,

318 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE,
Rassemblez-en la splendeur toute entiere;
Offrez mille sujets aux enfans de Phébus;
Croissez de vertus en vertus,
Nous attendons notre matiere,





PROLOGUE.

DU juste & de l'injuste avons nous quelque
idée ?

Où sont-ce-là des mots vuides de sens ?

Interrogeons un homme à ses derniers instans ;

La question est décidée.

Alors la vérité lui défile les yeux :

Il voit au flambeau qui l'éclaire ;

Et ce qu'il a dû fuir , & ce qu'il a dû faire ;

Il découvre le mal & le bien & le mieux.

Dans sa conscience confuse

S'élève un tribunal vengeur de son devoir ;

Où lui-même il s'appelle , où lui-même il s'accuse ,

Et se juge sans le vouloir ;

Ces vains argumens dont s'abuse

Le coupable en pleine santé ,

Lui-même en mourant les recuse ;

Amerement surpris de sa crédulité.

Eloignés de ses yeux la mort qui le menace ;

O. vi

320 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE,
Tous ses doutes vont revenir.
La passion renaît, & le devoir s'efface.
Il ne voudra plus convenir
Qu'il en soit un ; & cette erreur subtile
Le rend tout à la fois & coupable & tranquile.





LIVRE SIXIEME.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE NOAILLES.



DES trésors de l'Etat, vigilant œco-
nome,

Qui loin d'enterrer l'or, comme un
avare Gnome,

Voudrois qu'il pût servir par un prudent emploi;

Tout aux peuples & tout au Roi.

Pour le succès que ton esprit médite,

Que d'obstacles à surmonter ?

Un autre t'en plaindroit ; mais je t'en félicite ;

Ta gloire à moins ne pouvoit éclater.

Or

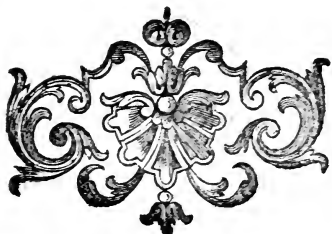
Qu'aurois-tu fait dans des tems trop faciles
De ce génie actif & pénétrant ,
Courageux , Inventeur de ressources fertiles
Et fait tout exprès pour le grand !
On n'en auroit connu que la moindre partie ;
Le reste sans emploi n'eût pû se soupçonner ;
Au travers de ta modestie
Il l'auroit fallu deviner.
Mais , maint obstacle opiniâtre
T'exerce aujourd'hui tout entier ;
C'est le nœud gordien qu'il te faut délier ,
Et ton mérite a trouvé son théâtre.
La France a déjà vû ton courage guerrier ;
A présent , c'est une autre affaire ;
Il est besoin d'y marier
Le courage du ministère.
Courage de sang froid , courage patient ;
Bien différent de l'autre & de beaucoup plus rare ;
Pesant toujours un inconvénient
Avec le succès qu'il prépare ;
Content de vaincre lentement ,
Dans l'utile cherchant sa gloire ,
Ne voulant de laurier pour prix de sa victoire ,
Que le bonheur public fondé solidement ,
Voilà les traits du Sage , & c'est là l'ornement
Dont je te crois responsable à l'histoire.
Sçavoir dans les combats faire parler de soi ;
Donner à tout un camp & l'exemple & la loi ,

Noailles, c'est bien fait ; il faut que l'on renom-
me,

Ceux qui de tout leur sang, osent servir leur Roi ;

Mais, n'être qu'un Héros, bagatelle pour toi :

Tu dois à la France un grand homme, -



LE HAZARD MEDECIN.

F A B L E I.

C'EST un disciple d'Hypocrate ;
On conclut, c'est un assassin.
Et moi, je parle ici, mais d'un peu vieille datte ;
D'un assassin, par hazard médecin.
Il guérit son sujet, sans Grec & sans Latin ,
Et la cure fût délicate.
Vite, au fait, Monsieur le Conteur ;
Eh bien, au fait : le voici cher Lecteur.
Un Spadassin devoit de l'argent à son hôte
Qui sans aucun délai veut avoir cet argent ;
Injure à qui n'a rien : aussi pour cette faute ,
Le Spadassin ne fût pas indulgent.
Le voilà d'abord l'épée haute
Qui d'un coup décisif payant son créancier ,
Le frappe à côté d'une côte ;
Le croit mort , & s'enfuit : le blessé de crier ,
On vient ; mais de cette aventure ,
Loin de se plaindre , on vante le succès.
Le fer n'a fait que crever un abcès ,
Qui se vuide par l'ouverture.
D'autre côté, l'assassin n'est pas loin ,
Qu'on l'arrête & qu'on vous le traîne
Dans la prison la plus prochaine.

Le fer encor sanglant étoit un sûr témoin.

Aussi loin de nier la chose

Je ne m'en repens point; est-il mort, ce maraud,

Demande effrontement l'assassin au Prevôt ?

Non, & de sa santé vous êtes même cause,

Vous l'avez guéri d'un abcès

Que le pauvre homme avoit dans la poitrine,

Donnez-moi donc, dit-il pour ce succès

Mes licences en médecine,

Non, répondit le Juge au coupable effronté :

Laisse au vrai Maître l'art, l'honneur de cette
cure ;

Au hazard. C'est à lui qu'appartient la fourrure

Du Doyen de la Faculté !



LE JOUR MALHEUREUX,

F A B L E I I.

OUI , de la pâte dont nous sommes ;
Nous avons tous nos défauts même grands :
Qu'on me donne les plus grands hommes ;
Par quelque endroit , ce sont de vrais enfans ,
On voit en même tête & foiblesse & courage ;
Petitesse & force d'esprit :
Plein de haut & de bas , ou le fou tient au sage ;
De vice & de vertu l'homme est un alliage ;
Et que pour tous ceci soit dit ;
Ma Fable en est un témoignage.
Il étoit un Héros , un Pompée , un César ,
Ou si vous l'aimez mieux , un nouvel Alexandre ;
Qui sembloit enchaîner la victoire à son char ;
Pour qui c'étoit tout un que vaincre & qu'entre-
prendre ;
En un mot qui ne craignoit rien ,
Hors certain jour de la semaine.
Quel jour ? je ne le sçais pas bien ;
Mais qu'importe ? ce n'est la peine
De le chercher ; l'un ou l'autre est égal ;
Il suffit qu'aux guerriers , il croit ce jour fatal.
Ne pensez pas qu'alors il tentât la victoire ;
Il étoit sûr d'être battu ,

Le pauvre homme prenoit pour garand de sa gloire

L'étoile & non pas sa vertu ,

Ce jour là cependant trouvant sur son passage ,

Les ennemis mal postés , peu nombreux ;

Profitez de votre avantage ,

Dit un ami , fondez sur eux ,

Vous les tenez : êtes-vous sage !

Repondit le Héros , c'est un jour malheureux !

Nous les battons demain. Quoi demain ! quand
la force

Par vingt secours reçus sera de leur côté !

Tant mieux , à ma valeur le danger sert d'amor-
ce ;

Nous les battons demain ; le sort en est jetté.

L'ami s'obstine & lui fait honte ,

Du délai superstitieux ;

Quoi donc , ce sont les jours qui sont victorieux ,

Et non pas vous ! belle gloire à ce compte ?

J'en rabats bien : ainsi piqué d'honneur ,

Pour un moment le héros se surmonte ,

Attaque l'ennemi , qui payant de valeur ,

Fait renaître bientôt en celui qui l'affronte ,

Ce vain vain fantôme de malheur ,

Tant de résistance l'étonne.

Falloit il combattre aujourd'hui ,

Dit-il , il se confond & croit voir en personne

Le destin irrité décidant contre lui.

Il décide en effet son trouble ,

Qui d'instant en instant redouble ,

328 **ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE ;**

Des ennemis sert si bien les exploits ;
Qu'il est enfin bâti pour la première fois.

Ah ! dit-il , falloit-il t'en croire ?

Funeste ami , ce jour me coutera ma gloire ;
Je le sçavois trop bien qu'il étoit malheureux :
S'il l'étoit , dit l'ami , ce camp si peu nombreux
Auroit-il gagné la victoire ?



LE CHIEN ET L'ASNE.

F A B L E I I I.

MARTIN, grave baudet, & l'agile miraut,
En même endroit s'en alloient pour affaire.

L'un marchoit d'un pas de commere,
L'autre faisoit une toise d'un saut.

Ce n'étoit moyen d'aller même carriere :

Mais sautant en avant, puis autant en arriere,

Le Lévrier léger s'éloignoit du lourdaud,

Et le rejoignoit aussi-tôt,

Marchant ainsi de compagnie,

Ils traversent tous deux mainte longue prairie;

Ils passent monts & bois, fatiguans pour Martin.

Miraut, comme j'ai dit, faisant triple chemin;

Et de l'agilité dont il faisoit parade,

Divertissant son camarade.

Enfin, tant fût troté, caracolé, sauté

Qu'avant que d'arriver au gîte,

Le haletant Miraut resta sur le côté.

Martin arriva seul, n'alla-t-il pas plus vite?

Allez à votre bût l'allure de Martin;

N'imites pas Miraut qui se tue en chemin.



LE VOLEUR ET APOLLON.

F A B L E I V.

UN scélérat un jour trouvant sa belle ;
Ayant guêté longtems sur l'autel d'Apollon ,
Coupes & vases d'or , de la sainte vaisselle ,
S'avisa de se faire un don :
Prenons ceci , dit il , nous en battons monnoie ;
Le Dieu s'en passera plus aisément que moi ;
Je suis pauvre , il est riche ; il vit la haut en Roi ;
Tandis qu'ici j'ai disette de joie ;
Il faut m'en acheter , & voici bien de quoi.
Aurois-je peur qu'il ne chômât d'offrande ?
Il demeure l'Autel en raisonnant ainsi :
Puis ; s'échappe disant , Seigneur Dieu , gram-
merci :
Vous êtes bon , que le ciel vous le rende.
Chargé de ce butin nouveau ,
Le voleur fuit , gagne la plaine ,
Courant toujours , tant que sous le fardeau ;
Il succombe , s'arrête , & pour reprendre haleine ,
S'endort au pied d'un mur , reste d'un vieux châ-
teau.
Apollon lui paroît en songe ;
Au plus pressant péril je viens te dérober ;
Reveille-toi , fuis , ce n'est point mensonge ;

Fuis vite , ce mur va tomber.

Le voleur s'éveillant quitte aussi-tôt la place ;
C'est le plus sûr , tel se moque des Dieux ,
Qu'on voit à la moindre menace
Devenir supestitieux.

Le mur tombe pourtant. O la bonne fortune !

Dit le Larron , j'étois du moins estropié.

Voilà mon vol ratifié !

Les Dieux sont bonnes gens , ils n'ont point de
rancune.

Avec ces beaux penfers, poursuivant son chemin,
Il alloit traverser une forêt obscure.

Echappe encor à ton destin ,

Lui dit la voix du songe , ici ta mort est sûre.

Si tu passes dans la forêt ,

Un essain de voleurs épiant la capture

A t'assassiner est tout prêt.

Le mur tombé , cautionoit l'augure.

Le Larron passe ailleurs en maudissant vingt fois ;

Ces barbares tyrans des bois ,

Qui sans humanité , sans aucune justice ,

Font litière du bien d'autrui.

Les gens sont bien méchans ! comme va la police !

On ne sçauroit voyager aujourd'hui ;

La Police pourtant fut trop bonne pour lui.

Des Archers le cherchoient & ces détours le me-
nent.

Tomber tout droit entre leur mains :

Ils vous le garotent , l'entraînent ;

Il étoit tout jugé , saisi des vases saints ;
Son supplice expia le larcin sacrilège.

Ainsi la clémence des Dieux ,
Pour l'impie obstiné , n'est bien souvent qu'un
piège.
S'ils sauvent un méchant , c'est pour le perdre
mieux.



LE BASILIC ET LE DRAGON.

F A B L E V.

MEs vers ont déjà fait quelques leçons aux
Rois ;
Mais il est bon pour l'importance
D'y revenir plus d'une fois.
Leurs mœurs sur nous n'ont que trop d'in-
fluence ;
Elles ont la force des loix.
Selon qu'ils savent se conduire ,
Nous nous trouvons ou mal ou bien.
C'est à la Fable à les instruire ;
La vérité sans art irrite & n'y fait rien ;
Il faut les servir sans se nuire.



UN jour le roi serpent mourut.
La couronne étoit élective.
Il fallut pourvoir au salut
De la République plaintive.
Pour cet effet le Sénat serpentin ,
Convoqua chaque Palatin ,
Deux Prétendans aspireroient à l'Empire :
Le Prince Basilic & le Prince Dragon.
On les entend tous deux , car avant que d'élir

On vouloit consulter le droit & la raison.

Le Prince Basilic disoit que la Nature

L'avoit désigné Roi , qu'il naissoit couronné ,

Que ses regards au loin portoient une mort sûre ;

Marque encor qu'à regner il étoit destiné.

Qu'il ne rampoit jamais , nouvelle bienfiance

Nécessaire à la dignité.

Enfin qu'il étoit fait pour être Majesté.

Et qu'il s'étonne qu'on balance.

Son discours finissoit par-là :

Le Dragon à son tour traita de bagatelles

Les raisons que l'autre étala.

Il est né couronné : mais qu'est-ce que cela ?

Un ornement , il faut des qualités réelles.

Ses yeux portent au loin des atteintes mortelles ;

Tant pis , que feriez-vous d'un cruel Attila ?

Il ne rampe jamais , mais en va-t-il plus vite ?

Un vil terrier en est-il moins son gîte ?

Quant à moi , Messieurs , me voilà.

Vous voyez de mes yeux les vives étincelles ;

Mais contens d'effrayer ils n'ont point de venin :

Vous connoissez ma force & mon courage , enfin

Je sçai veiller , j'ai des pieds & des ailes ,

Et de plus pour ouïr l'organe le plus fin.

J'ai dit : Seigneurs Serpens , c'est à votre prudence

A voir qui de nous deux doit vous donner la loi.

Le Dragon d'une voix eût la toute-puissance ,

Le Prince Basilic s'en plaignit fort : mai quoi ,

La Couronne fait-elle un Roi ?

Non ; c'est talent , courage & vigilance.

LES FOUS.

FABLE VI.

HOSTES forcés d'un Hôpital ,
Une folle & trois fous vivoient de compagnie ;
Ils n'étoient point à part ; telle étoit leur folie
Qu'il n'en pouvoit entr'eux arriver aucun mal.
La folle bossue & boiteuse ,
Mais se trouvant à cela près
Bonne provision d'attraits ,
Déploroit son destin : Princesse malheureuse ,
Le fils d'un Roi l'aimoit , mais le pere tyran ,
Troubloit cette flâme amoureuse :
Captive depuis plus d'un an ,
Elle ne sçavoit où ni quand
Revoir le seul objet dont elle est désireuse.
Un des trois fous, soldat estropié ,
Chevalier errant de manie ,
Prenoit la Princesse en pitié ,
Consolez-vous, dit-il , belle Briolanie :
Pour reparer les torts je suis né, Dieu merci.
Envain un Enchanteur me tient captif ici ;
Les charmes n'ont qu'un terme , après ma déli-
vrance ,
Je vous promets le trône & votre Amant,
Vous avoir pû servir sera ma récompense ,

336 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE ;
Foudre , éclairs , hâtez-vous , rompez l'enchantement ,

Marquez ce bienheureux moment.

L'autre fou , soi disant Grand Chantre & grand Poète ,

Quoiqu'il ne béguyât qu'un mauvais bas Bréton ,
Comptant l'affaire déjà faite ,

S'apprête à la chanter du plus sublime ton.

En vain Phœbus , jaloux de son génie ,

Le retient là , pensant qu'il y croupit ;

Il veut qu'en ce grand jour , ses vers , son harmonie ,

Le fassent crever de dépit.

Bon , mes enfans , courage , un peu de patience ,

Disoit le troisième Insensé !

Quoique je sois aveugle de naissance ,

Je vois tout l'avenir clair comme le passé :

Jupiter ici me renferme ,

De crainte que je n'aie éventer ses secrets ;

Mais malgré lui je vois le terme

De vos maux & des miens ; j'en dis trop , je me tais.

L'assortiment d'extravagance

Faisoit vivre ces Fous de bonne intelligence ;

On enferme avec eux un homme mieux timbré ,

Mais coupable pourtant d'un meurtre de vengeance

Qui du nom de folie avoit été plâtré ,

Il contredit nos Fous , se met en fantaisie

De les tirer d'erreur , dit à chacun son mot ;

AN

Au Bas-Breton Poète , au nouveau Tyresie ,
A l'Infante Boiteuse , à l'Amadis Manchot.

Ils étoient fous , & lui , le sot.

En les contredisant , bien-tôt il se fit battre ;

Et toujours bien , seul contre quatre.

Pour couper court aux injures , aux coups ;

On resserra le Sage & l'on laissa les Fous

Vivre ensemble à leur ordinaire.

La paix renaît ; on ne pouvoit mieux faire ;

N'est-ce pas le portrait de la Société ?

Tout n'est qu'erreur , chacun a sa folie ;

Mais quoi ! l'une à l'autre se lie ;

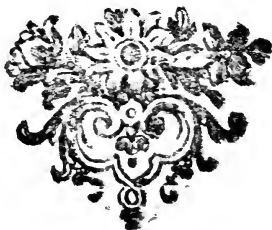
Le monde va son train & rien n'est arrêté.

Téméraire qui se propose

De le refondre , à force de raisons ;

Penser y réussir , c'est chose

Digné des Petites Maisons



LA VÉRITÉ.

FABLE VIII.

ON dit que chez l'homme autrefois ;
La Vérité voulut établir sa demeure ,
Elle quitte les cieux , fend l'air , & veut sur l'heure
Essayer du palais des Rois ;
Du meilleur Frince elle fait choix ,
Va droit à lui , l'on trouve à dire ,
Que sans autre façon elle osât lui parler.

Je viens pour regler votre empire ;
Mais, dit-elle, avant tout, c'est vous qu'il faut regler
Je veux de vos défauts. . . . quoi ! des défauts , s'é-
crie

Un Courtisan : ils sont bien inconnus !
Oùï des défauts ; souffrir la flatterie ,
Et d'un : de celui-là mille autres sont venus :

Taisez-vous flatteurs ; & vous, Sire ,
Ecoûtez-moi , je vous vois assiéger
Par cent brigueurs d'emplois , qui n'y pourroient
suffire ;

Orgueil pour tout talent : n'allez pas en charger
Ces Importuns ; mais cherchez le mérite ;
Il se cache , & pour lui , c'est moi qui sollicite ,
Tels & tels ignorez sont vos meilleurs sujets ;
Voilà vos gens d'état ; placez là vos bienfaits.

Ainsi , de tout le bien qu'exerceront les autres ,

Vous pouvez mériter le prix ,

Au lieu qu'en employant d'indignes Favoris

Leurs crimes deviennent les vôtres ;

En voila bien pour une fois ,

Sire , mais pardonnez , j'ai hâte de vous rendre

Le parfait modelle des Rois.

Tout ira bien ; vous n'avez qu'à m'entendre

Confus de ces libres leçons ,

Le Prince ne fit pas grand accueil à la Dame ,

Les Courtisans daubés lui chanterent sa game ;

Allez ailleurs débiter vos chansons :

Ici la vérité de rien ne nous importe ;

Sortez , voilà votre chemin ,

On la chasse , & depuis , la hallebarde en main ;

Flaterie a gardé la porte.

La pauvre Vérité cherchant à se loger

De chez le bourgeois même est encore éconduite

Par Dame Politesse , & fut enfin réduite ,

A la cabane d'un Berger.



LE CALIFE.

F A B L E I X.

DEs Humains fortune se jouë ;
Êtes-vous au haut de sa rouë ?
Demain , vous serez au plus bas ,
C'est son plaisir. Celui du Sage
Est de rire de la volage.
Elle change , il ne change pas.
Eh ! que peut-elle aussi sur le courage ,
Sur la vertu ? rien du tout : en ce cas ,
Pourquoi lui rendre notre hommage.
Tout le reste vaut-il que l'on en fasse un pas ?
Beaux discours , dira-t-on ; mais de peu de pratique ;
En valent-ils moins pour cela ?
Ce n'est pas qu'il ne soit quelque tête stoïque ,
En veut-on une ! la voilà.
Un Calife puissant perdit une bataille ;
En vain l'Arabeſque Héros
Combatit d'eſtoc & de taille ;
Fortune lui tourna le dos.
Tout fut pris hors lui ſeul , qui ſe ſauvant à peine ,
Arrive enfin ſous le toit d'un Berger ;
L'inſtruit de ſon malheur ; tu me vois hors d'haleins ,

Dit-il , tu peux me soulager ;
Je meurs de faim ; n'as-tu rien à manger ?
Oùi , Seigneur , dans cette chaudiere ,
Voilà mon soupé cuit , répondit le manant :
J'ai bon cœur , mon pouvoir n'est pas à l'avenant ;
Pardon de si petite chere.
Va , ton bon cœur , & cela me suffit.
Le Berger là-dessus va chercher quelque affiété ;
Son chien qui sent le soupé cuit ,
Affamé d'une longue diète ,
Vient flairer la chaudiere , ose y porter les doigts
S'échaude & soudain les retire ;
S'essaie encor , revient à plusieurs fois ,
Assiéger le soupé du Sire ;
Et s'échaudant toujours , ne sçauroit s'en dédire :
Manege assez plaisant , qui pourroit le décrire.
Le Pasteur à son retour , voit le dessein du chien ,
Court à lui , mais nôtre vaurien
S'embarassant au cou l'anse de la chaudiere ,
Le voilà qui s'enfuit sans regarder derriere ,
Le Calife de rire , eh , dequoi donc Seigneur ,
Pouvez-vous rire au milieu de vos peines ?
Qui ne riroit , dit le Prince au Pasteur
Du retour des choses humaines ?
Cent esclaves hier avoient peine à porter
Mon soupé , ma table ordinaire ;
Mon souper d'aujourd'hui ne lui ressemble guère ,
Un chien seul vient de l'emporter.

LA CHATE ET SES PETITS.

F A B L E X.

UN Châte encor du bel âge ,
Coquète de profession ,
Pour vivre libre & sans soins de menage
Mît ses enfans en pension.
L'un chez Ratapon , Chat sauvage ,
Et l'autre chez Mitis Bourgeois du voisinage ,
Remettant à leurs soins cette éducation.
Adieu , mes amis , mes comperes ;
Et vous , adieu mes fils , soyez honnêtes gens ;
Regardez ces Messieurs en peres ;
Et vous , traitez les en enfans.
Ils se quittent ; l'ainé suit le matou champêtre ;
En quelques mois il devient grand chasseur ;
Vit de lapins qu'il prend en traître ;
Se bat souvent , est toujours l'agresseur ;
Prend enfin toute la noirceur
Et la cruauté de son maître.
Le cadet suit Mitis qui va le présenter
Du même pas à son hôtesse ;
La suppliant que de grace elle laisse
Le petit chat sous ses toits habiter :
Des yeux il semble lui promettre
Qu'on la servira bien & qu'on vivra de peu.

Qu'il reste , dit l'Hôteſſe ; il n'en faudra pas mettre ,

Je penſe , plus grand pôt au feu.

En moins de rien le petit chat imite

Les manieres du grand , ſes careſſes , ſes tours ;

Et mieux encor ſ'en acquitte ,

Saute , fait l'Arlequin , fait patte de velours ;

Caprices que ſon âge aſſaiſonne toujours.

Il ſe rend ſi joli qu'on quitte

Le grand pour le petit ; c'eſt donc le chat gâté ;

Il eſt en pays de cocagne ,

N'a que deux ſoins , pareſſe & volupté ;

Mange à table , couche à côté

De ſa Maîtreſſe en guiſe de compagne ,

Et quand en vagabond , l'autre court la campagne ,

Le cadet ſ'accoquine à ſon oiſiveté.

La mere chate enfin laſſe de ſes tournées

Redemande ſes fils & les reprend chez ſoi.

Ça , leur dit-elle , en mes vieilles années ,

J'ai bien compté ſur vous ; ayez grand ſoin de moi.

Soyez mon baton de vieilleſſe ;

La pauvre mere ! elle avoit mal compté ;

L'un lui manque par ſa pareſſe ,

Et l'autre par ſa dureté.

En vain elle ſe plaint , elle gronde , menace ,

L'ainé la bat , cadet n'en travaille pas mieux.

Piv

344 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE,
Elle languit , succombe , & maudissant sa race ,
De chagrin & de faim s'en va voir ses ayeux.

Voilà ce que je devois craindre ,
Mes enfans , leur dit-elle , au moment du trépas ,
Je vous ai négligé ; quand je vous trouve ingrats ,
C'est de moi que je dois me plaindre.



L'ECREVISSE PHILOSOPHE.

F A B L E XI.

L'ECREVISSE , dit-on , a sa façon d'aller ;
 Et sa marche est de reculer.
 Une Ecrévisse Philosophe ,
 Qui sans raison n'adaptoit rien ,
 Et qui dans son espèce eût l'esprit de l'étofe
 Dont parmi nous Descartes eût le sien ;
 Cette Ecrévisse donc examina la chose ,
 La jugea ridicule en soi ,
 Et n'en pût trouver d'autre cause
 Qu'un usage ancien ; mais voilà bien de quoi ,
 Autoriser une sottise ,
 Dit-elle , essayons l'autre guise...
 Elle alla droit , s'en trouva bien ;
 Puis voulant enseigner les autres :
 Venez , mes sœurs , je n'ai d'intérêts que les vôtres ;
 Ecoutez-moi pour votre bien.
 Quittons nôtre marche incertaine ;
 J'en sçais une qui convient mieux ,
 Faisons suivre la queue , & que la tête mene ,
 Et pour guides prenons nos yeux.
 Que la gent Ecrévisse est bonne.
 D'aller sans cesse se heurter !
 Ne savoir où l'on va dans quels pièges l'on donne

346 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE,

Allons droit pour les éviter.

Je sçai ce que je dis, & moi-même en personne ;

J'ai fait l'essai , tenez , regardez-moi trotter.

Bon , dit une vieille obstinée ;

Celle-ci veut savoir plus que nos anciens ?

Suivons la loi qu'ils ont donnée :

Marchons comme eux , quant à moi je m'y
tiens

Pour nous régir se croit-elle donc née ?

Petit esprit ! mettez ses raisons bout à bout ;

Vous trouverez orgueil , rêverie , & c'est tout ,

La vieille dit : & ses injures

L'emportèrent sur la raison.

La Philosophe essuya les murmures

Du sot peuple , & les têtes dures

Firent gloire d'aller toûjours à reculon.

Pour les vieilles erreurs point de respects bizarre ;

Examinons aussi la nouveauté.

Par les deux excès on s'égare ;

Mais la raison va droit ; marchons de son côté.



LES CIGNES ET LES HE'RONs.

F A B L E X I I.

Allégorique.

LA gent Cigne & la gent Hérone
Pour un canal à sable d'or ,
Contestoient , la pêche étoit bonne ;
Chacun vouloit avoir & poisson & trésor.
La guerre se déclare , & tambours & trompettes
Des combats donnent le signal ,
Troupes bien lestes , bien complètes
Déjà des deux côtés suivent leur Général.
Mais le roi Cigne , habile entre tous les monar-
ques
A connoître ses gens , à les bien employer ,
Se servoit d'un Hector , vrai Substitut des Parques,
Né tout exprès pour Guerrier.
L'Hector Cigne aux Hérons livre mainte bataille,
Joint ensemble ruse & valeur ;
Les surprend , en pièces les taille ;
Est blessé cependant , Vulcain de sa tenaille ,
N'avoit pas travaillé le harnois du Seigneur.
Mais au combat rentré de victoire en victoire ,
Il réduit les Hérons à souhaiter la paix.
C'est son Hector qui traite & pour comble de
gloire ,

Il est tout à la fois & le triomphateur

Et l'heureux Pacificateur.

Ainsi , par cette paix insigne

Où le Héron se vit soumis,

Le canal reste au peuple Cigne ,

D'ailleurs quittes & bons amis.

Quant au Cigne Héros , ses faits , sa grandeur
d'ame ,

Eurent leur prix : Apollon le reclame ,

D'olive & de laurier le couronne à plaisir ,

De plus , lui fait un doux loisir.

Le voilà transporté sur les bords du Permesse ,

Où tout est charmé de ses sons ;

La Troupe des neufs Sœurs autour de lui s'em-
presse ;

Il rend caresse pour caresse ;

Leur plaisir est sa gloire , est le sien leurs chansons.



LE PYRRHONIEN.

F A B L E X I I I.

UN des disciples de Pyrrhon ,
Obstiné partisan du doute ,
N'assuroit rien , hésitoit sur son nom ,
Doutant même s'il est sans que cela lui coûte.
Ce Philosophe donc dans le doute affermi ,
Et tout fier de son ignorance ;
Se promenant un jour avec un sien ami
Dont il lassoit la patience ,
Le lieu charmant ! disoit l'homme sensé ;
Je n'en sçai rien , disoit le Philosophe.
Quoi ! ne trouvez-vous pas ce château bien placé ?
Reprenoit l'autre ; à l'apostrophe ,
Le Docteur ne rendoit qu'un peut-être glacé :
Nouveau discours , nouveau peut-être ;
A chaque question , toujours je n'en sçai rien.
Vous êtes fou , je croi , disoit l'ami ; mon traître ;
Répondoit fierement , cela se pourroit bien.
Pendant cet entretien bisarre ;
Un char sur leur chemin venoit au grand galop ;
Le cocher du plus loin s'écrioit ; gare , gare ;
Retirons-nous : pourquoi ? bon , vous le voyez trop ;
Ce char... est-il des chars ? eh que diable , il s'ap-
proche ,

350 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE ;

Il est à nous, voyez ; que sçai-je si je voi ?

Voulez-vous donc qu'il vous accroche ;

Qu'il vous écrase ? eh Monsieur, croyez-moi,

Nous, & ce char, le mal, s'il en peut faire,

Dit le Docteur, rien n'est certain.

Demeurons, allons notre train.

Demeurez donc, c'est votre affaire ;

Reprit l'ami, pour moi j'évite le hazard.

Le Philosophe reste, & le cocher du char

Lui fange un coup de fouet : il frappoit comme
quatre,

Le Docteur crie & fuit, vous vous êtes fait battre ;

Lui dit l'ami, vous voyez bien

Qu'il est des fôüets ; l'opiniâtre

Croit mettre à son mal une emplâtre ;

D'oser répondre encor son fier, je n'en sçai rien ;

La vérité pour nous se couvre d'un nuage ;

Mais elle perce, enfin tout n'est pas ignoré,

Le doute qui souvent est la marque du Sage ;

L'est du Fou, quand il est out ré.



LE LION TIRAN ET LE RENARD.

F A B L E X I V.

SIRE Lion , tyran d'une Contrée ,
Levoit sur ses sujets un tribut inhumain.
Tous les jours un d'ent'reux amené sous sa main ;
Devoit lui servir de curée.
Maître Renard le Brutus de ces bois ,
Par son héroïque industrie ,
Dela dent tyrannique affranchit sa patrie ;
Ainsi que la valeur , la ruse a ses exploits.
Un jour il se présente au Prince ;
Sire , dit-il , après plus d'un salut ,
Je m'étois chargé du tribut
Que vous rend votre humble Province.
Jamenois le Renard le plus beau d'entre nous ;
Gras & fait à plaisir pour être votre proie ;
Qui même en bon sujet se faisoit une joie
D'avoir été choisi pour vous.
Un Lion insolent m'attendoit au passage ;
Il m'a pris le tribut , sans vouloir m'écouter ,
De moi daignez vous contenter ,
Ai-je redit vingt fois ; cet autre est le partage
D'un roi qui ne vaut rien fâché ;
Pour moi , vous dis-je encor , je suis à bon marché.
Va , m'a-t'il repondu , va chercher qui te mange ,

L'ami , je perdrois trop au change ;
 Tu n'es qu'une bouchée auprès de celui-ci.

Ah l'insolent ! il faut que je me vange ;

Dit le Prince ; est-il loin d'ici :

Non , Sire , il est encor tout proche ;

Où ? dans ce puits , là , près de cette roche ,

Ça , tout à l'heure , conduis moi ;

Que le rebelle apprenne à connoître son roi.

Ils courent vers le puits. Voyons ce téméraire ;

Dit le Lion. Je vais vous le montrer ,

Dit le Renard. Tenez moi , pour bien faire ;

Si je paroïs sans vous , il va me devorer ,

Aussi bien que mon pauvre frere.

Le Lion le tenant , le Renard dans les eaux

Lui montre alors la double image

D'un Lion prêt à mettre un Renard en morceaux ;

Le Tiran se livre à sa rage ,

Il jette là le Renard à côté ;

Et déjà dans le puits , pour vanger son outrage ,

Lui-même il s'est précipité.

Sa majesté s'y trouva prise ;

Le Renard en partant , lui dit encor ce mot :

Foiblesse & ruse est un bon lot

Qui vaut bien puissance & sottise ;



LE CHIEN ET L'ÂNE

Fatigués.

F A B L E X V.

UN chien fort alteré , certain âne fort las ,
Arriverent ensemble au bord d'une riviere.
Ce n'étoit pour nos gens le bout de leur carriere ;
La riviere comprise il s'en falloit cent pas.
Que ferons-nous , dit l'âne ? ami , veux-tu m'en
croire ,

Dit le chien alteré ? pour sortir d'embarras
Je suis de l'avis qu'il faut boire ,
Toute cette onde , & moi je n'en suis pas ,
Dit l'âne fatigué : nous ferons mieux d'attendre
Que l'eau s'écoule , en attendant
Je me reposerai d'autant.

Le chien but & creva , l'âne se laissa prendre
Par les loups que la nuit fit sortir des forêts ,
Vous riez ! & pour vous la Fable est faite exprès
Vous arrive-t-il une affaire ;
La passion présente est votre Conseillere.



LE ROSSIGNOL.

FABLE XVI.

UN Rossignol , issu je crois , de Philomele
Né pour être l'honneur des bois
Saluant l'aurore nouvelle ,
Réjouissoit les champs de sa naissante voix.
Arrive un lourd satyre, & moins homme que chevre;
Il veut au Rossignol donner quelques leçons ,
Et posant sur sa flute une hideuse levre ;
Hola , l'ami , dit-il , repete un peu ces sons
Qu'est-ce ? tu ne dis mot ! allons ; que l'on s'essaie ;
L'oiseau commence à peine ; il le gronde , il l'ef-
fraie ;
Rien qui vaille ; encor mal , plus mal , recomen-
çons.
Mais l'oiseau rebuté du féroce satyre ,
Se tait ne veut répondre à rien
La douce flute avoit beau dire ;
Le joueur gâtoit tout : rien n'en paroïssoit bien.
Il a beau changer d'airs, donner du guai, du triste ;
Essayer becane & bemol.
Dans son silence encor le Rossignol persiste.
Que te sert d'être Rossignol ,
Dit enfin le fluteur ? tu fais honte à ta race.
Il en jette sa flute ; & laisse là l'oiseau.

Un jeune Berger prend sa place ,
Et de la flute qu'il ramasse

Veut sur le Rossignol faire un essai nouveau.

Doux chantre du Printems , approche & viens
m'entendre ,

Dit-il ; le Ciel t'a fait pour le chant le plus tendre ;

Daigne imiter les miens , tu les embelliras ;

En m'imitant , tu m'instruiras ,

Le compliment réussit à merveille ;

Au Berger gracieux l'oiseau prête l'oreille ,

L'admire , imite ses accens ,

Repete & rend encor ses cadences plus belles ;

D'abondance de cœur y joint des ritournelles

Et surprend les échos de ses sons ravissans ,

A ce nouveau maître fidelle ,

Près de lui chaque jour il revient voltiger ,

Et le flattant , le carressant de l'aile

Semble lui demander quelque leçon nouvelle

Qu'il aime autant que le Berger.

Le chantre fit si bien qu'il devint le modele

Des Rossignols , & dans ses sons

Les bois crurent encor entendre Philomele.

Le maître est-il aimé ? comptez sur ses leçons.



LE FAUCON ET SA SONNETTE.

F A B L E X V I I.

CERTAIN oiseau de proie échappé de sa chaîne
 Une sonnette au pied voloit je ne sçais où ,
 Le bruit attiroit dans la plaine
 Nombre de regardans , car le monde est si fou ?
 L'oiseau qui n'étoit pas plus sage
 Comptoit avec orgueil ce peuple curieux.
 Qu'elle foule sur mon passage
 Se disoit-il ! sur moi tout le monde a les yeux :
 Oiseaux qui volés sans sonnettes
 Vous parcourez les airs sans qu'on en fasse un pas.
 A peine sçait-on si vous êtes ,
 J'aimerois autant n'être pas ;
 Il faut faire du bruit afin qu'on nous regarde,
 Il étaloit ainsi sa fierté babillarde.
 Le Maître arrive au bruit , & l'esclave aussi-tôt
 Volé par un Faucon servant de grand prévôt ,
 S'abat , est contraint de se rendre
 Sans sa sonnette où l'eût-on été prendre ?
 Votre nom fait du bruit , vous vous en savez gré !
 Mais en de vrais liens souvent ce bruit vous jette.
 Pour être libre , il faut être ignoré.
 Heureux les hommes sans sonnettes.

L'INDIEN ET LE SOLEIL.

F A B L E XVIII.

GRAND Roi , qui vois les arts d'un regard favorable ,

Et dont avec transport j'éprouve la bonté ,

Souffre qu'ici la vérité

Se cache un moment sous la Fable.

Un habitant de l'Inde adoroit le Soleil

Un zèle renaissant nuit & jour le devore ,

Et plein de l'objet qu'il adore ,

L'ardeur de le louer interrompt son sommeil.

Quelquefois célébrant sa lumière féconde ,

D'un regard attentif il le suit dans son cours ,

Admire en lui l'ame du monde ;

Toujours chantant , & se plaignant toujours

Qu'à ce qu'il sent nul terme ne réponde.

Il peint tantôt le celeste flambeau

Vainement assiégé par les sombres nuages ,

Et bien-tôt vainqueur des orages

Reparoissant encor plus beau.

Il fait Hymne sur Hymne , en remplit la Contrée ;

Tout accourt à sa voix , & chacun l'écoutant ,

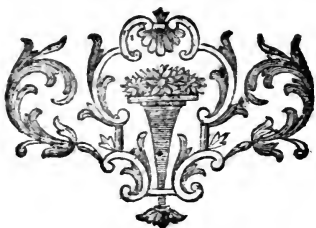
Benissoit la puissance en ses vers célébrée ,

Tandis que du plaisir de la voir adorée

Le Chantre se tient trop content ;

Le Soleil touché de ce zèle ,
Sur ses champs desséchés jette un œil carressant ,
Soudain , moisson double & plus belle ;
Verger fertile & fleurissant .

Soleil , dit l'Indien , je rends à tes largesses
Tout l'hommage que je leur dois :
Tes bienfaits cependant n'acquierent rien sur moi ;
Tu peux augmenter mes richesses ,
Mais non pas mon zèle pour toi.



LES TROIS POISSONS.

F A B L E X I X.

TR O I S Poissons les plus beaux du monde ,

Habitoient un étang , y couloient leur destin.

Ils étoient les rois de cette onde ;

Le reste étoit peuple & fretin.

Des Pêcheurs , vrais fléaux de l'espèce nageante ,

Passent par-là , reconnoissent les lieux ;

Bon , dirent-ils , voici pêche abondante ;

Faisons là dès demain , le plutôt vaut le mieux ,

Faisons là dès demain ! partons donc tout à l'heure ;

Dit un des trois poissons & du meilleur cerveau.

Sans le dire à personne , il quitte sa demeure ;

Par un canal étroit s'enfuit dans un ruisseau.

Le lendemain par le même passage

Le second voulut s'échaper ,

Il y trouva des réts prêts à l'enveloper ;

Quel passeport pour son voyage ;

Il reste donc , arrivent les Pêcheurs

Qui d'avance déjà se partageoient la proie.

Nous les aurons ces trois Messieurs ;

Mais il fallut rabattre un bon tiers de leur joie.

Ils n'apperçoivent plus que deux de ces poissons ;

Prenons toujours ; c'est encor bonne pêche.

364 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE;
 Notre rusé qui sçait que tous leurs hameçons
 N'en veulent qu'à la viande fraîche,
 Paroît sur l'eau contrefaisant le mort.
 On le prend; il ne donne aucun signe de vie,
 Il est rejeté là comme viande pourrie,
 Et qui même sent déjà fort,
 Nous aurons dumoins le troisiéme.
 Ce troisiéme en effet bête comme un poisson;
 Privé de sens, vuide de stratagème,
 Ne sçait que gober l'hameçon.
 Sa fortune est souvent la nôtre :
 Contre les accidens l'adresse sçait lutter,
 La prudence fait mieux & fait les éviter;
 Le sot ne sçait ni l'un ni l'autre.



LA JUSTICE ET L'INTEREST.

F A B L E XX.

C'EST moi seul qui regis le monde;
Dit à Dame Justice, un jour Sire Intérêt;
N'y fais-je donc rien s'il vous plaît?
Dit Justice; Et sur quoi se fonde
Ce grand titre de Souverain,
D'unique Roi du genre humain?
Vous avez pour cela de plaisantes maximes;
A votre sens chacun a droit sur tout;
Ni devoirs, ni vertus, ni crimes,
Il n'est point de projets qui ne soient légitimes
Pourvu que l'on en vienne à bout.
Fort bien, dit Intérêt, vous sçavez mon système;
Chacun a droit sur tout; mais pour regler ces
droits,
J'ai dicté, j'ai gravé des loix.
Qui les fait observer? dit Justice: moi-même;
Repartit Intérêt. On se passe de vous;
Je fais agir la crainte, excellente Maîtresse;
Les hommes ne sont pas si fous
D'enfreindre la loi vengeresse;
Tome IX.

Q

Et c'est par ce secret que je les unis tous.

Mais , dit Justice alors , s'il est quelque ame noire,
Qui trouve l'art en certains cas de frauder la loi ,
Quel est son frein ? son frein ? sa propre gloire ,

Dit Intérêt ; car comme Roi

J'ai mon ministre honneur , qui gouverne sous
moi.

Quel est cet honneur , je vous prie ?

Dit Justice , ne brouillons rien.

Vous vetillés , & vous m'entendez bien ,
Dit le prétendu Roi , cet honneur c'est l'envie

D'être loué , d'être estimé ,

Mettez-y , s'il le faut le desir d'être aimé ,

Quant à votre philosophie ,

Amour du juste , amour de son devoir ,

Dans mon empire ils n'ont que voir.

Au bien public qui par moi fructifie ,

Tous vos fantômes vains de devoirs , de vertu ,

N'ajouteroient pas un fêtu ,

C'est donc là tout ? dit la Dame équitable.

Oùi , c'est tout , moi je vous soutiens

Que ce n'est pas assez , qu'avec ces beaux liens

L'homme est encor insociable :

Qu'en un mot , & c'est là le point ,¹

On doit tout redouter de qui ne m'aime point.

Voulez-vous par plaisir faire une expérience ?

Nommez-moi votre bon ami ,

Votre meilleur élève , & le plus affermi ;

Je vous nommerai l'homme instruit en ma science.
Nous les éprouverons tous deux à votre choix,
Vous, mon élève, moi, moi le vôtre;
Et nous verrons qui de l'un ou de l'autre
Aura plutôt trahi les loix.
D'accord, dit Intérêt; Philautas est mon hom-
me,
Sera bien fin qui pourra l'embrouiller.
Et moi, dit Justice, je nomme
Théophile; allons travailler.

Certain fripon connu tel par la ville;
Avoit pas ses bons tours mis à part un gros bien.
Il en goûtoit la joie, & d'autant plus tranquille
Que personne n'en savoit rien.
Justice lui va mettre en tête
De déposer aux mains de Philautas
De son or mal acquis l'illégitime tas.
En toute occasion la somme seroit prête;
Il n'auroit qu'à parler, coffre fort, trou, ni
mur,
N'étoient pas un endroit si sûr,
Par vingt successions rendues,
Par autant de dépôts remis à point nommé;
Le nom de Philautas est porté jusqu'aux nuës;
C'étoit la foi parfaite & l'honneur consommé.
Tant & si bien harangua l'oratrice,

364 ŒUVRES DE M. DE LA MOTTE,
Que ce mot hazardé passe pour aujourd'hui ;
Tant fut que le fripon en crut Dame Justice ;

Car bien qu'il ne l'aimât chez lui ,
Dumoins l'aimoit-il chez autrui.

L'homme d'honneur est donc dépositaire.

A quelque tems de là notre fripon ,

Se fait une mauvaise affaire ;

C'étoit la troisième , dit-on ,

Calomnie , ou faux témoignage ;

Haut & clair par Thémis il fut reprimandé ;

Et ce qui fut pis , amendé.

De son argent il falloit faire usage ;

Il redemande le dépôt ;

Pour cette fois il ne vint pas si-tôt ;

Il ne vint point du tout ; faut-il qu'on s'en éton-
ne !

Philautas raisonna ; car l'Intérêt raisonne ,

Mon homme est trop connu pour gueux, pour im-
posteur ,

Et moi pour juste ; avec l'honneur

Gardons l'argent, dit-il ; la conséquence est bonne,

De ce raisonnement muni ,

Comme il le dit , il lui plut de le faire.

Son honneur n'en fut point terni ;

L'autre fripon pour tout salaire

N'eut point d'argent , fut encor puni ,

Justice a fait son coup , & voilà dans le piège

Philautas rudement tombé ;

D'autre part Intérêt assiégé
Théophile , voyons s'il n'a point succombé,

Un de amis de Théophile ,
Disons l'ami ; de tels on n'en a qu'un ,
Pleine ouverture entr'eux , vive ensemble & tran-
quille ,
Zèle impatient d'être utile ,
Tristesse , joie , honneurs , tout étoit en commun.
Cet ami donc , après trois jours d'absence ,
Rentrant chez lui , trouve au lit nuptial ,
Frère de sa femme , l'apparence
D'un de ces ennemis de l'honneur conjugal ,
Pour lever tout scrupule , il voit des habits d'hom-
me
Sur un fauteuil voisin , quel coup pour un mari !
Quoi ! me trahir , dit-il , & dormir de ce som-
me !

Hélas ! je me croiois chéri !
Le désespoir est prompt ; il tire son épée ,
Et s'écriant , perfide , il faut venger mes droits ,
Il en frappe sa femme , & la tire trempée
De ce sang que du sien il eût payé cent fois.
Le prétendu galant se réveille , il le frappe ;
Ne croi pas que ton sang m'échappe ,
Dit-il ; en le frappant , il connoit son erreur.

C'est son épouse & son amie
Que vient d'immoler sa fureur.

L'une près de l'autre endormie

Au retour d'un long bal, elles ne pensoient pas,

Que leur sommeil touchoit à leur trépas.

Il demeure éperdu, de douleur immobile

Quoi ! tu meurs ! & c'est moi qui te donne la mort !

Il appelle Dubois, va chercher Théophile ;

Qu'il vienne ; je l'attends pour décider mon sort ;

Ne lui dis rien de plus ; Dubois fait son message,

Et Théophile d'accourir ;

Il arrive : voi mon ouvrage,

Dit le désespéré ; voi l'effet de ma rage,

Elle meurt ; & c'est moi, moi, qui la fais périr !

Cruelle erreur ! ô malheureux voyage,

Adieu donc, cher ami ; je n'ai plus qu'à mourir ;

Théophile se fait expliquer l'aventure.

Le tout sçu. Fui, dit-il, éloigne-toi d'ici ;

Tien, voilà tout mon or. Non, non, ma mort est
sûre.

Veux-tu donc que j'expire aussi,

Va t'en, va pleurer ta disgrâce ;

Nous voilà condamnés à d'éternelles pleurs !

Mais vis du moins pour moi, je te demande grace,

Et n'augmente pas mes malheurs.

L'ami cède à la fin : il sort ; par sa retraite,

Théophile étoit rassuré ;

Lorsque par le bruit attiré,

On monte dans la chambre : une terreur muette
Fait déjà soupçonner l'innocent éploré.
Puis le fer tout sanglant , & les deux corps sans vie
Ne laissent plus douter qu'il ne soit criminel.
On le traîne en prison l'affront est solennel ;
C'est trop peu d'une mort pour cette perfidie ;
Et déjà mille voix portent l'arrêt mortel
C'est alors qu'Intérêt vient tenter Théophile ;
Cet accident lui donnoit beau ,
Decele ton ami , veux-tu donc , imbécile ,
Etre toi-même ton bourreau ?
Passe encor pour tes jours ; mais immoler ta gloire ,
Pourquoi ? pour un secret que tu n'as pas promis ,
Voir deshonoré ta mémoire !
Songe que tes enfans sont tes premiers amis
Théophile loin de les croire
N'écoutoit pas seulement ses amis ;
Fidélité parloit , ses ordres sont suivis :
Il n'employoit à sa défense
Que le oui , que le non , mais sans rien déceler ;
Les seuls maux de l'absent ébranlent sa constance ,
Et son propre péril ne le fait pas trembler.
Il eût enfin subi la mortelle sentence
C'est assez dit Justice ; il est tems de parler ;
Intérêt , tu vois ma puissance ;
Pour vos plaisirs irions-nous l'immoler
Non , non , dit Intérêt , tu peux tout révéler.

Je consens à sa délivrance.

Justice parla donc , on connut l'innocence ;

Même du criminel qui ne l'est qu'à demi ,

On ne croit pas devoir tirer vengeance ;

On lui fait grace , & c'est la récompense

D'avoir pû s'attacher un si fidelle ami ;

Justice est le seul bien des Royaumes , des villes

Sans elle , tout à redouter.

Quels fous aimeroient mieux traiter

Avec les Philautas qu'avec les Théophiles.

Théophile avec un sien frere ,

Neveu d'un oncle riche, habitoient sous son toit ,

L'un plein de probité , complaisant , mais sincère ,

L'autre plein de détours , aussi malin qu'adroit ,

L'ainé songe à servir , le cadet songe à plaire ;

L'un s'en tenoit à l'oncle , & l'autre alloit tout
droit ,

A la succession , par fraude , par mystère ,

Par médifance , il croyoit tout de droit ,

L'oncle riche un beau jour mourut de mort subite ;

C'étoit la mode , alors comme aujourd'hui ;

Le Neveu juste étoit seul avec lui ;

Le fripon étoit en visite ;

Nous dirions mieux , en débauche , je croi.

N'importe , après des pleurs versés de bonne foi ,

Après de vrais sanglots dont son cœur se soulage ,

Il ouvre une cassette ; & parmi maint papier ,

Trouve deux testamens , dont le premier plus sage ,

Le faisoit unique héritier.

En faveur du cadet s'expliquoit le dernier ;

Fruit de la flatterie & de la médisance ,

Fruit du vieil âge aussi sot que l'enfance.

Tout est pour le cadet , pour lui pas un denier ,

C'est alors qu'Intérêt assiége Théophile ,

Cet incident lui donnoit beau ;

Brûle ce testament , veux-tu donc imbécile ,

Plus gueux que Diogène habiter son tonneau ,

La belle occasion de te venger d'un frere

Qui te mettoit à l'hôpital !

Brûle , brûle , rends-lui le mal

Que le traître t'a voulu faire.

Passé encor pour l'aider ; ce sera ton affaire ;

Mais te trahir toi-même ! & te deshériter !

Quoi, tu ne te rends point : tes enfans & ta femme ?

Tu peux les mettre à l'aise ! & tu les vas jeter ,

Dans le besoin , dans la disette infâme !

Ton oncle l'a voulu , Dieu veuille avoir son ame :

Mais puisque tu l'aimois , sauve-le donc du blâme ,

Et songe à réhabiliter

Sa mémoire qu'il deshonore.

Intérêt prêchoit bien ; qu'auroit-il dit encore !

Mais on a beau prêcher qui ne veut écouter.

Ce bien n'est pas à moi ; réponse à la harangue

De l'orateur qui s'en mordoit la langue.

Théophile remit & sans condition ,

Le testament & la succession ,

Qv

Or , comment dans cette aventure ,
En usa le cadet ! hélas je n'en sçai rien ;
Ce qui suffit , c'est qu'on voit bien
Qu'intérêt perdit la gageure ,
Que sert de tant argumenter ?
Justice est le seul bien , des Royaumes , des Villes ;
Quels fous aimeroient mieux traiter
Avec les Philautas qu'avec les Théophiles ?





SALNED ET GARALDI,

NOUVELLE ORIENTALE;

Par feu M. DE LA MOTTE.



UN jeune garçon de *Basra* vit un jour entrer dans sa boutique une Dame bienfaite qui marchanda quelques étoffes. La voix & les discours de la Dame plurent au Marchand ; & il engagea la conversation avec elle d'autant plus aisément, que lui-même plaisoit aussi à la Dame. Elle leva un peu son voile, sous prétexte de chaleur ; mais en effet, pour

laisser entrevoir sa beauté qui acheva d'enflâmer le Marchand. Il s'y prit si bien qu'il s'informa sans impolitesse de l'état de la Dame. Il apprit qu'elle étoit fille d'un Bourgeois de la Ville, d'une fortune assez médiocre ; & comme la sienne étoit considérable , il s'enhardit à déclarer son amour , qui s'accrut encore par son espérance.

Il se tiendroit le plus heureux de tous les hommes , dit-il à la Dame , si elle agréoit qu'il la demandât à son pere , & il se jeta à ses genoux pour obtenir son agrément. Elle leva alors tout son voile ; & lui laissa voir le plus beau visage du monde , embelli encore par la pudeur qu'y venoient d'exciter le discours & la proposition du Marchand. Il n'est pas juste , dit-elle , que vous vous engagiez plus avant dans un dessein si important , pour une personne que vous ne connoîtriez pas tout à fait. Regardez-moi. Voyez de quelle compagne vous voulez-vous charger ; & si ma vûe ne vous donne pas de nouveaux conseils , je vous avoue que le succès de votre recherche

m'intéressera autant que vous. Le Marchand fut transporté de joie, & lui témoigna la plus vive impatience de réussir. Ils se séparèrent avec ces sentimens; & le Marchand ne perdant pas de tems à conclure cette affaire, il la consumma en peu de jours. Le pere de *Salned* (c'étoit le nom de la Dame), fut ravi d'établir si avantageusement sa fille; & les nûces se firent dès que tout fut prêt pour les célébrer. Dans les mouvemens de la fête, *Salned* fit une legere chûte; mais la joye ne fut interrompuë que par la premiere frayeur qui se dissipa dans le moment. Les Epoux étant enfin demeurés seuls, & s'étant couchés, *Assem* (c'étoit le nom du mari) fit à sa femme de nouvelles protestations d'un amour éternel, & d'un ton plus passionné qu'il n'avoit fait encore. À peine pouvoit-il concevoir le bonheur dont il jouissoit, & il ne demandoit d'autre grace au Ciel, que de le lui faire goûter long-tems, aussi pur & aussi tranquille. *Salned* répondit à ses transports par les sentimens les plus tendres. C'est vous, dit-elle, qui

m'avez fait connoître l'amour. Jusqu'au moment de votre vûe, j'avois regardé les hommes avec mépris, & je m'étois bien proposé de ne leur jamais engager ma liberté. Vous m'avez donné un nouveau cœur, & je suis plus ravie d'être votre esclave, que si l'on me donnoit l'empire du monde. Sa voix s'altera en prononçant ces mots. Elle sentit des douleurs violentes. *Assem* appella ses domestiques, & les douleurs de *Salned* croissant toujours, elle accoucha enfin d'un enfant dont sa chute avoit avancé le terme. *Assem* demeura quelque tems immobile, & muet d'étonnement & de douleur. *Salned* s'évanouit ; on la fit revenir, & *Assem* reprit enfin la parole. Ah ! perfide, s'écria-t-il, quel spectacle venez - vous de me donner ? & quel discours me teniez - vous dans le moment ! vous êtes trop indigne des sentimens que vous m'aviez inspirés ; ils se changent en haine & en mépris, & je mets désormais mon bonheur à ne vous plus voir. *Salned* fondeit en larmes, & à peine pût - elle prononcer ce peu de paroles, entrecou-

pées cent fois par ses gémissemens.... Mon cher Epoux ! j'ose encore vous donner ce nom, vos reproches sont raisonnables, mais je ne les ai pas mérités. Me voilà mere, & je ne sçai comment cela s'est fait. Si je vous en impose, puissiez-vous me haïr toujourns. Vengez - vous d'une Epouse innocente, qui doit vous paroître coupable. Je mourrai contente, puisque je ne saurois me plaindre ni de vous ni de moi Perfide ! répondit *Assem*, n'espérez pas m'abuser par ce faux air d'innocence. Il est impossible d'imaginer rien qui vous justifie. Je devrois laver mon mon affront dans votre sang, mais je veux vous laisser vivre : peut-être en me vengeance moins, vous punis - je mieux. Je vous répudie ; séparons-nous pour jamais. Ah ! cruelle, pourquoi êtes-vous venue empoisonner ma vie ? ô ciel ! s'écria *Salned*, fais-tu donc un prodige pour me rendre malheureuse ? *Assem* répudia donc *Salned* ; & la renvoya chez son pere qui la défavoua pour sa fille, la chassa comme une infâme, & lui défendit de paroître jamais à ses yeux. *Salned*

fortit à l'instant de la ville , & marcha long-tems sans sçavoir où elle alloit, ni ce qu'elle faisoit. Toute occupée de son malheur , elle n'avoit ni dessein ni crainte : enfin la lassitude l'arrêta ; & à l'entrée de la nuit , elle fut obligée de se reposer au coin d'un bois , où elle sentit encore plus amèrement la funeste situation où elle étoit réduite. Quelques momens après, elle entendit à quelques pas d'elle , des soupirs & des plaintes. Comme elle n'étoit pas en état de rien craindre, elle eut le courage d'aller vers la voix qu'elle entendoit. Elle entrevit enfin une femme mourante , qui perdoit tout son sang ; elle s'approche , & lui demande par quel malheur elle se trouve en ce lieu & en cet état . . . Je meurs , lui répondit *Garaldi* (c'est ainsi que se nommoit la Dame mourante) je meurs de la main du seul homme que j'ai aimé , & je l'aime encore. La cruauté qu'il a exercée sur moi , est juste , quoique je sois innocente. Ces mots exciterent de nouveau toute la douleur de *Salned* ; elle versa un torrent de larmes tandis que

Garaldi s'affoiblissant , perdit toute connoissance. *Salned* déchira ses voiles pour arrêter le sang de la malheureuse *Garaldi* , & comme elle tournoit ses yeux de tous côtés pour chercher du secours , elle apperçut près de-là une petite lumière ; elle y traîna , le mieux qu'elle pût l'Infortunée , qui au discours qu'elle lui avoit tenu , lui paroissoit une autre elle-même. Elles arriverent enfin à la hûte d'un *Santon* , qu'elles apperçurent tellement plongé dans la méditation , qu'il n'avoit entendu aucun bruit , & qu'il ne s'en détourna pas même quand elles entrèrent. *Salned* l'appella ; il revint enfin à lui , & *Salned* lui demanda du secours pour la Dame évanouie qu'elle tenoit dans ses bras. Le *Santon* saisit cette occasion de charité comme une récompense de sa priere. Il fit revenir la Dame avec quelques essences , visita ses blessures , qu'il ne trouva pas dangereuses , & il y appliqua un baume merveilleux qu'il faisoit lui-même , & dont il ne secouroit que les fideles. Il fit ensuite un lit de nattes pour les Dames , leur apporta des

dattes , & quelques autres fruits , en leur faisant excuse de sa pauvreté , & pour les laisser libres , il se retira hors de la cabane en leur disant qu'il n'étoit pas loin d'elles , & qu'elles n'avoient qu'à l'appeler dans le besoin. Les Dames furent extrêmement sensibles à la charité & aux égards de *Santon*. Après un léger repas , elles se reposèrent ; & le *Santon* revenant le lendemain , trouva la Dame presque guérie. Il s'informa alors du sujet de leur disgrâce. *Salned* lui raconta la première son aventure , dont le *Santon* parut fort surpris , avec la discrétion cependant de ne laisser paroître aucun doute de l'innocence de *Salned*.... Mon aventure n'est pas moins extraordinaire , dit alors *Garaldi* ; & j'aurois tort de ne pas croire *Salned* innocente , puisque j'ai le malheur de paroître aussi coupable , sans avoir rien à me reprocher. L'homme qui me poignarda hier dans ce bois , est un Seigneur de la ville de *Basra* qui me recueillit chez lui , il y a dix années. Je venois de perdre mes parens qui me laissoient dans la dernière misère ; je n'a-

vois encore que six ans, & personne ne s'offroit à me secourir. *Carim*, ce Seigneur dont je parle, passa par l'endroit où j'étois; il s'attendrit sur mon état; fut touché de ma beauté naissante; & ne pût souffrir qu'on m'abandonnât à la charité incertaine du Public, & dans la suite aux conseils de la misère. Il m'emmena chez lui, m'y fit élever comme sa fille, prit un soin particulier de mon éducation, & fut charmé du fruit que j'en tirai. Ma beauté, mon esprit se perfectionnoient tous les jours. *Carim* s'attachoit tous les jours davantage à moi, & ma reconnaissance croissoit avec son amour. Il m'appelloit sa fille; je l'appellois mon Père; mais à peine eu-je dix ans, que sa tendresse prit un autre air & un autre ton. Il m'appelloit toujours sa chère *Garaldi*, & sans qu'il me le dit, je l'appellois mon cher *Carim*. Nous nous trouvâmes Amans, sans y avoir pris garde. Ses sentimens croissant toujours, il me déclara le dessein de m'épouser; & je lui parus plus touchée du plaisir qu'il me faisoit, que de l'honneur où il vou-

loit m'élever. Il y a six mois que nous nous mariâmes. Nous étions charmés d'être l'un à l'autre : mais malheureusement, je plus autant à un jeune Seigneur du voisinage , que je plaisois à *Carim*. Ce jeune homme nommé *Zenodor* , désespérant de m'amener à ses sentimens, prit le parti de la ruse & de la violence. Il gagna par ses presens quelques-uns de mes domestiques ; & une nuit qu'il sçavoit que *Carim* ne reviendrait pas chez lui , il se fit introduire dans ma chambre, dès qu'il me crut endormie ; & ayant mis sa robe & son poignard sur une chaise auprès du lit , il s'y coucha. Je me reveillai , épouvantée de sentir quelqu'un près de moi. Il tâcha de me calmer par les discours les plus tendres & les plus passionnés ; mais ne pouvant diminuer l'horreur que j'avois de son action , il voulut user de violence. Je me jettai sur son poignard que je découvris à la lueur d'une lampe qui étoit dans ma chambre , & j'allois l'en frapper , quand ses cris attirerent des gens qu'il avoit amenés avec lui en cas de péril. On m'ar-

racha le poignard, & le jeune homme me dit alors : vous voyez , Madame , que je suis encore le maître de votre honneur & de votre vie ; mais votre courage & votre vertu m'ont donné tout à coup d'autres sentimens. Loin de suivre le dessein violent que mon amour m'inspiroit , me voilà à vos genoux pour vous en demander pardon. Oubliez mon crime , ne voyez que mon repentir , & promettez-moi pour prix de mes derniers sentimens, de ne point révéler ma violence. Je lui jurai par le Prophète de lui garder le secret ; & il me parut si pénétré de douleur , que je ne me repentis pas de l'égard que je lui accordeois. Le lendemain, étant couchée avec *Carim* , & rêvant dans mon sommeil à l'aventure de la nuit précédente , j'éprouvois , sans me réveiller , les mêmes mouvemens que j'avois éprouvés la veille : je m'agitois en dormant , comme si ce jeune homme m'eût fait encore violence. Je me jettai sur le poignard de mon mari qui étoit à la même place , où la veille, *Zenodor* avoit mis le sien ,

& j'allois en frapper *Carim* ; mais heureusement pour lui & pour moi-même, puisqu'il vit encore , il se réveilla au bruit que je faisois , en m'agitant ; & se saisissant du poignard. Ah ! malheureuse, me dit-il, est - ce là la récompense de tout ce que j'ai fait pour toi ? Mon innocence fit l'effet du crime , & je demeurai muette d'étonnement , quand je pûs lui dire que je dormois , & que mon action étoit l'effet d'un rêve. Ah ? cruelle, me répondit-il , que n'est-il vrai , ou du moins , que ne puis - je le croire ? La crainte de ne pouvoir le désabuser , l'embarras de ne pouvoir lui révéler l'aventure de la nuit précédente , tout cela ne me permit de parler qu'avec un trouble plus propre à confirmer le soupçon , qu'à le dissiper. *Carim* de son côté me faisoit mille reproches entrecoupés de soupirs & de pleurs. Je le pressai cent fois de me plonger le poignard dans le sein, s'il refusoit de me croire , & il parut enfin reprendre quelque confiance en moi : mais lorsqu'il se leva , comme il me l'adit , en me frappant dans ce bois , il

trouva une ceinture d'homme que *Zenodor* avoit oubliée , & qui , ne lui laissa plus douter que je ne fusse infidelle. Il résolut de se venger ; & pour y réussir , il feignit de me croire ; il reçut mes caresses ; & se fit la violence d'y répondre d'une manière qui me le fit juger sans soupçon. Hier nous vinmes nous promener dans ce bois , & lorsque j'y pensois le moins , je le vis tirer son poignard , & la ceinture qu'il avoit trouvée dans la chambre. Tiens , perfide , me dit-il , vois la preuve de ton crime , & reçois-en le prix , il me frappa d'une main tremblante , & s'éloigna , en me laissant encore entendre ses soupirs.

Le *Santon* fort étonné de la singularité de ces Aventures, s'attendrit sur le sort des Dames ; il les exhorta à soutenir cette épreuve avec résignation & à ne pas mériter par leurs murmures, les disgrâces qu'elles n'avoient pas méritées par leurs désordres. Reposez-vous, dit-il, sur la Providence, du soin de votre justification ; elle s'en charge pourvû que vous vous en rendiez dignes par la

patience. Trois ou quatre jours après, dès que les blessures de *Garaldi* furent guéries, le *Santon* leur tint ce discours...

» Mes belles Dames: je vous ai secourues,
» tant que vous avez eu besoin de moi,
» & je n'ai point craint le danger de vos
» charmes tant que la charité m'a obligé
» de m'y exposer. Je ne serois à présent
» qu'un téméraire, si j'osois vous voir da-
» vantage. Je me suis retiré du monde pour
» en éviter les tentations, & pour vac-
» quer sans trouble à la priere. Vous me
» devez le secours que je vous ai prêté,
» & me rendre ma chere solitude. Voilà
» cent Sequins que je tiens de la charité
» des fidèles; je n'en sçaurois faire un
» meilleur usage que d'en soulager vo-
» tre misere. Partez, conservez avec soin
» la vertu qui fait encore votre consola-
» tion; & comptez que je ne vous per-
» drai point de vûe dans mes prieres. «

Les Dames ne purent se défendre de la générosité du *Santon*, & elles s'en séparèrent avec tous les témoignages d'une profonde reconnoissance. Elles prirent une route qui les éloignoit toujours de

Basra;

Basra ; & raisonnant en chemin sur ce qu'elles avoient à faire , *Salned* imagina qu'à la premiere ville où elles arrivoient, il falloit acheter des habits d'homme , faire encore quelqu'argent des leurs , & que sous ce déguisement elles n'auroient point à craindre les Avantures que pouvoient leur attirer leur jeunesse & leur beauté. *Garaldi* trouva la proposition raisonnable , & elle fut exécutée à la premiere Ville qu'elles rencontrèrent, C'étoit un Port de Mer. Les nouveaux hommes résolurent de s'embarquer sur un vaisseau Marchand qui étoit prêt à partir. Ils acheterent quelques Marchandises pour en faire commerce comme les autres. Le Vaisseau où ils s'embarquerent voguoit heureusement , quand il fut tout à coup attaqué par un Corsaire , auquel on fut obligé de se rendre. Tout ce qui étoit sur le Vaisseau conquis , fut Esclave ; & ce que le Corsaire estima le plus de sa conquête , fut les deux jeunes hommes qu'il s'attendoit à vendre un bon prix. Le Corsaire alla vendre ses Esclaves en différens endroits. Après bien

Seigneur, lui dit *Coldin*, je ne vous déguiserai rien ; mais ayez auparavant la complaisance de m'avoüer aussi quelque chose ; comment avez-vous perdu cette femme dont je vous rappelle le souvenir ? *Zenodor* lui conta naïvement ce qui lui étoit arrivé avec *Garaldi*, & ajouta que quelques jours après le péril qu'il avoit couru avec elle, elle avoit disparu ; qu'il ne pouvoit douter que son mari ne s'en fût défait ; qu'aparemment les domestiques de *Carim* qu'il avoit gagnés, avoient trahi leur Maîtresse, & que *Carim* l'avoit punie comme une infidelle. Seigneur, lui dit *Coldin*, aimez-vous encore cette Femme ? Oüi, lui répondit *Zenodor*, si c'est l'aimer, que de conserver pour sa vertu l'admiration la plus vive & la plus respectueuse. Je n'ai pas cessé, depuis ma malheureuse audace, de pleurer mon crime & les suites funestes que je crois qu'il a eues pour l'innocente *Garaldi*. *Coldin* versa alors un torrent de larmes, lui avoua qu'elle étoit cette infortunée *Garaldi*, & lui apprit comment elle avoit perdu l'amour de son Epoux,

qui croyoit lui avoir ôté la vie , & qu'elle aimoit toujours avec la même ardeur , d'autant plus qu'elle ne pouvoit l'accuser d'aucune injustice : qu'elle ne doutoit pas même qu'il n'eût souffert autant qu'elle , en rappelant toute sa conduite , qui du moins devoit lui avoir laissé quelque doute de son innocence. Ses larmes redoublèrent encore. *Zenodor* ne put retenir les siennes ; & *Carim* sortant tout à coup de derrière le rideau , vint se jeter aux pieds de sa femme à qui il ne put s'expliquer long-tems que par ses sanglots & par ses soupirs. *Zenodor* eut quelque confusion de trouver dans *Carim* le témoin de son crime ; mais le repentir sincère qu'il venoit d'en marquer, sans l'avoir vû , lui obtint aisément son pardon de *Carim* qui emmena sa femme chez lui avec qui il passa la vie la plus heureuse.

Zunimam (c'est le nom d'homme qu'avoit pris *Salned* , fut ravi du bonheur de *Garaldi* , sa Compagne d'infortune ; & il s'en fit , malgré toute apparence , un présage heureux pour lui-même.

Il continua de servir *Zenodor* avec son exactitude & son attachement ordinaire; mais toujours occupé de la fatalité de son sort, il alla un jour au lieu où s'assembloient quelques Médecins de la ville, & leur proposa une question toute nouvelle, s'il étoit possible qu'une fille accouchât sans avoir vû d'homme. La question fit rire d'abord la grave assemblée des Docteurs; mais *Zunimam* les supplia d'y faire plus d'attention. Il leur dit qu'il avoit une sœur qui protestoit que cela lui étoit arrivé, & que sa vie dépendoit de l'éclaircissement du prodige. Quelqu'un de ces Docteurs ramena les autres au sérieux. On raisonna, on discuta l'affaire; & à force de raisonner, il se trouva là-dessus des Partisans du prodige. L'esprit humain, qui ne suffit pas le plus souvent à trouver les raisons de ce qui est, est quelquefois assez subtilement ignorant pour trouver les raisons de ce qui n'est pas. La dispute des Médecins se répandit dans la Ville. Ce fut l'entretien courant, & chacun prenoit parti pour ou contre; la plûpart des

femmes pour le contraire. Pendant que cette conversation étoit de mode , une femme de la ville qui regaloit deux de ses amies, mit la question sur le tapis. Les deux amies ne sçurent que rire & plaisanter sur la question , mais celle qui les regaloit , leur dit , je sçais une fille qui jureroit bien qu'elle est dans le cas qu'on croit impossible : & comment cela , lui dirent les deux Commeres ? Je vous le dirois bien , leur répondit *Mandrice* , si vous vouliez être discrettes (c'est ainsi que s'appelloit la femme qui regaloit.) Nous prenez-vous pour des babillardes , s'écrierent à la fois ses deux Commeres ; je mourrois plutôt que de donner lieu de soupçonner seulement ce qu'on m'auroit confié. Eh bien , leur répondit *Mandrice* , je vous avouerai franchement que j'ai eu quelques galanteries ; nous n'avons rien à nous reprocher là-dessus. J'eus un enfant avant que d'être mariée ; cela fit quelque scandale ; mon frere & sa fille le sçurent , & je m'apperçus que ma nièce en conçut du mépris pour moi. Je résolus de m'en venger ; mais je dissimu-

lai pour en mieux trouver l'occasion. Je regagnai, le mieux que je pûs, l'amitié & la confiance de mon frere ; en affectant une conduite reservée dont je me dédommageois en secret. Un jour je priai mon frere de m'envoyer sa fille qu'il me permit de ne lui renvoyer que le lendemain. Quand j'eus ma nièce , j'écrivis à mon Amant de venir à minuit dans ma chambre dont je laisserois la porte ouverte où je serois couchée avec une amie qui seroit du côté de la ruelle ; qu'il n'y auroit point de lumiere dans la chambre ; qu'il s'y glissât sans bruit & qu'il se couchât près de moi , en observant le silence que je garderois aussi ; que j'étois si impatiente de lui donner des témoignages de mon amour , que malgré toutes ces circonstances qui diminueroient peut-être l'agrément de notre rendez-vous , j'aimois mieux le lui donner , tout imparfait qu'il le trouveroit , que de le différer plus long - tems. Je soupai ensuite avec ma Nièce , & je mêlai dans son breuvage un somnifere qui devoit l'endormir profondément.

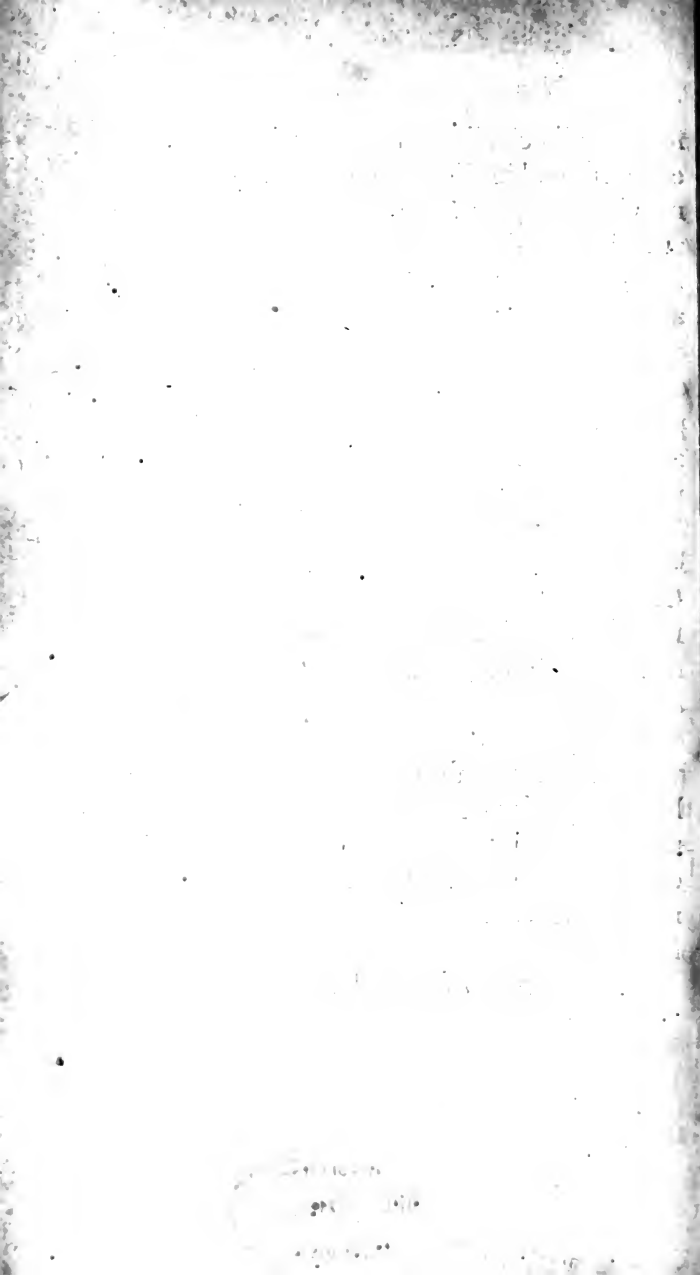
Nous nous couchâmes ; je me mis du côté de la ruelle , & mon Amant devoit prendre ma Nièce pour moi. Il vint en effet à l'heure que je lui avois marquée ; & le fruit de son erreur fut la grossesse de ma Nièce. C'étoit précisément le succès que j'en attendois , & je n'avois ménagé tout cela , que pour me venger du mépris de la petite prude , en la mettant , malgré elle , dans le cas qu'elle avoit à me reprocher. Elle s'en retourna chez son pere qui la maria cinq mois après. La premiere nuit de ses nôces , elle accoucha d'un petit garçon dont quelque chute avoit avancé le terme , sans qu'elle eût eu la moindre idée de l'événement qui la menaçoit. Les Commeres rirent de l'avanture , en désapprouvant pourtant un peu la malice qu'elles trouvoient avoir été poussée trop loin. Le lendemain , chacune des deux Commeres dit ce secret à l'oreille de plus de vingt amies , qui ne se piquerent que de la même discrétion. L'histoire se répandit dans *Basra* , & parvint jusqu'à *Zunimam* , qui remontant à la source ,

découvrit qu'elle venoit de sa Tante, & que le Marchand même qui l'avoit épousée & répudiée, avoit été l'Amant de *Mandrice*. Il alla trouver aussi-tôt le *Cadis* qui voulut bien lui accorder une audience particuliere. *Zunimam* lui exposa toute son aventure & le fait qu'il venoit d'apprendre. Le *Cadis* lui promit justice, & lui dit de se trouver chez lui le lendemain à une certaine heure. Il manda pour la même heure le mari de *Salned*, son Pere, sa Tante & les deux Commeres. Il fit cacher *Salned*, avant que les autres arrivassent ; & quand ils furent arrivés il interrogea *Mandrice* sur l'histoire qui s'étoit répandue : *Mandrice* nia d'abord ; mais ses Commeres lui soutenant qu'elles la tenoient d'elle, elle ne put en disconvenir, & se réduisit à dire que le mal n'étoit pas si grand, puisque l'homme qui avoit abusé de *Salned* dans son sommeil, étoit celui même qui l'avoit épousée. Ah ! Seigneur, s'écria le Marchand, en se jettant aux pieds du *Cadis*, punissez cette Malheureuse. J'ai repudié ma femme qui étoit innocente ;

son pere l'a chassée comme une infâme ; elle s'est exilée elle-même & peut-être ne vit-elle plus ? Le Pere demandoit aussi justice de sa perfide sœur ; mais *Zunimam* parut alors. Seigneur, dit-elle au *Cadis*, contentez-vous du bonheur de *Salned*, & daignez accorder la grace de ma Tante à mes instances & à mes pleurs ! si elle avoit encore le cœur aussi mauvais, elle ne sera que trop punie de me voir heureuse. Le Mari & le Pere de *Salned* ne purent retenir leur joie ; ils l'embrassèrent mille fois, en présence du *Cadis* qui fit conduire *Salned* chez son Epoux, où regna depuis une félicité qui ne fut plus interrompue. *Salned* & *Garaldi* n'oublierent point le *Santon* ; & ne doutant pas qu'un dénouement aussi favorable ne fût l'effet de ses prières, elles lui envoyèrent de grands présens dont il ne voulut point, trop content, disoit-il, de les sçavoir heureuses & d'avoir à remercier le Ciel de sa fidélité à justifier l'innocence.

Fin du neuvième Tome.





**La Bibliothèque
Université d'Ottawa**

Échéance

**The Library
University of Ottawa**

Date due

--	--	--	--



a39003

009550004b

